

LE
PAYSAN RICHE

PAR
HONORÉ SCLAFER

PARIS
LIBRAIRIE SARTORIUS

27, RUE DE SEINE, 27

1874

Tous droits réservés.

LE
PAYSAN RICHE
PAR
HONORÉ SCLAFER

PARIS
LIBRAIRIE SARTORIUS
27, RUE DE SEINE, 27

1874
Tous droits réservés.



AVANT-PROPOS

Je revêts ici ma pensée de la forme du roman, non qu'elle soit frivole, mais afin d'être lu, comme on s'habille en masque, dans la rue, pour être regardé.

Cette forme du roman, vague, outrée, est si engageante, et son action sur les cœurs est si directe, que l'auteur du *Vieux Amadis*, effrayé sans doute de la responsabilité encourue, avait eu soin d'écrire, en tête de son livre : *Lis et oublie*. Renversant la pensée de ce romancier du moyen âge, je dis, moi : *Lis et retiens* ; car il s'agit ici de cet art vital de l'agriculture en vertu duquel nous subsistons tous ; de cet art méconnu, que l'antiquité mettait au rang des œuvres serviles, et qui, aujourd'hui, peu honoré parmi nous, s'y trouve encore à l'état de brute industrie.

L'homme a toujours regimbé contre ce premier de tous les commandements « travailler la terre », comme si ce n'était pas là sa plus noble prérogative, et par où, touchant au mécanisme même de l'univers, il peut, en quelque sorte, modifier ce monde, en commandant aux climats et à la vie.

Parmi les animaux, il en est qui savent bâtir, tisser, giboyer, s'orienter bien mieux que nous, il n'en est aucun qui sache cultiver. Cet acte si simple en apparence : retourner une glèbe, mettre une graine dans un trou, dépasse les facultés souvent si subtiles de l'animal, qui ne peut pas plus tirer parti du sol que du feu, et c'est, une torche d'une main et un hoyau de l'autre, que l'homme se montre véritablement le maître de la planète qu'il habite.

C'est pourquoi, dans le plan providentiel, l'homme n'est apparu sur cette terre que tardivement, et lorsqu'elle a été cultivable ; et tout ce qui, avant lui, y a été fait, ne semble l'avoir été qu'en vue de son avènement. Car la terre a été cultivée avant l'homme, mais par les forces mêmes de la nature.. Quand il s'est agi de procéder aux formations humiques des terrains, de donner leur creux aux mers, leur relief aux montagnes, qu'eût été, pour ces façons énormes le faible bras de l'homme ? Les fleuves colmataient, la foudre écobuait, le feu central, par la bouche des volcans, recouvrait de couches pulvérulentes ce sol qui n'était encore qu'une vasière immense, et

le vent, semeur universel, les mains pleines de semences invisibles, parcourait cette terre, que cultivaient, à grand bruit, les météores.

Et qui le croirait, sur ce globe, l'homme ne s'est pas montré un indigne continuateur de ces terrassiers prodigieux qui furent le feu et l'eau ! Son travail a été des plus efficaces, puisque, par la culture seule, il en est arrivé à changer les conditions atmosphériques de la planète où il vit : y mettant, par le déboisement, avec plus de calorique, des plantes nouvelles, des animaux nouveaux, des climats nouveaux. Voyez le cultivateur à l'œuvre et considérez le pain, la viande, le vêtement, l'air qu'il s'est faits. Ce ne sont pas les beaux-arts, ce n'est pas la science même qui ont rien pu changer dans l'habitabilité de ce globe, c'est la bêche conduite soit par la main de l'homme, soit par l'effort de ces bœufs qui ont, au front, la force, comme nous la pensée.

L'homme cultive la terre, et, en retour, la terre cultive l'homme. L'agriculture est une *homoculture*, si je puis dire. Elle nous améliore, en nous rendant plus heureux et plus sages. Dans l'acte de fertiliser un champ, nous approchons trop de la nature, pour ne rien contracter de sa bonté. Voyez les contrées où la culture est en faveur, comme les mœurs s'y adoucissent, et, par contre, voyez les régions où cette culture est dédaignée, comme l'homme y tourne vite au bandit !

C'est que la terre est bien véritablement pour nous, et à tous les points de vue, le réservoir universel. Il ne s'agit que d'ouvrir ce sein qui contient tout, et qui ne demande qu'à s'épancher. Mais que nous sommes loin d'en tirer tout ce qu'il recèle ! que de places incultivées sur cette superficie précieuse, et précieuse pour tous ! car l'agriculture est l'art qui intéresse le plus tout le monde ! Qu'il y ait des médecins, des avocats, qu'importe à une foule de gens, qui n'auront jamais de procès ou ne seront jamais malades ? mais qu'il y ait des cultivateurs, voilà l'essentiel pour nous, tant que nous sommes. Car, à moins de posséder, dès cette vie, ce que la théologie appelle un corps de gloire », il faut manger, boire, se vêtir. Or n'est-ce pas le cultivateur qui tire tous ces biens de la terre labourée ? Mais les en tire-t-il en quantité suffisante ? Évidemment non, puisque beaucoup manquent du nécessaire, alors que, vu sa fécondité, la terre ne demanderait pas mieux que de nous donner le superflu : rendre un champ fertile, c'est le rendre heureux.

Mais comment le cultivateur saurait-il faire produire beaucoup de pain, beaucoup de vin, beaucoup de laine, etc... s'il ne l'a jamais appris ? Tous,

nous sommes agriculteurs par la grâce de Dieu : notre père avait des biens ruraux, il nous les a transmis, et nous voilà établis dans la charge de nourrir et de vêtir le genre humain. Si nous cultivons bien, le genre humain n'aura ni faim, ni froid ; si nous cultivons mal, le genre humain pâlera d'autant.

Mais cultiver la terre, est-ce une chose si simple qu'un chacun le puisse faire de son propre abondant ? Je tiens que c'est l'opération la plus compliquée qui soit au monde. Il y faut être physiologiste, chimiste, géologue, logicien, et quelque peu sorcier. Sorcier de par la science, bien entendu, mais enfin sorcier ; car, pour se mettre d'accord avec les saisons à venir, pour lier son effort à l'effort occulte de la nature, il y a bien des éventualités à prévoir, à deviner.

Je sais bien que ceux que la fortune a dotés de biens fonds, tous gens ayant leur vie assurée, ne condescendront jamais à venir s'asseoir, des années durant, sur les bancs d'une école, pour apprendre une chose qu'ils croient parfaitement savoir. Ce serait bon à qui n'a pas de quoi vivre. Eh bien, faisons des agriculteurs parmi ceux qui n'ont pas de quoi vivre.

Ouvrons une carrière nouvelle, la plus avantageuse de toutes, à ce flot toujours croissant de jeunes hommes, qui sortent annuellement, instruits, gradués, des collèges, et qui demandent à la société quelque emploi pour subsister. Ils n'ont qu'un bien petit nombre de carrières où se lancer, ces jeunes gens : le barreau, la médecine, les administrations diverses. L'agriculture pourrait leur offrir des fonctions mieux rétribuées, plus attachantes, plus relevées, plus bienfaisantes au corps et au cœur ; mais, pour cela, une instruction théorique et pratique serait de rigueur, une instruction qui embrasserait, en son entier, cette science agronomique, où il semble, à la plupart de nous, qu'il n'y a même pas matière à un enseignement.

Cultivés comme ils le sont aujourd'hui, sans science et sans art, les champs sont loin d'atteindre au summum de leur fécondité. A grand'peine rapportent-ils le quart de ce qu'ils pourraient rapporter. Voyez le paysan qui n'a qu'une routine, ne fait-il pas rendre quatre et cinq fois en plus, à cette parcelle, que le morcellement a détachée, pour lui, d'un grand domaine ? Pourrions-nous admettre qu'un homme instruit, *sciencé* (parlons comme au village), qu'un homme mis en possession, par des études approfondies, des pratiques culturelles les plus rationnelles, ne ferait pas mieux que le paysan inculte et grossier ?

Certes, si au lieu de ces régisseurs d'occasion, qu'il utilise faute de mieux, le propriétaire foncier recevait des mains de la science contemporaine un intendant, véritablement capable, qui fit rendre à sa terre le quadruple ; il le mettrait bien vite en son lieu et place, lui donnant avec joie son domaine à conduire, comme le négociant-armateur donne son navire à conduire à un capitaine au long cours. Il serait sûr de toucher un revenu plus fort, et il ne serait plus tenu à cette résidence, qu'il observe d'ailleurs si mal.

Le progrès naturel des choses, au surplus, doit amener cette réforme, laquelle serait du bien bon radicalisme. Il fut un temps où le père de famille faisait fabriquer, dans sa maison, par ses gens, ses étoffes, ses meubles, sa farine. Tout cela a dû changer peu à peu, à mesure que se sont offerts des artisans spéciaux, qui font mieux ces choses parce que c'est leur métier de les faire. Le moment n'est-il pas venu de faire confectionner, par des personnes dont ce serait aussi le métier, nos denrées elles-mêmes ? Pour nous décider à cet abandon d'une maîtrise qui nous est chère, considérons combien, à tous les points de vue, nous cultivons mal. Non, il n'y a nulle perfection dans nos faits et gestes culturels, j'en bats ma coulpe tout le premier.

Mais, je le répète, pour que nous consentions à renoncer à la gestion directe de nos biens, il nous faut des régisseurs supérieurement instruits, faisant du cultiver l'unique affaire de leur vie, appliqués, ancrés au sol ; des régisseurs enfin comme il n'en existe pas, et comme il s'agit d'en former de toute pièce.

Au surplus, la position de ces suppléants agricoles serait avantageuse et douce, puisque, dans l'augmentation du rendement, il y aurait matière à les rémunérer comme il faut, tout en accroissant la rente du maître. Voici un domaine de 200,000 francs, lequel rapporte, à son possesseur, 4,000 francs, si l'on veut. Je le mets haut, sans doute. Croit-on que doctement et dextrement cultivé, il ne puisse rendre trois et quatre fois davantage ? Car tel est le taux des profits, pour qui cultive bien. On voit que cette somme, partagée entre le maître et son intendant, peut les faire vivre, et mieux vivre l'un et l'autre que ne vivait le propriétaire, à lui tout seul ; donc, avantage des deux parts.

Remarquons, subsidiairement, que si nous avons triplé, quadruplé la somme des profits, ce n'a pu être qu'en triplant, quadruplant la somme des rendements, et que, conséquemment, nous jetons sur le marché trois et

quatre fois plus de subsistances, de quoi bénéficiera le consommateur. Les prix baisseront, et, que l'homme d'État y songe, il y a urgence à ce que les prix baissent, car ces hauts cours constants rendent la vie des populations urbaines si difficile et si dure, que les esprits les plus sages en sont exaspérés, et les cœurs les plus doux aigris. Nos gouvernants, hélas ! pensent peu aux ressources que pourrait leur offrir, pour bien gouverner, l'agriculture. Un seul de nos souverains s'est montré un prince agricole : nommons Charlemagne...

Faire rendre davantage au sol, tout le secret de l'extinction du paupérisme et de la fin du prolétariat est là. Chercher à aboutir, par une autre voie, à une pacification sociale, n'est que chimère.

Avec le système d'une forte instruction agronomique et de la gérance des biens fonds par des capacités, on satisfait à tout : on satisfait à la terre, on satisfait au propriétaire terrien, et l'on satisfait surtout à celle vaillante jeunesse, qui cherche emplois et fonctions, et qui se jette forcément dans le droit ou la médecine, deux carrières qui regorgent et dont le trop plein, déjà inquiétant, réclame un déversoir.

Ce déversoir peut et doit être la carrière agricole, avec la combinaison ici proposée. Des jeunes gens, par milliers, trouveraient là une occupation lucrative, attrayante, indépendante surtout. Le fonctionnaire, l'avocat, le médecin, l'employé, sont au service du public, lequel veut être servi bien bas, on le sait ; l'agriculteur, lui, ne dépend que de l'air du ciel, sous l'œil de Dieu.

Pour être bon avocat, bon employé, bon médecin, un génie propre est de rigueur ; tous n'y réussissent pas. Cultiver le sol est tellement dans la nature de l'homme et dans ses moyens, que tous, jusqu'aux médiocres, y peuvent exceller, témoin tous les paysans.

Dans tous les états, il y a la concurrence, qui fait de la vie une sorte de champ de bataille professionnel, où chacun tue ou est tué ; l'agriculteur ne fait obstacle à personne et personne ne lui fait obstacle, la vieillesse même ne l'empêche pas d'avancer : point de limite d'âge, dans ces champs qui sourient au vieillard, dans ces champs où il fait si bon vieillir.

Oui, notre destination originelle, c'est le cultivement du sol. Voilà le paradis terrestre, mis symboliquement au berceau de l'humanité. Notre nom et celui de la terre fertile, c'est le même : *homo*, *humus*, tant il y a d'affinité entre nous !

Ah ! je le sais, tous nous sommes naturellement portés vers cette vie agricole, si sage et si saine, où la variété est si grande, tout le long de la changeante année. Finir aux champs ! n'est-ce pas le rêve universel ? Levez la tête, en passant dans la rue : ce pot de fleurs à une fenêtre, qu'est ce autre chose qu'une aspiration vers la vie rurale, qu'un humble diminutif du domaine impossible ?...

Tous, bien volontiers, nous serions agriculteurs, mais c'est là une profession peu abordable et donnée de Dieu. Nul ne la commence si le sort de la naissance ne l'y a placé ; car il y faut, pour premier apport, cette possession d'une notable étendue de terre, départie à bien peu.

Donnons, donc à l'homme ce qu'il demande, satisfaisons à ce désir qu'a mis en lui le Créateur ; tournons vers l'agriculture l'activité de la jeunesse, en ouvrant, au-devant de ses pas, une carrière libérale de plus.

Et, ce faisant, nous contribuerons à diminuer la population de ces villes où l'espèce humaine va dégénérant. Une des causes qui ont le plus nui au développement matériel et moral de l'homme est l'inclination qu'il a toujours eue de placer les cités au bord des fleuves. Toutes les maladies sont filles des fleuves : le Nil a produit la peste, le Gange le choléra, le Mississipi la fièvre jaune, le Niger l'éléphantiasis, le Jourdain la lèpre, etc.

A coup sûr, s'il est une existence désenchantée, c'est celle de tous ces commis, fonctionnaires, gens de bureaux, gens de boutiques, que leur état fixe à la ville. Passez le matin, aux abords des ministères, des gares, des préfectures, à l'heure où les employés, soumis au coup de cloche, comme des moines, y font leur rentrée. Ils arrivent tardifs et lents, par files lamentables. Quelle allure abattue ! quels visages flétris ! Et comme ils regagnent à contre gré leur triste collège, ce collège qu'ils doivent continuer toute leur vie, et sans rien apprendre encore ! Qui dira l'amoindrissement de tout leur être ? Pour ne parler que du physique : 40 sur 100, on en a fait le relevé, ont une épaule plus haute que l'autre. Combien faudra-t-il de générations, en des conditions pareilles, pour obtenir des bossus de nature ?... Oh ! affligeant !

Comparez à cette existence enchambrée celle du cultivateur, vivant, loin des foules, parmi ces récoltes, où l'argent s'offre à lui sous l'aspect de fruits, de verdure et de fleurs ; dans cet air libre et grand, qui lui déverse chaque jour un oxygène frais. Tout s'anime et vit sous ses yeux, tout, jusqu'à ces plantes auxquelles le vent communique le geste et la voix. Il est le fils préféré de cette terre à laquelle il commande, sur ce sol que lui seul a

le droit de fouler. Dispos, de corps et d'âme, il fournit la plus longue carrière, et des occupations rajeunissantes et gaies ne cessent d'embellir, pour lui, ce chemin de la vie, dont nous sommes les passants.

I

Le progrès, dans sa marche, obéit à de certaines configurations du sol. Il est des contrées où il trouve un accès facile, il en est d'autres qui lui sont fermées topographiquement. On dit ces contrées arriérées, on ferait mieux de les dire abritées. Parfois, c'est une chaîne de montagnes, un rideau de forêts, qui dérobe une localité au souffle rénovateur ; parfois, c'est tout simplement le manque de voies tracées, et la civilisation, comme un marcheur vulgaire, n'arrive pas faute de chemins.

Au nombre de ces régions en quelque sorte barrées à la venue du progrès, il faut ranger la Bénauge noire. La Bénauge noire est comme la queue du beau département auquel la Gironde, ce fleuve charieur de vins, prête son nom. Parvenue, ens on reflux, au lieu dit le Bec-d'Ambès, la Gironde se partage en deux grandes artères : la Dordogne et la Garonne, dont l'une touche au Mont-Dore, et l'autre aux Pyrénées. L'écartement angulaire de ces deux rivières forme une Mésopotamie variée, qui n'étant d'abord, dans sa partie la plus étroite, qu'un marécage, s'élargit bientôt, et, devenue cultivable, reçoit le nom pompeux d'Entre-deux-Mers. Là, le paysage est calme, la vigne y domine avec sa culture uniforme. A la suite de l'Entre-deux-Mers, vient la Bénauge, où l'isolement commence, où le froment remplace la vigne. Puis, après la Bénauge proprement dite, s'étend, parmi les bruyères et les brandes, la Bénauge noire ; c'est là que la sauvagerie règne sans partage.

Que l'on se figure un pays plat à perte de vue, un humus faible, des landes pelées, et des bois rabougris, où les ajoncs dépassent les chênes ; peu ou point de routes, des chemins pareils à des fossés, tant y ravine l'eau des pluies. On ne voit aucun champ ; les cultures, cachées dans quelques rares vallées, ne paraissent point. De toutes petites brebis noires, occupant seules la morne étendue, perdent brin à brin leur toison aux broussailles, dont le sol est partout hérissé.

Pour les idées qui ont fait leur temps, pour les croyances qui n'ont plus crédit, quel bon refuge que cette Bénauge noire. Les tenaces espoirs d'un avenir impossible, les sombres regrets d'un passé irréparable, trouvent, dans ce pays de loups, un inviolable asile.

Les idées, comme les plantes, ont leur habitat.

Là vivaient, il n'y a pas très-longtemps, deux marquis, vieux d'années, antiques d'opinions, dont le caractère ne tranchait point sur celui de la contrée. Ils y semblaient bien à leur placé ; on les eût dits les produits de ce sol où la désolation persiste, où le passé, quel qu'il soit, dure toujours. Ces campagnes improductives constituaient un milieu approprié à ces deux personnages, nés l'un et l'autre pour vivre de leur rang et non de la fertilité de ce sol, auquel le gentilhomme ne demande rien qu'une motte seigneuriale où planter un donjon, des terres incultes pour chasser, et des plaines vagues pour chevaucher.

De ces deux hobereaux, l'un s'appelait le marquis Loupart de la Bouzée, c'était un vieillard encore jeune de tournure et d'allure à soixante-dix ans, qui ne croyait qu'à une seule chose : la noblesse, se résumant pour lui en un seul objet : sa noblesse.

Oui, en plein dix-neuvième siècle, soixante ans après Babeuf, il existait un traînard de cette espèce, un rêveur de cette force. Toutefois, si les idées du marquis de la Bouzée étaient bonnes à faire sourire, ses manières étaient faites pour charmer. On s'imaginait difficilement un modèle de l'ancien régime, plus accompli, plus aimable. Rien dans sa personne, façons et propos, qui ne fût attachant. A le voir si fier et si beau, on se prenait presque à compatir à sa déchéance, on s'échappait à rêver en sa faveur quelque restauration nobiliaire. Quel dommage que des qualités si charmantes n'aient plus à s'employer, et ne puissent tout au plus servir qu'à protester contre l'ordre de choses actuel !... Il protestait, ou plutôt son grand air protestait pour lui. Appuyé sur une forme sociale depuis longtemps brisée, et fidèle à des institutions qu'ont trahies tous les dieux, il n'attendait rien que de son droit. En vertu de ce titre de gentilhomme dont l'avaient décoré ses aïeux, il comptait que toutes les prérogatives lui étaient dues et qu'elles lui seraient restituées. Sa foi en ce culte lui suggérait, tant elle était absolue, une dignité de conduite et d'attitude admirable.

Dans sa bouche, jamais un grief contre les temps nouveaux ; avaient-ils besoin de cet effort de sa part pour disparaître ? jamais un regret en faveur des temps passés : avaient-ils besoin de ce secours pour revivre ?

Placé dans une société où rien de ce qui était son culte ne se rencontrait plus, il y bornait son rôle à s'abstenir ; il se jugeait encore à son rang, pourvu qu'il ne trempât, en quoi que ce soit, dans un ordre social, tout de déraison à ses yeux.

Et certes, il y avait de la grandeur dans ce caractère si constant, et, à ce titre, on nous passera de le développer un peu ; ce n'était point un marquis de comédie.

Parfois, en parcourant les lieux où fleurirent, dans des cités superbes, des nationalités évanouies, le voyageur s'arrête frappé d'admiration devant la ruine d'un palais renversé ; arrêtons-nous à son exemple devant ce gentilhomme encore debout, colonne isolée, au milieu d'un chaos de débris ; cette colonne est belle encore, quoique l'édifice dont elle faisait partie n'existe plus ; elle peut aider notre esprit à le reconstruire, et à le replacer idéalement sous nos yeux.

Cette noblesse de France, qui, après avoir été fondée dans les forêts celtiques, par des guerriers issus de femmes guerrières, a pu croire à la perpétuité de la reconnaissance nationale, cette noblesse de France a été l'âme même de la patrie, comment s'étonner qu'une institution toute de renom et d'honneur soit restée à l'état de culte dans le souvenir de ceux qui auraient eu leur part de cette gloire, si cette gloire avait duré.

Le marquis de la Bouzée n'admettait pas qu'il y eût des compensations à une pareille perte. Non content de n'avoir voulu accepter, dans l'État, ni grades ni fonctions, c'était à peine s'il condescendait à cultiver ses terres, lesquelles auraient pu le faire vivre dans l'opulence, s'il eût daigné y regarder un peu. Il avait hérité, de son père, la terre de la Bouzée, dont l'étendue était considérable, en bois, métairies et pâquis ; mais n'ayant jamais pu ni gérer ni faire gérer tout cela, ce grand domaine en était venu petit à petit à ne plus lui donner à vivre, puis avait été finalement absorbé par les dettes. Ne doutant de rien et pas plus de son avoir que d'autre chose, il ne s'était fait faute d'emprunter sur ses domaines qu'il estimait un fonds inépuisable, en quoi il se trompait bien fort, comme il eut sujet d'en être convaincu quand tout y eut passé ; tout ou presque tout, car il lui resta le manoir, plus ce qu'on appelle le vol du chapon » formant lez le château, un hectare et demi tout au plus. Quant à ce dernier lopin, il n'avait jamais voulu, quelle que fût sa gêne, l'engager en quoi que ce soit ; c'était terre de qualité à ses yeux, participant en quelque sorte à sa noblesse même... Il y avait de plus une vaste lande, la lande de Boutuge, qui pareillement n'avait jamais subi l'affront de la mise en gage, par la raison qu'elle représentait son terrain de chasse, et que la chasse, ce privilège de l'homme de condition, aux temps féodaux, constituait peut-être la prérogative dont il se montrait le plus jaloux. Aussi cette lande, qui eût pu rapporter quelque

chose, en l'affermant pour la vaine pâture, ne rapportait rien que des lièvres et des renards à ce pauvre marquis, que la Providence, par une prédestination inappréciable, avait fait naître grand propriétaire, et qui se voyait réduit, sur la fin d'une longue vie, passée tout entière à boudier son siècle, à ne posséder qu'une lande, un petit enclos et une grande bâtisse à hautes girouettes, qu'il appelait son « château » comme il appelait la lande de Boutuge son « marquisat. »

Veuf depuis plusieurs années, il n'avait qu'un fils, fruit tardif d'une union tardive, beau garçon de vingt ans, qu'il s'était bien gardé d'envoyer au collège, c'eût été pactiser avec l'esprit nouveau. Il s'était borné à lui montrer, vaille que vaille, à lire et à écrire, deux choses que lui-même ne savait pas très-bien. Aussi l'élève, pour toute sagesse, ne put-il qu'ânonner et griffonner péniblement ; mais en revanche il lui apprit à chevaucher, à chasser, et même à danser, en toute perfection, car, en cela, le marquis était un paladin irréprochable.

Un enfant campagnard s'accommoda toujours fort bien d'une pareille éducation, quitte à lui à la déplorer bien amèrement par la suite, quand il s'apercevait de la profonde infériorité intellectuelle dans laquelle un pareil écolage l'a laissé.

Ce père, au surplus, quelles que fussent les aberrations de son jugement, était bien fait pour imposer ses idées à son enfant, car le marquis de la Bouzée étant la séduction en personne, ne pouvait qu'être très-persuasif. A part ce travers d'hostilité contre les choses de son époque, tout, chez lui, gagnait les cœurs. La grâce de son geste ne saurait se traduire, et le geste était si bien secondé par l'accent de la voix et l'accortise du regard, qu'on se sentait pris par tous les sens à la fois, lorsqu'il parlait. Un simple salut de sa main était une flatterie, ses coups de chapeau donnaient de l'orgueil, et il n'en était pas avare, saluant jusqu'aux marmots, mais avec une gradation exquise.

Non qu'il fût obséquieux le moins du monde : il saluait toujours du haut de sa grandeur, il se grandissait même pour rendre ce devoir ; et, loin qu'on en fût choqué, on lui en savait gré, car on sentait qu'il ne déployait ce grand air que pour rehausser le prix de la civilité, et vous gratifier davantage.

Son abord captivait, il préparait à tout ce qui devait suivre. Dénudé, du côté des biens de la fortune, autant qu'on peut l'être, il faisait encore largesse de ces choses de prix : le sentiment, l'élégance, la grâce. A le voir, à l'entendre, autant l'un comme l'autre, on se sentait flatté, caressé jusqu'à

l'âme. Tout le monde sait sourire des lèvres plus ou moins, mais sourire des yeux qui l'a su mieux que lui ? Le don d'agréer et de plaire, il l'avait bien assurément reçu avec la vie, et une supériorité si rare doit le remettre pour nous à sa place dans la société.

Eh bien ! ce charme, irrésistible en son doux empire, une personne le subissait entièrement ; une personne, devant cet enchanteur, se trouvait fascinée, acquise ; et cette personne, comme de raison, était une femme.

En son temps d'opulence, le marquis avait pu s'entourer d'un nombreux domestique ; mais, à mesure que son avoir avait décru, le personnel du manoir avait diminué aussi : les serviteurs des grandes maisons ont un flair qui vaut celui des rats, pour quitter à propos une habitation qui menace ruine, financièrement parlant. Les pires serviteurs, bien entendu, avaient fui les premiers, de telle sorte qu'à mesure que la domesticité décroissait en nombre, elle s'épurait. L'adversité ayant cela pour elle que, si elle éclaircit les amis, elle les trie. Le pauvre a peu d'amis, le plus souvent même il n'en a pas du tout ; mais, lorsqu'il fait tant que d'en avoir, il ne saurait en avoir que d'excellents.... Dès l'instant où la ruine du marquis fut consommée, il ne lui resta plus qu'une seule domestique, une pauvre servante, laquelle, loin de sentir son zèle se refroidir au vent des mauvais jours, l'y sentit se rembraser.

Les qualités attrayantes du marquis étaient l'unique cause de ce dévouement qui allait jusqu'au sacrifice. Cette servante, très-grossière d'aspect, était charmée, au sens magique du mot. Il y avait, dans le sentiment qui la possédait, de la piété, du culte, de l'idolâtrie. Donnant à son zèle presque le caractère d'une mission providentielle, elle se croyait l'instrument dont le ciel entendait se servir pour réparer les injustices du siècle à l'égard d'un maître, qu'elle voyait dépouillé de tout, quand tout lui était dû. Pourvu que ce maître incomparable profitât de la peine qu'elle se donnait, cette peine lui semblait payée au centuple. Elle savourait insatiablement la délectation qu'il y a, pour le cœur, à s'asservir à ce qui est grand, à ce qui est beau.

Mais dépeignons cette fille, dont le portrait rendra le dévouement plus singulier et plus touchant.

C'était une paysanne de quarante ans, membrue, trapue, petite avec une tête énorme. Ce qui frappait en elle, ce n'était pas la laideur, bien qu'elle en parût affligée outre mesure, c'était la force. Elle appartenait à la catégorie de ces femmes, dites terrassières, qui, au besoin, vous piochent un champ

mieux qu'un homme. La solidité de ses quatre membres, l'ampleur de ses pieds et de ses mains, son cou, ses épaules, tout cela étonnait de vigueur. Courte et ramassée, on eût dit, au repos, une petite tour. Pour avoir une idée de sa figure, aux grosses joues, au gros nez, au gros menton, il faut se rappeler ces miroirs grossissants, qui amplifient affreusement les traits de la personne qui s'y expose. Elle présentait, en outre, des sourcils tellement touffus que cela lui faisait comme une paire de gros yeux à moustaches. La pauvre fille, du reste, n'ignorait point sa laideur, elle était véritablement honteuse de son visage, et il y avait bien de quoi.

Elle s'était appelée, dans le principe, Élisabeth, mais peu à peu la prononciation patoise avait contracté ce prénom en celui de Zabille : appellation diminutive des plus mal appliquée à l'égard d'une personne où l'œil ne rencontrait que de l'augmentatif.

Mais ce qui avait le plus sujet de surprendre en elle, c'était la quantité de besogne qu'elle parvenait à effectuer. C'était à ne pas y croire ; le corps humain peut-il accomplir tant de travail que cela ! Elle travaillait, je ne dirai pas comme un animal, mais comme une machine, qui va sans se lasser.

Chaque année, l'Académie française décerne des récompenses à des natures d'élite qui ont accompli des actes de vertus tout à fait exceptionnels. Le plus souvent, ces récompenses mettent en lumière des faits, où, sous l'impulsion de la charité, l'activité humaine paraît s'être décuplée. Zabille peut, sous ce rapport, servir d'exemple ; car, depuis que le marquis de la Bouzée se trouvait réduit à n'avoir plus de domestiques, seule, elle suffisait à tout et par delà, puisque non-seulement elle servait son maître, mais encore elle pourvoyait à toutes ses nécessités, lui tenant lieu de valet de chambre, de cuisinier, de palefrenier, d'intendant, de manouvrier, de bûcheron, de piqueur, de tailleur, que sais-je ! de maçon même au besoin. Placée auprès d'un maître qui, par principes, ne voulait, ne pouvait se mêler de rien, et qui ne possédait plus rien, elle venait à bout de lui procurer, à heure dite, tant le nécessaire que le superflu.

Toutes les terres du marquis avaient servi à désintéresser ses créanciers ; il avait emprunté avec l'aveugle confiance de l'homme, qui se tient pour assuré d'un avenir réparateur où il doit recouvrer honneurs, crédit et richesses. Il ne restait, nous l'avons-dit, que la grande lande de Boutuge, pour le très-noble plaisir de la chasse, plus le manoir de la Bouzée, avec un peu moins d'un hectare autour. C'était ce lambeau de terrain que façonnait la pauvre Zabille, et, avec une telle industrie, qu'elle en retirait la

subsistance de son maître tout le long de l'année. Ceci demande à être développé, car il y a là, à côté d'un miracle du cœur, un miracle de l'agriculture. Les Chinois, on le sait, ont porté la dextérité agricole jusqu'à faire rendre à un are de terre la nourriture annuelle d'une personne. L'ingénieuse Zabille faisait apparemment comme eux, car le résultat était le même. Dans un espace aussi restreint, elle avait le secret de faire croître de quoi nourrir son maître, entretenir un cheval, affourrager une vache, élever poules, porc et lapins. Bien plus, elle retirait assez de numéraire de ce petit clos pour que le marquis eût toujours, par devers lui, quelques louis mignons en suffisante dose.

Cet enclos occupait les derrières du château, dont la façade s'ouvrait sur un espace muré, dit cour d'honneur, et, par le fait, basse-cour. Cet enclos convenait parfaitement à l'emploi qu'en faisait Zabille : entouré de murailles, c'était un asile où cette brave fille se savait cachée à tous les yeux. Nul ne pouvait dire ce qui s'y passait, et c'était là un grand point, car cette créature si courageuse au travail, si résolue la houe à la main, se trouvait du naturel le plus timide ; la honte, une invincible honte la dominait à tout propos. Cette enceinte lui était donc un refuge des plus propices ; elle s'y mettait à l'aise, dérobée à tous les regards, et même à ceux de son maître, qui se sentait trop parfait gentilhomme pour s'immiscer en des détails de ménage. Habituellement retiré dans une vaste pièce, à tentures vieilles, à meubles éclopés, qu'il appelait sa grand'salle, il ne se serait jamais permis de descendre à l'office, ni à l'étable, ni au chenil ; encore moins de pénétrer dans l'enclos, qu'il savait en culture, et où, par conséquent, rien ne devait le concerner. S'il eût vu Zabille piochant avec l'entrain dont y allait cette mâle fille, qu'eût-il pu dire sans déroger ?

Qu'on se figure un jardin, d'environ deux arpents, adossé au manoir et clos d'une muraille qu'un lierre vigoureux recouvrait tout du long. Cette âpre verdure exhaussait encore l'enceinte de pierres qu'elle couronnait. A travers cette clôture toujours verdoyante, il était impossible même au regard de pénétrer. Cela formait une infranchissable redoute, et ce lierre semblait placé là tout exprès pour sauvegarder la timidité de Zabille, cachée, grâce à lui, dans une sorte de champ clos où sa vaillance et son zèle ne cessaient de s'évertuer.

Dès qu'elle avait fini de vaquer aux menus soins qui la retenaient quelques heures, matin et soir, auprès de son maître, et surtout, ce qui arrivait souvent, quand le marquis était en tournée de visites chez des amis,

où, pour son amabilité et son savoir-plaire, il était le désiré, Zabille se rendait à son jardin, franchissant, d'un cœur dispos, l'unique poterne qui donnât accès dans cet Éden. Une fois entrée, elle lirait le verrou, et jamais verrou ne fut tiré à meilleure intention par une main de femme. Si c'était l'été, elle se dépouillait de sa brassière et de sa jupe, rejetait ses sabots, ôtait sa coiffe que remplaçait un chapeau de paille, tressé de ses mains ; et de la sorte désaccoutrée, c'est-à-dire ne gardant que la chemise et la cotte, elle empoignait un outil d'homme et se mettait à jouer du hoyau fort et ferme.

Son champ de travail, quoique circonscrit, était infini, car rien n'occupe, par la quantité des détails, comme un jardin. La tâche de labourer un vignoble, de faucher un pré, de fagoter un gaulis, est une tâche cursive, où l'on ne cesse d'avancer, où ce qui est fait n'est plus à faire ; mais le travail du jardinage est un travail tout de minuties, de reprises et de retours, où c'est toujours à recommencer. Ce ne sont que façons et contrefaçons : chaque plante y réclame la main du jardinier plusieurs fois la semaine, plusieurs fois la journée, d'où un labeur multiple, incessant.

Disons comment s'y prenait cette diligente fille pour retirer de ce lopin de terre la subsistance de son maître, d'un cheval, d'une vache, de toute une basse-cour, sans oublier une meute de chiens courants.

En premier lieu, elle avait à songer au pain et au vin, ainsi qu'à l'avoine pour le cheval du marquis, qui tenait à un cheval dans son écurie autant qu'à des girouettes sur son toit.

Pour le vin, voici comme il en allait : il existait, disséminés dans le jardin, sept pieds de vigne et pas davantage, mais c'était des pieds de vigne dans tout leur développement, atteignant aux proportions de ces treilles gigantesques qui contournent une maison. Nous restreignons la vigne le plus possible, à cause, qu'ainsi réduite, elle distille des sucres plus délicats ; mais la vigne libre est le plus démesuré des végétaux ; c'est une liane immense, qui, courant d'arbre en arbre, enguirlande une forêt. Nulle plante n'a autant de vitalité ; il suffit à une de ses brindilles, une fois coupée, de toucher terre par un bout, pour s'y enraciner, y croître, y fructifier.

Les sept pieds de vigne, qui se voyaient dans le jardin du château, avaient reçu la taille la plus longue. Élevés sur une souche, courte comme un tétard d'osier, ils se divisaient en deux bras horizontaux, maintenus à un pied du sol et qui mesuraient chacun deux bonnes toises. Sur ces bois, la taille annuelle disposait des coursons en grand nombre, quelque chose comme un cent de chaque côté. Une rangée d'échalas assujettissait le tout. Ces échalas

étaient reliés entre eux par deux longs sarments de vignes, qui faisaient l'office de fils de fer, et qui leur avaient été préférés par le motif qu'ils ne coûtaient pas d'argent. Le produit de ces ceps arrivait à un total fabuleux : quatre barriques au minimum, et, par les grandes vinées, huit. C'étaient tous cépages blancs, d'une variété musquée très-productive ; mais ce qui les rendait plus productifs encore, c'était leur mode de fumure. Ils végétaient dans une fosse à terreau où dominait le fumier d'écurie, puis, recherche merveilleuse, chaque cep avait, fixé à sa tige, un de ces grands vases à mettre des orangers, maintenus, durant les temps secs, demi-pleins d'eau. Un œil existait dans le fond, que traversait, cimenté de fine glaise, un brin d'herbe poreux, par où le contenu du récipient s'échappait goutte à goutte, en répandant un arrosage continu sur les racines abreuvées de sucres fertilisants, et en obviant au trop de chaleur de l'engrais. Quand le ciel se mettait à la pluie, il était facile d'arrêter le jeu de ce clepsydre, inventé par Zabille. On ne saurait se faire une idée de la vigueur communiquée à ces vieux ceps par ce traitement, à la fois, chaud et humide.

Cette vigueur n'eût pas manqué d'occasionner une coulure complète, si Zabille n'avait trouvé, à point, un préservatif contre la coulure, des plus énergiques et que nous ne saurions trop préconiser, car son application pourrait assurément s'étendre à bon nombre de végétaux dont les fruits nouent difficilement.

Ce préservatif consistait, sitôt les formances dehors, à supprimer absolument toutes les feuilles, de manière à ne laisser que la manne toute nue et toute seule sur le cep dépouillé. Grâce à cette effeuillaison héroïque, pas un grain ne manquait à l'appel, et, à la floraison, succédait, sans faute, un verjus solide et serré.

Ce premier soin se combinait avec une foule d'autres. De légers ajoupas de paille préservaient les bourgeons des gelées d'avril ; ils abritaient les ceps contre les gros soleils et, au besoin, pouvaient parer une averse de grêle. Chaque grappe y était épamprée avec une orientation minutieuse, puis, quand arrivait le temps de la cueillette, Zabille portait tous ces raisins, bien intacts, sur un paillis de seigle, dans les vastes greniers du manoir, où ils prenaient cette seconde maturité qui ajoute aux qualités du vin. Vers la Noël, écrasant toute cette vendange, elle fabriquait un vin merveilleux, un de ces vins blancs, dits paillés, limpides comme l'eau et vifs comme la flamme. Les vins rouges semblent s'adresser avant tout au physique de l'homme, qu'ils nourrissent, les vins blancs s'adressent tout droit à son

esprit, qu'ils égayent. Légers au cœur et à l'âme, ne tachant ni la lèvre ni la coupe, qu'ils allaient bien à l'alerte nature du marquis !

Produire ce vin n'était rien auprès de ce qu'il restait à faire. Il y avait en premier lieu, le pain de l'année et la provende du cheval, de la vache et de la basse-cour à retirer de cet étroit recoin. La vaillante fille, sans attelage, sans charrue, semait, sur un seul labour de bêche, environ vingt-cinq litres de froment et trente litres d'avoine, qui rendaient, grâce à une fumure copieuse et à une culture intense, cinquante fois la semence ; elle obtenait donc une douzaine d'hectolitres de blé, plus une quinzaine d'hectolitres d'avoine.

Ces deux céréales n'étaient pas semées en un seul tenant, faute d'espace, mais éparpillées lambeau par lambeau, selon que le terrain se trouvait inoccupé ; ainsi il y avait une plate-bande de froment par-ci, un carré d'avoine par-là, plus loin deux lignes de froment encore, puis une bordure d'avoine ; les pommes de terre alternaient avec les épis ; parmi des choux, on voyait des touffes de blé. Cet ordre de culture, inspiré à Zabille par la nécessité, se trouvait justement le plus productif, car tout végétal redoute le voisinage d'un Végétal de son espèce : la plus mauvaise herbe, pour le blé, c'est le blé.

Le pain et le vin obtenus, restait à retirer de ce jardin un peu d'argent : énumérons, à cet effet, les différentes sources de revenu de la pauvre manouvrière. En première ligne, figuraient les lapins ; Zabille entretenait 12 lapines, qui, à 20 lapereaux chacune, vendus 2 francs en moyenne, à trois mois, donnaient de 4 à 500 francs par an. Puis venaient 25 poules, à 100 œufs par tête et par année, vendus 1 sou pièce, plus ou moins, faisaient 125 francs. Il y avait aussi une vache, une vache bretonne, petite morbihannaise ; une plus forte espèce eût trop dépensé ; cette vache rendait 8 litres de lait journallement, durant dix mois, payés 10 centimes, soit 240 francs. Nous avons dit que, du côté du nord, le manoir fermait le jardin. Au pied de sa haute muraille, à bonne exposition, existait une artichautière, dont les produits se trouvant fort hâtifs, constituaient une recette de 300 francs. Il y avait, dans la culture des melons, une autre source de revenus : dès le mois de janvier, Zabille en faisait lever du plant hâtif dans de vieux pots à fleurs, et le mettait en place sitôt passé le risque, des gelées. Ce plant garnissait une cinquantaine de fosses, pouvant fournir 150 melons de choix, payés, en première main, 150 francs. Si nous joignons à ces différents articles des légumes frais toute l'année, ou des fruits de quoi composer, chaque jour,

une panerée valant à peu près 50 centimes, nous aurons, récapitulant le tout, une somme de 14 à 1,500 francs, sur laquelle il n'y avait que bien peu à prendre pour la table du marquis, qui vivait sur la basse-cour et sur le potager, sans presque qu'il y parût, car il était fort sobre ; et puis il y avait le gibier, ressource journalière.

Un nourrisseur qui, chaque nuit, allait vendre à la ville son lait et celui de quelques voisins, y compris celui de la vache de Zabille, était l'intermédiaire qui se chargeait de porter au marché, moyennant quelques remises, les divers produits du jardin et de la basse-cour. Il y bénéficiait peut-être plus que de raison, mais cela débarrassait la pauvre jardinière d'une si grosse besogne, qu'elle se trouvait trop heureuse d'avoir ce commissionnaire. Dieu lui pardonne, s'il n'était pas fidèle, s'il pouvait ne pas se sentir touché de ce dévouement porté, sous ses yeux, jusqu'au sacrifice ! Lui seul avait pu surprendre, de fois à autre, Zabille en ses cultures, alors que, toute à sa tâche, elle ne s'en détournait que pour regarder l'heure au soleil, qui descendait toujours trop vite au gré de son ardeur.

Bien que son labeur fût terrible, elle était heureuse cependant, car, en dehors de sa piété envers un maître, objet de tout son culte, elle n'avait pu se défendre d'une véritable tendresse pour ce lambeau de terre qu'elle fertilisait si bien, pour ces denrées dont l'abondance répondait si bien à sa peine. De sorte que sa vertu eût reçu deux fois sa récompense, si une pareille vertu pouvait recevoir sa récompense ici-bas.

Que de fois elle rêva d'accroître ses recettes, en augmentant soit ses mères lapines, soit ses poules pondeuses, en tenant deux vaches au lieu d'une, en établissant 100 fosses de melons au lieu de 50 ; mais chaque fois qu'elle voulut le tenter, elle vit qu'accroître son ouvrage d'un seul coup de bêche, d'un seul trait de cordeau, lui était impossible, tant tout son temps était bien rempli, tant elle en faisait autant et plus qu'elle en pouvait faire.

N'omettons pas ce détail, que pour doubler les heures en leur durée, elle ne pensait que de nuit le cheval, les lapins, la vache, le porc et les chiens. Ces animaux sont plus nocturnes que diurnes ; ils se firent vite à ce règlement, et ne s'en portèrent pas plus mal.

Mais il y avait dans l'année, pour Zabille, des saisons écrasantes entre toutes, celle de la fenaison, par exemple ; n'ayant aucun pré, elle était obligée d'aller, par la lande de Boutuge, faire de l'herbe à certaines places où elle venait assez bien. Elle la coupait à la faux virilement, la fanait, et

une fois réduite en foin, la nouait dans des draps de lit par les quatre bouts, de manière à former d'énormes charges globulaires qu'elle portait sur la tête, en guise de corbeilles.

En voyant cheminer ce volumineux paquet, qui blanchoyait au loin, chacun savait que c'était le foin pour le cheval et pour la vache que Zabille colportait. L'hiver, par les froids de décembre et de janvier, elle avait à fagoter du bois de chauffage sur cette même lande.

A ces divers travaux, elle en dépêchait étonnamment : nul qui l'égâlât pour abattre de la besogne ; elle y allait comme à la tâche, elle y allait comme au feu. Sans ce don de faire vite, elle n'eût jamais suffi à son œuvre, car tout lui passait par les mains, au château. Le froment qu'elle faisait croître, elle le dépiquait elle-même, poignée par poignée, avec une batte, sur un banc, à la mode des Pyrénées. Sa principale ressource, pour amender son jardin, était d'y faire des ferrages ; elle ne cessait de transporter, sur les plates-bandes et sur les carrés, la bonne terre de la cour et des douves, usant à cet effet d'une brouette peu s'en faut aussi grande qu'un tombereau. Une fois remplie, elle pouvait la rouler, mais elle ne pouvait pas la verser, et force lui était de la décharger à la pelle.

Le marquis de la Bouzée était loin d'apprécier à sa juste valeur un effort aussi prodigieux. Néanmoins il ne manquait pas de se dire que sitôt la restauration de ses droits accomplie, il récompenserait comme il faut la fidélité de sa servante ; et, en attendant, à chaque fin d'année, il était très-exact à mander, avec une solennité comique, la pauvre Zabille dans la grand salle, où il lui remettait, sur un bout de papier, une reconnaissance de ses gages pour les douze mois échus, reconnaissance qu'elle recevait comme si c'eût été de l'or en barre pour le moins.....

En ce même temps et en ce même lieu de la Bénauge noire, figurait un second vieux gentillâtre, nommé le marquis Gasparot de Fouettermerle. Ce marquis-là valait l'autre en ceci, qu'il laissait son bien se fondre entre ses doigts, ayant l'esprit attaché à toute autre chose que la culture de ses terres. Tandis que la Bouzée était l'homme aristocratique, Gasparot était l'homme mystique : l'un s'en remettant de tout aux principes nobiliaires, et l'autre aux principes religieux. Il semblait au marquis de la Bouzée, qu'étant gentilhomme, tout devait s'en suivre ; comme il semblait au marquis de Gasparot, qu'une fois bon serviteur de Dieu, on n'avait plus à se préoccuper de rien. Aussi le seigneur Gasparot de Fouettermerle, non moins fou que son camarade, avait-il dissipé tout son avoir en entreprises de dévotion, telles

que fondations de communautés, d'ouvriers, de refuges ; avances à des nonnes industrielles, prêts à des ecclésiastiques, nantis de plus de ferveur que de jugement.

Il a existé à Lyon, vers 1840, une demoiselle Jaricot qui compléta sa ruine. Cette fille, très-forte en, zèle, ayant été miraculée à deux reprises et surnaturellement guérie à Mugnano, en vint à croire tout possible à son ardeur. Elle avait rapporté, d'Italie en France, la relique de sainte Philomène, dont l'invention lui est due. Une sainte bien réussie. Elle avait de plus été la première à imaginer, pour abrégé aux Lyonnais la montée de Fourvières, un passage à travers les jardins, où l'on payait un sou, qui fut une excellente opération et qui prospéra jusqu'au jour où le propre sacristain de Fourvières eut l'idée d'établir concurremment un second passage, encore plus direct, qui ruina celui de mademoiselle Jaricot. Frustrée de ce côté, et ne faisant que changer de visée, cette aventureuse fille se mit en quête d'une entreprise nouvelle. Son but était louable ; elle entendait faire fortune, afin de se donner les moyens de soudoyer cette multitude de bonnes œuvres que le Ciel suscite de nos jours, et qui périclitent ou succombent, on peut bien l'avouer, faute de capitaux suffisants.

Elle pensait et répétait que Dieu donne ses saints à la terre selon le besoin des temps ; qu'il y a eu d'abord des saints apostoliques pour propager l'Évangile, puis des saints érudits pour fixer le dogme, puis des saints ascétiques pour fonder les ordres, et que ce qu'il faut aujourd'hui ce sont des saints millionnaires. L'idée, on en conviendra, était spécieuse : réunir dans la même main le crédit de la sainteté et celui de la finance, c'était créer une force sociale de premier ordre, c'était marcher avec son siècle.

Et qui le croirait, ce fut à l'industrie métallurgique que cette demoiselle s'adressa. Elle créa une société pour l'exploitation d'une forge, dite Société des Hauts Fourneaux de Notre-Dame-des-Anges. Les capitaux ne lui manquèrent point ; il n'y eut fille pieuse, parmi la population ouvrière de Lyon, qui ne s'empressât de retirer de la Caisse d'épargne toutes ses économies pour les lui apporter. Dieu n'avait-il pas, en elle, déjà fait des miracles ! C'est une garantie que cela.

Au reste, pour qui a connu Pauline Jaricot, cette confiance ne saurait surprendre, car c'était bien réellement une nature supérieure et dominatrice. Austère, passionnée en Dieu, et fort belle, son abord subjuguait. Parlant peu

et brièvement, on eût dit qu'elle avait toujours un secret à garder sur des choses, dont l'instruisaient d'habituels rapports avec le Ciel.

Donc, le fonds social fut vite constitué, et l'affaire, lancée, se mit en marche sous les auspices de tous les saints du paradis. Mais, à peine au bout de l'an, tout était à vau-l'eau. Déconfiture irréparable. Mademoiselle Jaricot en mourut de chagrin. Elle partit pour un monde qu'elle n'aurait jamais dû quitter ; laissant la liquidation de sa faillite aux mains d'un pauvre digne prêtre, l'abbé Rousselon, dont toute l'intervention se borne à se dérober le plus possible aux réclamations des nombreux créanciers de la défunte.

Le bon marquis de Gasparot figurait dans cette belle entreprise pour cent mille francs ; ce désastre l'acheva. Il se trouva, à l'exemple de son voisin, l'autre marquis, réduit au seul manoir, dont petit à petit toutes les terres avaient disparu en prêts gracieux et sans garanties.

Aussi les paysans de l'endroit, pour caractériser ces deux gentilhommes, l'un grand chasseur, l'autre grand dévot, avaient-ils coutume de dire en leur humeur railleuse, que M. de Gasparot se laissait manger par les prêtres et M. de la Bouzée par les chiens.

Mais, quoi qu'il en fût, ce béat ne se laissa jamais aller à désespérer. Sa confiance en l'avenir était à tout le moins aussi robuste que celle de la Bouzée, à la seule différence que la Bouzée n'espérait qu'en ses prérogatives, tandis que Gasparot n'espérait qu'en ses croyances. Le fonds de la Bouzée, c'était la fierté, l'orgueil ; celui de Gasparot, c'était l'abandon, la bonté. L'un demandait à dominer les âmes, l'autre à s'attirer les cœurs.

Loupard de la Bouzée avait conservé, dans sa détresse, la meute et le cheval ; Gasparot de Fouettemerle n'avait conservé, dans la sienne, que le bréviaire et la chapelle, il vivait ecclésiastiquement, c'est-à-dire qu'il récitait l'office, trois fois par jour, à heure dite, comme s'il eût été engagé dans les ordres. Cette pratique était assez en usage autrefois, on peut la dire, aujourd'hui, fort tombée en désuétude.

Se ruiner aussi follement en a-t-on le droit quand on a lignée ? Le premier des devoirs, pour le père de famille, n'est-ce pas de laisser à ses fils des moyens d'existence en rapport avec leur position sociale ? Ce bien que nous ont transmis nos pères, ne nous l'ont-ils pas légué sous la condition tacite de le transmettre, à notre tour, à nos descendants, qui sont aussi les leurs ?

Gasparot avait une fille, comme la Bouzée avait un fils. Ils étaient restés veufs l'un et l'autre. Cette répartition, d'un fils à l'un et d'une fille à l'autre, était convenable : au gentilhomme chevalier une descendance masculine allait bien, de même qu'au gentilhomme dévot une descendance féminine.

Mais le sort de ces infortunés jeunes gens était triste, et ils commençaient à le comprendre au moment où nous prenons ce récit, car ils touchaient aux termes de l'adolescence. Ainsi que nous l'avons exposé, Henri de la Bouzée n'avait reçu aucune instruction, son père attendait, pour le faire éduquer, ces « temps meilleurs » dont la venue lui paraissait de jour en jour plus prochaine, à cause que sa folie ne cessait d'empirer. L'enfant qui grandit à la campagne n'a garde de réclamer le collège, et ne se plaindra jamais de n'y pas entrer ; celui-ci surtout fut jeté par son père dans une récréation qui est pour l'homme la récréation par excellence : la chassé. A douze ans, il avait un fusil, un fusil et une meute, un fusil et la grande lande de Boutuge bien garnie de lièvres, bien emménagée de fourrés, bien coupée de vacants.

Au surplus, cette adolescence agreste avait fait d'Henri le jeune homme le mieux doué sous le rapport de l'agilité et de la stature ; pour la bonne mine, il avait de qui tenir. Très-alerte à tous les exercices, il acquit ce plein développement qu'arrête en nous la claustration du collège, son régime insuffisant quant au manger, quant au dormir et quant au courir surtout. Lorsque l'on compare la vie du gentilhomme d'autrefois ou celle des jeunes gens de l'antiquité, toute d'action, à la vie sédentaire des générations actuelles, dont les enfants passent leur adolescence constamment assis, comme des vieillards, on comprend la dégénérescence de l'espèce humaine, et surtout on plaint les enfants, car le meilleur de l'existence leur est ôté.

Il est fâcheux que l'on ne puisse concilier ces deux choses pour l'écolier : l'étude et l'action. Mais ne le pourrait-on pas si on le voulait ? La moitié, le tiers du temps que l'on emploie à étudier et à s'instruire n'y suffirait-il pas, si l'on enseignait autrement, et surtout si l'on enseignait mieux ?...

Ce train de vie alla bien pour Henri de la Bouzée, tant qu'il ne fut qu'un adolescent ; mais, parvenu à sa dix-huitième année, il commença à s'apercevoir de son dénûment moral. Il savait en perfection chevaucher, chasser, conduire chiens et chevaux, mais il ne savait que cela. Alors s'amassa dans son sein un sourd mécontentement, lequel tourna en sauvagerie ; ces jeunes gens, qui lui étaient si supérieurs du côté de la culture intellectuelle, il s'en éloigna et ne voulut plus les fréquenter. Il tenta, pour s'étourdir, de s'adonner encore plus à la chassé, rien n'y fit, rien ne put

lui ôter son ennui ; sa condition se dessinait à ses yeux ; son avenir s'assombrissait, cet avenir dans lequel il ne paraissait y avoir nulle destinée pour son incapacité ; sa paresse ;

Il devint triste, taciturne, souffrant de son isolement et s'isolant pour souffrir moins : Son père lui fut, non pas antipathique ; il n'eût su l'être pour personne, mais gênant et fâcheux.

L'enfant de l'autre marquis, Henriette de Gasparot, ne coulait pas une adolescence plus riante ; elle avait bien ses déplaisirs aussi ; d'abord la perte de sa fortune, et puis une humiliation terrible à l'enfance qu'elle venait de subir : son père ne pouvant, dans son état de gêne absolue, acquitter le prix de la pension, avait été réduit à lui faire avoir une bourse entière dans un couvent d'éducation ; ce qui, par parenthèse, ne lui avait pas été très-facile, mais enfin il y était parvenu. Lui, qui avait été si généreux à donner, il fut loin de rencontrer le même relâchement chez les autres. Qui s'en étonnerait ? il avait affaire à ces ordres religieux, tous mendiants par le fait, et qui entendent ne se dépouiller individuellement que pour mieux recevoir collectivement.

La pauvre Henriette fut donc élevée par charité. Que le pain de l'enseignement, reçu dans ces conditions, est amer ! Le moral d'un tendre enfant en est cruellement affecté ; impossible de ressentir plus avant dans l'âme la pauvreté. Ce savoir qui humilie, cette éducation qui fait honte, quelle anomalie, quel bouleversement en un jeune cœur !... Ah ! plutôt la sauvage ignorance de la Bouzée ! serions-nous « presque tenté de dire, qu'un enseignement pareil ! mais non, ce serait un affreux blasphème, car, bien que l'initiation en eût été douloureuse, l'aumône faite à Henriette par le couvent du Sacré-Cœur de Paris, était un inappréciable bienfait.

On le voit, ces deux jeunes gens avaient les mêmes reproches à adresser à leur père. Cette communauté de griefs aurait pu les rapprocher, elle ne le fit pas cependant ; en premier lieu, ce fut la chasse et son train qui en empêcha Henri, puis vint ensuite la honte de paraître, lui si inculte, devant mademoiselle Henriette, qui avait passé de longues années dans une maison d'éducation, à Paris.

Les deux marquis eux-mêmes ne se voyaient pas fréquemment ; un commun désastre n'était pas fait pour rendre agréable à l'un le spectacle de la ruine de l'autre. De plus, la Bouzée, gentilhomme d'épée, se regardait comme bien supérieur à Gasparot, qui sortait d'une noblesse de robe, dite aussi noblesse d'écritoire. Par-dessus tout cela, l'un était dévot, l'autre, en

matière de religion, pouvait passer pour frondeur. La Bouzée ne pardonnait pas au desservant de la paroisse de ne pas venir, chaque dimanche, l'honorer, à l'église, de trois coups d'encensoir, comme on faisait à ses ancêtres. Sous ce rapport, il trouvait, qu'en général, les curés pactisaient avec la Révolution.

Pour ces différents motifs, il n'y avait, entre les deux marquis, qu'une médiocre intimité ; il était même arrivé une fois à la Bouzée, de manifester son dédain, à l'égard de Gasparot, en disant : Qu'il aille donc fouetter ses merles ! » à quoi celui-ci fit réponse en lui flanquant au nez toute sa « bousée. »

De pareilles railleries touchent trop au sensible, quand on a un nom, pour qu'on les oublie jamais.

Et puis ces deux pères avaient une chose à redouter avant tout, c'est que leurs enfants ne prissent goût l'un pour l'autre ; ce mariage-là eût été dans leur condition de fortune respective, une triste mésaventure, et comme on dit, en terme d'escrime, un coup fourré.

Aussitôt donc que son fils eut atteint sa vingtième année, la Bouzée se mit en devoir de le marier ; c'était un moyen, sinon de rentrer dans la plénitude de ses droits, du moins de relever pécuniairement sa maison. Mais, quoique le marquis fût très-répandu dans le monde aristocratique, pour lequel il était, par ses agréments personnels, une illustration, il s'aperçut bien vite, et dès les premières tentatives, que ce n'est pas à ceux qui sont en possession des avantages de la naissance qu'il faut aller les offrir. Nanti de ce bien, on l'apprécie moins et l'on tourne ses désirs vers un autre objet : l'argent. Henri de la Bouzée, étant pauvre, ne convenait pas aux gentilshommes riches, et les pauvres ne lui convenaient pas.

Après quelques réflexions plus ou moins amères sur le dédain que toute héritière titrée manifestait à l'endroit de son alliance, le marquis en vint à se dire, que ce sont les personnes à qui manquent les distinctions nobiliaires qui doivent les ambitionner, et que, sans vergogne d'un affront qui serait d'ailleurs, pour le corps entier de la noblesse, un affront mérité, il lui fallait bel et bien déroger ; vilenie que madame de Sévigné a enjolivé de ce mot : « mettre du fumier sur ses terres. »

Ce mot est plus que jamais de mise, par la raison que le fumier, au temps de madame de Sévigné, était bien moins en honneur qu'aujourd'hui.

Disons, en outre, que le marquis commençait à se lasser de la dureté de la destinée : rien ne lui réussissait ; on répondait par des rebuffades à ses

gracieusetés ; il se faisait vieux et la privation dû superflu, si nécessaire aux natures, exquises, lui devenait insupportable.

Il se mit donc en quête d'une grosse dot, tournant d'abord ses yeux vers la bourgeoisie, mais il y a tant et tant de demandes sur cet article-là que la recherche fut longtemps infructueuse. Les filles d'artisans, de paysans mêmes j'entends les filles riches, quand il leur prend fantaisie de monter à la sphère soit dès comtesses, soit des marquises, sont vite au comble de leurs vœux. Elles sont un gibier bientôt levé, tant il y a après de chasseurs en campagne.

Enfin la Bouzée eut l'heureuse fortune de dépister un paysan qui ne possédait qu'une fille et qui réunissait plusieurs millions. Ce paysan se nommait M. Antougne ; il était parti de l'Auvergne, sa patrie, simple manouvrier. Diligent non moins que robuste, il avait commencé par amasser un petit pécule, au moyen duquel il avait pu soumissionner des terrassements sur les routes, et comme il était appliqué, point débauché, toutes ses entreprises avaient bien marché. En 1850, nous le retrouvons sur le chemin de fer Lyon-Méditerranée, qu'on établissait alors ; c'est là qu'il gagna, par un coup de bonheur, son immense fortune.

Après cette réussite, il acquit une magnifique terre avec château, et s'y retira, veillant à bien dîner et à bien dormir, sans rien faire autre chose.

Le malheureux, ne sachant ni A ni B, et doué d'ailleurs d'une capacité digestive à toute épreuve, se mit à manger épouvantablement. Son estomac, style de compagnonnage, était un chef-d'œuvre. Envahi par l'obésité, il ne fit plus que digérer et sommeiller d'un repas à l'autre. Pourtant, du fond de son abîme de matière, un idéal luisait à ses yeux. Se reportant vers les aimées de sa jeunesse, alors que, pauvre compagnon passant, il allait par pays, cherchant à louer sa peine, il ne pouvait oublier qu'appelé parfois à travailler chez des personnes dont le nom était précédé du titre de baron, de comte ou simplement d'une particule, il y rencontrait toujours une supériorité de nature bien tranchée. Leur façon de commander était autre, elle ne froissait pas, ils avaient bonne grâce à se faire obéir, on voyait qu'ils y avaient la main. De sorte, qu'une fois riche, son ambition fut de prendre un gendre dans ce monde-là. Sa fille était fort de son avis. Se trouver quelque beau matin, à son réveil, sous le vocable de madame la comtesse, son petit cœur s'en gonflait d'envie. Être riche, elle était comme blasée sur cette satisfaction-là, qu'elle éprouvait depuis des années, mais être noble

serait pour elle du nouveau, et elle aspirait à ce bien inconnu avec l'impérieux désir d'une enfant habituée à faire ses quatre volontés.

Quand il fut question, pour aspirant à sa main, du fils du marquis Loupart de la Bouzée, la qualité de marquis lui convint parfaitement, mais il n'en fut pas de même de la doublé appellation « Loupart » et « La Bouzée, » elle trouva ces noms très-mal choisis, sentant la bête de rapine et le fumier d'étable. On eut de la peine à lui faire entendre, qu'en fait de noms, les plus laids sont les plus beaux, comme les plus anciens. Elle avait rêvé d'un nom finement terminé en *y*, ou bien sonnante en *ac*, mais elle ne s'entêta pas, et, dès lors qu'il y avait du marquis, elle passa sur le reste, en bonne fille qu'elle était.

Les préliminaires habituels furent arrêtés tout à fait à l'insu d'Henri, dont le père avait pour principe, qu'en ces matières, un fils a assez d'obéir. Aussi l'infortuné jeune homme ne savait-il que plier devant l'autorité paternelle, avec une docilité parfaite.

Toutefois, le jour de l'entrevue eut, pour préliminaire, un événement bien inaccoutumé dans la vie du jeune la Bouzée : son père le conduisit à la ville où il le fit tout du long habiller par un tailleur véritable. C'était la première fois que le pauvre enfant se trouvait à pareille fête, jusque là un de ces tailleurs ambulants qui vont rapiéceter, de maison en maison, à la campagne, l'avait toujours accoutré vaille que vaille.

Peu de jours après, le marquis dit à son fils que devant aller dîner prochainement chez un grand propriétaire des environs, il le mènerait avec lui, que ce serait une occasion pour étrenner ses habits neufs, et qu'il eut à se procurer une monture.

Bien que dès ce temps-là l'usage d'aller à cheval commençât à passer, le marquis, pour rien au monde, n'eût voulu arriver dans un véhicule : se présenter à cheval, n'était-ce pas se présenter en gentilhomme, en chevalier ?

Il ne fut pas difficile à Henri de trouver une monture, il existait, chez un fermier voisin, un poulain que lui seul encore avait osé monter ; on le lui voyait prendre avec le plus grand plaisir, cela réduisait d'autant cette bête cruelle. Des selles et des brides, le marquis n'en manquait point, il possédait celles des trois ou quatre dernières générations de sa famille, un peu démodées à la vérité, mais ce n'était pas pour mal faire à l'arrivée.

Ils partirent donc ; le jeune homme s'efforçant de se modeler sur son père, qui était bien le cavalier le plus accompli, quant à la position des

jambes, à l'assiette du buste, au lié des épaules. Quelles aides fines ! Comme le cheval était réuni sous le cavalier, autour duquel on eût pu promener un fil-à-plomb !... Henri n'était, auprès de son père, qu'un tout petit cavalcadour, et le soin même qu'il prenait d'éviter son laisser-aller habituel, imprimait à toute sa personne une roideur qui frisait la gaucherie. De plus, son roussin lui faisait la vie dure, ne cessant de battre à la main, de quoailler et de hennir après son pâturage, qu'il regrettait bien haut.

Tout en chevauchant, la Bouzée dit à son fils : — La personne que je vais visiter n'est pas de condition, mais elle peut me servir dans un dessein que j'ai, c'est pourquoi j'ai dû condescendre à son invitation. Nous aurons, vous et moi, à nous montrer affables à son égard, entendez-vous.

Le jeune homme pensa qu'il s'agissait de quelque somme d'argent à emprunter. On continua à cheminer en silence, chacun n'ouvrant la bouche que pour avertir son cheval.

Néanmoins le marquis était joyeux en dedans. Homme de déception, il touchait au moment de voir se réaliser un de ses rêves, c'était du nouveau pour lui. Mais, s'il consentait à ce que son fils relevât sa maison par un pareil expédient, il entendait bien réparer, ce qu'il y aurait là de dérogatoire, par son caractère personnel, lequel, à ses yeux, ne pouvait faillir, ni recevoir d'atteinte.

Après un trajet qui fut long, ils approchèrent enfin du terme de leur cavalcade ; entrant premièrement dans le domaine où résidait M. Antougne, puis dans l'avant-cour du château parsemée de grands et de petits massifs d'arbres verdoyants, lesquels, sous prétexte de ressembler à la libre nature, ne ressemblaient qu'à un cimetière. Tout cela était morne d'aspect ; un manant peut bien occuper un château, mais l'animer, c'est autre chose. Cette vie, toute de reflet, qui circule autour d'une demeure habitée, qui jaillit des fenêtres ouvertes, il ne l'a pas, il ne peut pas la communiquer. Il faut être quelque peu soleil, c'est-à-dire grand seigneur plus ou moins, pour rayonner. Les pierres, les arbres se montrent tristes d'être au pouvoir d'un maître, qui n'ayant pas de lumière propre, ne saurait briller.

Et puis, dans tout parvenu, il y a de la timidité, de la gêne ; il a honte de se trouver là, et ne peut s'en défendre ; il se sent intrus.

Il a beau se dire : je l'ai bien gagné, je l'ai gagné moi-même, ce qui vaut mieux à coup sûr que de l'avoir reçu d'un autre qui l'aurait gagné à mon intention, rien n'y fait, et le malheureux enrichi ne peut jouir de son château, il ne le peut pas, parce qu'il ne le sait pas ; parce que cette autorité,

qu'il étend autour de lui sur ses terres et sur ses gens, il ne lui est pas donné de la faire resplendir.

Le malheureux Antougne, dit Saint-Flour, ne reluisait pas du tout. C'était au contraire le mortel le plus opaque. Il ne portait en l'âme nulle prérogative de nature qui le fit propre à régner. Ce n'était qu'un bonhomme, commun plutôt que vulgaire, car il n'affectait rien. Son unique loi, dans sa nouvelle position, était de ne fâcher personne, d'être bon prince, dans le sens peu élevé du mot.

La visite du marquis de la Bouzée, qui, par sa naissance et par sa distinction était une notabilité dans le pays ; aurait pu l'embarrasser si elle n'avait comblé tous ses vœux. Sans donc se préoccuper de la réception à lui faire, il s'apprêta à l'accueillir dans toute la joie de son cœur ; et, certes, c'était son meilleur parti.

La cordialité de son embrassade sauva tout, et, nous devons l'avouer, il y avait beaucoup à sauver, tant du côté du manque d'usage que du côté de la personne même, car ce pauvre Saint-Flour, à force d'engraisser sur place, était devenu quelque chose de monstrueux.

Court et ragot, d'une ampleur aux épaules et aux hanches qui surprenait, on avait sous les yeux, à son aspect, une véritable curiosité physiologique, une curiosité à n'avoir jamais rien vu de pareil. Ce terrassier, passé subitement millionnaire, s'était perdu de nourriture, non qu'il fût ivrogne ni goinfre, mais il possédait un si bon appétit et surtout un si bon estomac, qu'inculte comme il était, il n'avait pu faire autrement que de se livrer à la bonne chère. En fait d'honnêtes vices, la table seule avait voulu de lui.

Il mangeait que c'était comme qui dirait un déluge par la quantité. On ne pouvait être témoin d'un de ses repas sans se dire : Il en mourra cette fois ! et, d'un trait, il vous digérait le tout et recommençait... Il ne savait manger d'un gigot, d'un chapon, d'un poisson que la totalité, comme s'il se fût agi d'une pomme, il n'en laissait que les os. Il buvait à l'avenant, mais sans s'incommoder. Nous l'avons dit : son estomac était un chef-d'œuvre de la nature.

Dormir, manger, telle était en deux mots l'existence de ce malheureux richomme, chez qui tout était embonpoint. Que de fois il lui advint de s'endormir sur sa chaise, à la fin du déjeuner, et de rester là, dormant et ronflant, jusqu'à l'heure du dîner ; on le réveillait quand le potage était servi, il en prenait une redoutable assiettée, et se mettait à dévorer comme s'il eût fait quinze kilomètres de son pied mignon.

Au jour de l'entrevue, Antougne pouvait avoir quarante ans ; exactement rasé, les cheveux courts, ce n'était pas le nez, chez lui, qui faisait saillie, comme il est d'usage, c'étaient les joues ; elles proéminaient, puis, s'affaissant, venaient s'unir à un menton taillé en fanon de taureau.

Quel contraste formait, à côté de cette nature épaissie, la svelte figure de La Bouzée, souple, adroit, frais en dépit des années. La finesse des traits, leur vivant coloris, l'agrément de toute la personne faisaient du marquis le type irréprochable de ce qu'on appelait, au siècle dernier, un joli homme. Il lui restait, dans l'air de la tête, dans le jet de la taille, dans le brillant de la chevelure, quelque chose d'adolescent. A soixante-dix ans, il avait l'air de grandir encore. Que sa petite oreille, festonnée, était donc gentille ! On eût dit une cornaline. Avec cela, la bouche ravissante, et pas une perle à dire dans cet écrin !

Tel était le marquis de la Bouzée au premier abord, mais, dès qu'il parlait, ces dons étaient centuplés, tant il s'échappait de choses esquises de ces lèvres aimables, où chaque mot se trouvait accommodé en fleurs de louanges, où le son de la voix enchantait l'ouïe, où le sourire enchantait le cœur.

Au surplus, un fait caractéristique se produisit dès que le marquis parut dans le château de l'enrichi : cette vie qui en avait été jusque-là absente, lui fut sur-le-champ communiquée ; les murs semblèrent perdre leur morne visage, les ombrages s'animèrent, les pièces d'eau sourirent, et les cygnes qu'elles captivaient se mirent à les parcourir en battant des ailes à grand bruit : ils applaudissaient... La domesticité sembla venir instinctivement se ranger sous l'autorité du nouvel hôte, en le reconnaissant pour maître ; elle était enfin en possession d'un seigneur authentique, qui la remettait à sa place, car rien ne rabaisse le valet comme la bassesse du maître.

L'objet de l'entrevue, on le pense bien, avait transpiré, et chacun de considérer la chose comme faite : M. Antougne était si riche, M. le marquis si grand, M. Henri si beau !

La satisfaction était donc générale, et le petit cœur de mademoiselle Antougne en dansait de joie. Elle n'était ni bien ni mal mademoiselle Antougne, elle n'aurait même pas déplu sans l'extravagance de sa toilette. Mais les couleurs en étaient d'un ton si élevé, n'y avait une si grande profusion de bijoux à ses doigts, à son cou, à sa ceinture, à ses poignets, à ses oreilles, que cela sentait par trop la demoiselle de village. Son corps

brasillait aux lumières comme un lustre. Par-dessus tout cela, elle se nommait Isida.

La même dissemblance, au reste, qui existait entre les pères, existait entre les enfants. Toutes les distinctions, qui étaient chez Isida à l'état négatif, se retrouvaient, chez M. Henri, à l'état virtuel d'amabilités naissantes. Loin encore de la grâce accomplie de son père, on voyait qu'il était en chemin pour y parvenir. Le trop de sans- façon qu'eût pu lui laisser l'inculture de son enfance, se trouvait corrigé par la retenue que lui imprimait le malheur de sa position déjà ressenti.

L'heure du dîner arriva ; on prit séance devant une longue et large table où se mirent à défiler des mets de prix et des vins de luxe. Quel festin, quel repas de commande !... Si chaque convive eût été, pour l'appétit, un M. Antougne, ce dîner fût venu à propos, mais avec le marquis qui mangeait à si petite bouchée !... Ces fines natures sont de véritables corps glorieux ; elles vivent on ne sait trop de quoi, comme les libellules.

Mais si le marquis mangea peu, il sut néanmoins faire honneur à tout, il sut faire valoir les mets, qu'il dépeçait et servait de sa main, selon l'antique usage. Il tranchait du couteau admirablement : il n'eût pas été gentilhomme sans ce talent-là, lequel n'est, à vrai dire, qu'un talent de domesticité ; mais, chez le gentilhomme, plusieurs mérites étaient de ce genre, les suzerains ayant toujours trouvé leur compte à s'entourer d'une noblesse qui sût, soit les servir à table, soit les escorter, soit les approvisionner, d'où les aristocratiques mérites d'être bon veneur, bon écuyer, bon majordome.

Le brave Antougne ne pouvait assez admirer la dextérité avec laquelle les morceaux étaient divisés. Dans la main du marquis, le couteau devenait une sorte de baguette magique devant laquelle les diverses parties d'un rôti se détachaient d'elles-mêmes. Un chapon, divisé de la sorte, semblait s'épanouir comme une fleur... Antougne, qu'enthousiasmait le spectacle d'une pareille prestesse, paraissait n'en dévorer que mieux, tant est puissant, en toutes choses, l'empire de l'art.

Le marquis, vu l'exiguïté de chaque bouchée, pouvait causer en mangeant ; pour M. Antougne, qui ne cessait de doubler les morceaux, la chose eût été impossible. Cependant, le malheureux avait quelque chose à dire ; il voulait justifier sa position, que sais-je ! se faire valoir peut-être. Or, un seul sujet devait le montrer à son avantage, c'était le récit de sa fameuse opération sur le chemin de fer Lyon Méditerranée.

On a dit avec raison que s'il y a du mérite sans élévation, il n'y a pas d'élévation sans quelque mérite. Le bon Antougue avait incontestablement son mérite, et, en ayant conscience, il tenait à en faire montre entre la poire et le fromage. Il eût fort souhaité que son hôte mît de lui-même la conversation sur ce sujet, mais M. de la Bouzée avait trop le sentiment du délicat, pour faire la moindre allusion à ce trop mémorable événement.

Il ne restait donc au pauvre enrichi qu'à se jeter tout de go dans son sujet ; il le fit en se raccrochant à un proverbe ; un proverbe rend plus d'un service.

— On a bien raison de dire, monsieur le marquis, qu'un bonheur n'arrive jamais seul ; après celui que j'ai eu, dans le temps, au chemin de fer, l'honneur de votre visite peut bien compter pour le second.

Le marquis, voyant soudain où il en voulait venir, s'empressa de l'y aider, et, prenant la balle au bond : — ConteZ-nous donc cela, s'il vous plaît.

— Ah ! continua Antougue, d'un accent pénétré, j'eus ce jour-là un courage dont, aujourd'hui, je ne me sentirais plus capable. Il y allait de gros pour moi ; si je n'avais pas réussi, j'étais proprement un affronteur.

— Vous auriez été malheureux et voilà tout, reprit obligeamment le marquis.

— J'aurais été coupable et quelque chose encore pardessus ; enfin, le bon Dieu m'a sauvé de celle-là... Faut vous dire, messieurs, que, sur le chemin de Lyon à la Méditerranée, il se rencontra, l'espace d'un kilomètre, une sorte d'enrochement où les ingénieurs ne pouvaient rien comprendre, ils appelaient ça des conglomérats, je crois. Si bien que lorsque échut le jour d'adjuger le terrassement, une panique se mit parmi les entrepreneurs, tant Belges, Anglais que Français, qui vous les ficha tous en déroute. Moi, par mon travail, j'avais amassé un petit frusquin de vingt mille francs, juste le cautionnement demandé, et voilà que je me dis ; — « Allons, Saint-Flour (c'est le nom qu'ils me donnaient et qui ne me déplaisait pas, rapport au pays) ; allons, ils te font place, profite de l'occasion, s'il est possible ». Là-dessus, je me mets à y penser, comme on peut penser à une affaire qui vous rend fou ; J'abandonnai l'ouvrage pour fainéanter tout le jour auprès de ces terribles roches. Elles me retenaient. J'aurais voulu les fuir, que je n'aurais pas pu. Je les reluquais, je les lissais de la main, j'y collais l'oreille pour savoir si rien ne résonnait en dedans. Et, à force de fureter, qui le croirait, je parvins à connaître ce qu'elles avaient dans le ventre. C'était un malin,

j'avais passé la nuit, l'adjudication approchait, j'en tenais la fièvre, j'étranglais de soif et je, pris, pour me rafraîchir la langue, quelques mûres sur un buisson ; mais voilà que mon pied s'enfonça dans une espèce de fange ; il y avait là ce qu'on appelle une *mouillère*, c'est-à-dire une petite source, trop faible pour ruisseler, qui détrempe seulement le terrain et l'entretient à l'état boueux. Ce n'était rien que cela, et pourtant à cette vue, je sentis comme un coup dans la cervelle, je vis comme une clarté devant moi.

J'écartai les broussailles, les mains dans les piquants, j'approchai du pied de la roche, c'est là où sourdait l'eau. J'enlevai la boue, je formai comme un étroit réservoir, qui ne tarda pas à se remplir d'une eau troublée ; je laissai se clarifier cette eau, à genoux devant elle ; j'épiais, j'épiais sans savoir pourquoi ; quelque chose me fixait là, dans la posture de la prière.

Enfin, l'eau s'affina peu à peu, et, lorsqu'elle fut tout à fait claire, je vis un pertuis, fin comme un trou de vrille, par où l'eau venait ; mais ce qui me frappa, c'est que son petit bouillonnement ne cessait de rejeter du sable, l'examinai le terrain : tout autour, à vingt, à trente pas de circuit, c'était partout du sable, du sablé évidemment que la sourcille avait dégorgé. Elle devait y avoir travaillé, de la faiblesse qu'elle était, des cent et des mille années.

— Puisque cette fontinette débite du sable, que je me dis, il y a donc du sable dans ce rocher. C'est de là, pour sûr, qu'elle le tire. Voilà l'intérieur de la montagne connu ; il n'y a plus à en douter, j'ai découvert ce que je cherchais.

Je me hâtai de quitter la place, crainte que m'y voyant on n'en vînt à me dérober mon secret. Le lendemain devait se décider l'adjudication publique. Oh ! que le jour me parut long, et la nuit encore plus !... Il me lardait de me jeter à corps perdu dans l'affaire. J'avais un charme pour conjurer la malechance : la petite source m'avait parlé.

La grande journée arriva enfin. Que le soleil se leva donc joyeux ce jour-là !... Je me sentais un courage de lion... Les maîtres en travaux publics étaient présents, mais on voyait bien à leur mine qu'ils étaient là pour rien faire. On eût dit des flâneurs, on eût dit qu'ils n'étaient plus du métier. De temps en temps, l'un disait un mot, l'autre allongeait l'épaule, celui-là faisait la moue, aucun ne paraissait content. Moi, j'avais une fièvre d'enfer ; j'allais, je venais au milieu de tous ces messieurs sans pouvoir tenir en

place. On ne tarda pas à remarquer mon air chose, et je les entendais s'entre-demander : Qu'a donc Saint-Flour, aujourd'hui ?

On alluma deux bouts de chandelle, et une voix cria :

— Percement du tunnel de Roquefitte ; mise à prix, dix huit cents francs le mètre. Déposez vos soumissions, messieurs.

Il se fit un grand silence ; personne ne bougeait. La voix reprit :

— Déposez vos soumissions, messieurs.

A cette seconde invitation, un petit homme s'avança tranquillement et allongea un papier que le secrétaire reçut avec indifférence. Qu'est-ce que cela lui faisait à lui ? je jouais ma vie, plus que ma vie, ma réputation, ma raison ; il s'en fichait pas mal.

Un murmure s'éleva dans l'assemblée, un murmure finissant en éclat de rire. Il y eut même M. Francois, lequel soumissionna d'accord avec Lionnard, qui me talocha de la main quand je passai devant lui. Je lui rispotai d'une telle œillade, qu'il ne sut trop que penser.

Toutefois quelqu'un ayant assuré que je n'y allais pas pour mon compte, l'étonnement parut se calmer, et l'on attendit le résultat, qui fut de me proclamer, moi, Girome Antougne, seul adjudicataire du percement.

J'étais, ma foi, tellement grisé, que tout ce qu'on pouvait dire ou faire, me concernant, ne m'était de rien. Je me mis tout d'abord à recruter une troupe de travailleurs ; je ne pouvais en employer qu'un petit nombre, mais je les voulais forçables. Je dus les payer en conséquence ; et le lendemain, à la tête d'une solide équipe de dix hommes, j'ouvris vaillamment le chantier. Il s'agissait de savoir si la petite source avait dit vrai ; et, pour ça, je n'en doutais point.

La première journée ne fut pas bonne : mes gens se rebutaient ; les pics ne mordaient pas ; le soir venu, on quitta le chantier en rechignant. La roche s'était trouvée aussi dure que du marbre... Il fallait ou avancer ou crever. Le lendemain, j'augmentai le prix de la journée ; la tranchée était toujours aussi rude : c'était d'un consistant, d'un lié désespérant ; pas la moindre veine, pas la moindre faille. Mes manœuvres commençaient à rire de moi ; j'aurais dû leur faire pitié.

Le troisième jour, mêmes difficultés. Les autres chefs d'équipages, qui n'avaient pu soumissionner, ne manquaient pas de venir, matin et soir, donner un coup d'œil au chantier, et je les voyais, leur inspection achevée, se retirer très-satisfaits de me voir là, à leur place.

Ah ! je n'étais pas joyeux du tout. Rien n'indiquait que cette maudite roche eût envie de s'attendrir. C'était honteux le peu d'ouvrage que nous faisions.

Enfin, sur le midi de la septième journée, je ne sais quelle idée me vint, ça me prit comme une fringale : je saisis un levier de fer, de la grosseur d'un bel essieu, je l'élevai à deux bras au-dessus de ma tête, et, m'approchant de l'entaille commencée, je me mis à heurter furieusement. J'agissais, ce me semble, comme ces enfants qui battent l'objet qui leur a fait du mal. D'abord un son mat répondit à mon assaut, puis la roche parut se fendre ; je redoublai, et, miracle ! la paroi, tombant à morceaux, laissa voir un talus dé sablon rougeâtre. J'y pointai tout droit ; mon fer y pénétra d'un bon demi-pied. J'étais sauvé, c'était du sable, c'était le sable ; car, tous les carriers savent cela : « où commence le sable, la roche finit. »

Je suis riche, monsieur le marquis ; mais, quand je me reporte à l'angoisse de cette semaine-là, je me dis que ça n'est pas venu sans peine. J'y ai risqué tout : j'avais mille chances contre moi, et la preuve c'est que ce que j'ai accompli nul n'avait osé même le rêver. Si ceux, qui me voyant où je suis, logé, gobergé comme un prince, croient que cela ne m'a pas plus coûté que si je l'avais gagné à la loterie, ceux-là n'y ont pas passé. J'ai fait seulement dans mon intérieur de tête un travail qui m'étonne moi-même, quand je viens à y resonger. Il s'agissait, moi, chétif, moi, ignorant et bête, de me lancer à l'encontre de l'idée des plus habiles et des plus flambards. J'ai réussi, c'est vrai mais qui l'eût prévu ?.... C'est comme le soldat qui, le premier, se risque à gravir une redoute armée de cent canons, et d'où les pierres de taille, les poutres et les affûts dévalent à douzaines ; il est à peu près sûr d'y périr, il se jette pourtant aux échelles ; il grimpe en se cramponnant, on le suit, et le voilà vainqueur. Il s'en tire sans une écorchure, on lui donne croix et médailles, on le cite, on le contemple... Est-ce qu'on pourra lui dire qu'il ne l'a pas gagné, sous prétexte qu'il en est revenu avec le compte de tous ses membres ?...

Ainsi parlait-il en son éloquence à lui : c'était vigoureux quoique lourd, quelque chose de comparable au galop d'un éléphant.

Le dîner fut long, presque interminable : père Antougue ne s'était jamais vu à pareille fête. Posséder à sa table le marquis de la Bouzée, ce bonheur-là il ne pouvait s'en rassasier. Le marquis se prêta de bonne grâce à une station si peu dans ses habitudes. Il était nuit noire quand nos deux visiteurs prirent congé de leur hôte, et se mirent en devoir de regagner leur noble demeure.

Ils allaient cheminant, chacun sur sa bête, entre les haies obscures, par des sentiers affreux. Il est doux de chevaucher, en pleine obscurité, sous les étoiles. C'est alors que se sent mieux l'instinct du cheval, qui va d'autant plus sûrement qu'il va plus nuitamment : la bride sur le cou, il porte la tête de côté et d'autre, la baisse jusqu'à terre, comme un limier, pour flairer la route et s'orienter ; puis il la relève en s'ébrouant pour chasser la poussière de ses naseaux.

La Bouzée, très-satisfait de son entrevue, fut causeur durant le trajet, et, bien que son fils, toujours contraint devant son père, ne lui donnât pas même la réplique, il ne déparla point.

— Ce pauvre millionnaire est trop gras des trois quarts, et c'est véritablement dommage, car je le crois honnête homme. Il y a même dès sentiments chez lui qui ne sont pas communs, On voit qu'il souffre de se trouver si fort en évidence, au faite de ses millions, sans la moindre distinction nobiliaire. C'est un effet du temps présent : il sait vous faire riche, il ne sait pas vous faire noble. Sous nos rois, il n'en allait pas ainsi, témoin M. de Vauban. Il était né, lui-même en fait l'aveu, le plus pauvre gentilhomme de France ; son mérite se manifesta dans une sorte de travaux analogues à ceux qui ont fait la fortune de notre amphytrion, eh bien ! pour prix de ses services, fit-on de lui un richard ? Pas le moins ; on le combla d'honneurs et il en resta là. Mais, aujourd'hui, voyez cet homme qui fait preuve, avec sa petite source, d'une sagacité qui frise le génie, quelle est sa récompense ? De l'argent et pas autre chose ; on vous le met à l'engrais, le pauvre diable, et ce qui lui manque avant tout, ce qu'il désire avant tout (sa conversation en fait foi), l'anoblissement enfin, on ne peut l'en gratifier en aucune façon, il ne sera pas même écuyer...

Ici le marquis fit une pause, puis il reprit, comme à part lui :

— L'anoblissement, il ne saurait y atteindre, l'âge présent n'a aucune efficace pour conférer ce sacre-là ; seulement, par une alliance, il pourrait se dégrader. Il est modeste, cela tend à faciliter les choses : il apprécierait comme il faut l'honneur qu'on lui ferait...

Puis, ayant dit ces mots, il se mit à songer, gardant pour lui seul le demeurant de ses pensées. Il se voyait au but, l'accueil que lui avait fait le sieur Antougue lui garantissait le succès. Il n'aurait, bien certainement, qu'à manifester une intention pour qu'aussitôt on ne fût trop heureux de voler au-devant de ses désirs. Son fils, l'héritier de son nom, serait, même du côté de la richesse, à la place que lui assignait la naissance, et il pourrait faire

figure dans le monde. Lui, la Bouzée, resterait au manoir. Henri irait demeurer auprès de son beau-père, en attendant... Ce serait un moyen de garder intact et pur « le marquisat » : ainsi nommait-il, nous le savons, le vieux castel et la lande... Il entendait bien, au surplus, qu'une fois riche, son fils ne négligerait pas à son égard ce qu'il appelait *un don gracieux* ; il n'avait aucun goût de luxe, mais il souffrait cruellement de certaines privations, comme de n'avoir à son service, ni piqueur, ni garde-chasse, ni palefrenier. Cette goton qui pansait son cheval, quoi de plus injurieux ! La voir se surmener à l'ouvrage, le peinait infiniment moins que de la voir en des offices où la main d'un homme eût été de rigueur.

Il était passé minuit quand ils rentrèrent au château, Zabille ne dormait point, c'était l'heure de son travail de nuit ; elle herbait les sapins, affourageait la vache, pitaçait le porc.

— Il fait frais, dit le marquis à son fils, montons nous réchauffer dans la grand'salle, où Zabille va nous allumer du feu.

Henri, assez surpris d'une invitation fort inusitée, se mit à la suite du marquis à enfiler un large escalier de pierre, à rampe de chêne, épaisse et splendide. C'était massif comme une poutre, et chantourné comme un vieux lutrin, une véritable guipure sortie du bois ainsi qu'une feuillaison artistique. Cet escalier, qui allait se perdre dans les combles, donnait à mi-hauteur sur un pas-perdu, lequel accédait à la grand'salle.

Zabille, un fanal d'une main, précédait ses maîtres. Courbée sous le faix, elle portait sur l'épaule, enfilées dans un fort brin d'estoc, quatre ou cinq bourrées d'ajoncs ; et son tablier, dont elle mordait le bord pour le tenir relevé, était plein de souchettes et de pommes de pins, tout écarquillées. Elle déposa le tout dans un des côtés extérieurs de l'âtre, et c'est là qu'elle prit de quoi dresser un beau feu de reculée ; les souchettés et les cônes à la base, la bourrée au sommet. Ouvrant le fanal, elle rompit une brindille, qu'elle alluma, et qui lui servit comme de brandon pour porter l'incendie dans cet amas, qui se mit à flamber avec toutes sortes de crépitations joyeuses.

La salle en fut éclairée à vif d'une grande lumière, qui se prit à tourmenter les ombres. Zabille, son office terminé, se retira sans mot dire : elle n'était pas familière, soit timidité, soit respect. Grâce à cette illumination soudaine, qui tirait violemment les objets des ténèbres, on put voir, dans tous ses détails, un vaste vaisseau carré, à voûte pyramidale, à très-hautes fenêtres, toujours fermées, et pour cause, car elles ne tenaient

plus guère. Trois portes, à vitrail dormant, donnaient du jour. D'antiques tentures de cuir descendaient des murailles, et se mettaient à jouer au moindre souffle de l'air. Des paravents en tapisserie occupaient chacun son encoignure. Sur leurs feuillets entr'ouverts se voyaient des scènes riantes. Dans les habitations mal closes de nos pères, le paravent était le meuble obligé, il procurait un abri propice, formait en face de l'âtre de tièdes ados, qui devenaient tantôt des recoins à conciliabules, tantôt des cachettes à conter fleurette. On était là comme derrière une haie, à bonne exposition, bien à souhait pour parler bas, pour causer doux...

Le long des murailles s'alignaient de formidables rangées de meubles ; bahuts, chaires, sièges à dossier droit, où les damoiselles se grandissaient le buste, comme un cavalier sur la selle ; puis des tables en membrures de cormier, bonnes à résister aux coups de poing des rudes discoureurs ; des escabeaux à côté de la cheminée, laquelle ouvrait sur toute la pièce son orifice flamboyant, que décoraient des hâtières de fer admirables.

N'oublions pas un grand tableau suspendu, tout seul, à la place d'honneur, en face du foyer. C'était un portrait de famille, si l'histoire en est crue, tellement vieux, qu'on n'y voyait que de l'ombre, et qu'il fallait bien choisir le jour et l'incidence pour distinguer un visage, une main, une armure.

Jetons sur tout cet ensemble une très-notable couche de poussière ; cette poussière est caractéristique, épousseter étant archéologiquement du dernier bourgeois.

Nos deux personnages, debout en présence de la flamme, ne contrastaient point avec l'air de grandeur de la pièce où ils étaient en train de sécher, sur leurs habits, l'humidité de la nuit. Grands tous les deux, beaux tous les deux, et d'une ressemblance physique parfaite, ils se trouvaient de plus l'un et l'autre sous l'impression d'un même sentiment, préoccupés qu'ils étaient, l'un de ce qu'il allait dire, l'autre de ce qu'il allait entendre.

L'heure était solennelle pour le marquis de la Bouzée, funeste même, à cause de la dérogation qu'il venait accomplir. Aussi, rejetant tout exorde préparatoire, préférait-il parler d'autorité, ce qui lui paraissait devoir sauver quelque chose dans la situation.

— Monsieur mon fils, ma maison, dont l'origine est confondue, dans l'histoire, avec celle de la monarchie qu'elle a contribué à fonder, ma maison à qui rien n'a jamais manqué du côté de la grandeur, se trouve aujourd'hui manquer de bien. Cela ne l'entache point, mais cela m'assujettit

à de continuelles privations, à des humiliations mêmes. J'ai donc résolu de sortir de cet état d'indigence domestique, et, pour cela faire, il n'y a, en ce siècle insolent, qu'un seul moyen : un mariage lucratif.

Ici Henri crut comprendre que son père songeait à se remarier. Bien qu'il eût plus de soixante-dix ans, sa bonne santé jointe à sa bonne mine, le rajeunissait tellement que l'âge ne faisait pas une difficulté ; mais quelle ne fut pas sa surprise quand il l'entendit lui dire : — J'ai découvert une personne qui me paraît propre à vous restituer ce qui vous est dû pécuniairement parlant. C'est une héritière des plus opulentes, et c'est chez son père que vous venez de dîner.

— Quoi, la fille à cet homme ! s'écria Henri.

— Oui, la fille de cet homme, qui s'est montré fort respectueux.

— Mais le prenez-vous pour un gentilhomme ?

— Pour gentilhomme, il ne l'est pas.

— Eh bien alors ?

— Mais il est extrêmement riche, à défaut de noblesse, c'est là un motif.

— Non.

— Comment, non ?... entendez-vous, monsieur mon fils, être plus regardant que moi-même, en cette occasion ?

— Je ne dois épouser qu'une personne de mon rang.

— Vous ne le pouvez, étant pauvre ; ne vous faites pas d'illusion.

— Votre nom, vos titres, vous les donneriez à cette fille Antougne ?

— Je ne donne rien, je prends.... Puis changeant de ton : Mon enfant, on ne fait pas cela sans y être contraint, vous devez le penser. N'appuyons pas sur cette nécessité ; c'est un pas à franchir. Les temps sont fâcheux aux gens de qualité : les rois y perdent leur couronne, perdons-y à leur exemple quelque chose.... Il faut fumer ses terres, l'argent est le nerf de la guerre, et nous sommes en guerre, nous, toujours en guerre avec le siècle et ses fauteurs.... Vous prendrez cette demoiselle ; elle ne se méconnaît pas ; ce sont des gens modestes qu'il ne faudra pas produire. Le père une fois défunt, son étouffement est proche, vous tiendrez la fille pour ce qu'elle est.

— Rien de tout cela, non !

— Vous le voyez, vous me désobéissez ; sortons au plus vite de cette pauvreté qui, même en ce qui est votre premier devoir, vous induit à mal faire. Devenons riches, pour redevenir ce que nous sommes naturellement : les premiers en tout et les meilleurs.

— Non, monsieur, non !

Henri accentua ce monosyllabe avec force, et, dans son exaspération croissante, il commença à se heurter la poitrine de la main, et à tourner les yeux vers le grand portrait de famille. Il sentait son incapacité à parler, à répondre comme il eût fallu. Certes, les excellentes répliques se présentaient en foule à son esprit, mais illettré comme il était, il ne savait comment les énoncer. Ce qu'il avait à dire était d'autant plus difficile que c'était plus magnifique. Ce geste même de se frapper la poitrine signifiait qu'il avait quelque chose là, dans le cœur, qu'il aurait voulu en faire jaillir... O dérision ! lui qui plus qu'un autre aurait eu besoin d'être relevé, n'ayant rien reçu du côté de l'instruction, on venait, le rabaissant davantage encore, ajouter à son abjection une abjection nouvelle !.... Mais quoi, n'était ce pas pour lui rendre acceptable cette honte que son père l'avait laissé dans la plus entière ignorance ; en ne le faisant pas élever !...

Le marquis rencontrait là une opposition ; une résistance à laquelle il ne se fût jamais attendu. Que n'était-il en position de rendre justice à des sentiments si beaux ! Son fils se trouvait plus gentilhomme que lui. Vit-on jamais une fierté plus pure ?

— Il ne faut rien outrer, reprit la Bouzée, vous devez penser que je ne me suis pas résolu à la chose sans y, avoir réfléchi, et surtout sans avoir examiné si cet enrichissement était compatible avec la gloire de notre maison. L'honneur a été interrogé par moi, il m'a répondu par un acquiescement. La femme est l'être secondaire dans le mariage ; aussi voyons-nous que les termes *gentilfemme*, *damoiselle*, n'ont plus cours depuis longtemps. Que de princes, que de rois, à l'exemple de Mérovée, qui épousa une fille de basse-cour, ont pris pour femme des personnes sans naissance !

— Mais, s'écria le fils, s'ils les ont épousées, c'était pour leur beauté, non pour leur argent !

Et, en proférant ces paroles, Henri se rapprochait du portrait qui décorait la muraille, comme s'il eût cherché, auprès de cette image, un refuge et un appui. Le marquis, le prenant par les bras, l'en détournait tant qu'il pouvait, et se remettait à le raisonner, mais sans succès : le jeune homme, ne cessant de dire non, revenait obstinément se placer en face du vieux tableau.

Ce portrait de famille, authentique ou non, était pour les Loupart de la Bouzée, ce qu'il y avait de plus auguste sous le soleil. C'était plus qu'une relique, c'était plus qu'une idole, c'était la gloire même. Ce portrait représentait un la Bouzée qui au neuvième siècle, sous Charles le Chauve,

mérita d'ajouter à son nom le surnom de Loupart, et voici dans quelles circonstances. C'était lors d'une rencontre avec ces Northmans qui, durant des siècles tinrent en échec la France naissante. Le roi carlovingien, à la tête de ses leudes, leur livrait un combat douteux, et tout l'effort de la journée était au passage d'une rivière, où se trouvait un gué, dit le Gué de Vée. On posta là, pour défendre ce point important, un la Bouzée, qui fut tué ; on en mit un second qui fut tué également, et, à chaque fois, le roi disait : Que l'on y mette un autre la Bouzée ! Il en alla ainsi jusqu'au cinquième la Bouzée, qui fut occis comme les autres, et après lequel on cria au roi, qui demandait toujours un autre la Bouzée, qu'il n'y en avait plus. S'il n'y a plus de la Bouzée, dit le roi tout défait, le gué sera forcé ! Mais une voix se fit entendre qui criait : Il y en a encore un ! voix claire et flûtée, car c'était celle d'un adolescent, presque d'un enfant. Cet enfant avait la rage dans le cœur, il venait de voir tuer son père, ses oncles, tous ses frères, il brûlait de les venger, et, sans entendre à rien, il courut au Gué de Vée, où, au milieu de tous les siens abattus, il défendit si vaillamment le passage qu'il en resta le maître, et que le gain de la journée s'ensuivit. Après ce haut fait, lorsque l'enfant parut devant le roi victorieux, celui-ci l'accola bien fort, en l'appelant à plusieurs reprises « son petit loup » d'où le surnom de Loupart lui resta.

Or le tableau de la grand'salle était pour tout la Bouzée, l'indiscutable portrait du preux du Gué de Vée.

Aussi le jeune Henri, pressé par son père de forfaire à son blason, recourait-il opiniâtrement à cette image auguste, d'où le bras paternel s'efforçait de l'éloigner. Tels deux hommes pris de fureur, qui veulent se rejoindre, qu'on a beau séparer et qui se retrouvent toujours en face l'un de l'autre...

La flamme de l'âtre éclairait seule cette scène violente, De temps à autre, le marquis jetait avec dépit une bourrée sur la braise, où, s'allumant soudain, elle faisait tout resplendir. Puis il se remettait à l'œuvre, enjoignant à son fils de lui obéir, de céder à son autorité, à la raison : rien n'y faisait, l'enfant résistait quand même, montrant par ses traits bouleversés et surtout par son silence, combien l'offensait l'offre qui lui était faite. Sa pudeur de gentilhomme repoussait jusqu'à la pensée de ce pacte honteux. Que ne trouvait-il des paroles pour exprimer les sentiments qui lui gonflaient le cœur à l'étouffer ! Il y avait en lui, tant l'honneur est délicat, quelque chose de l'attitude de la jeune vierge, qui, priée, suppliée de son déshonneur, ne

peut entrer dans aucun discours, mais le visage enflammé, les poings serrés, les genoux unis, se borne à dire non invinciblement.

N'obtenant rien d'autorité, le marquis s'efforça de prendre Henri par le côté de l'affection, de la tendresse ; il descendit aux supplications : « Mon fils, mon enfant, vous voyez de quelles disgrâces est frappée ma vieillesse, vous voyez mon indigence ; cette indigence ne peut que s'accroître : plus je deviens vieux, plus je deviens pauvre ; mes ressources diminuent à mesure qu'augmentent mes besoins ; tous mes droits sont méconnus, mes prérogatives anéanties ; je me vois un objet de pitié, de risée même ; le prince que je sers ne peut rien pour moi, rien pour cette foi que je lui ai gardée ; eh bien ! ce que mon roi ne peut faire en retour de mes services, vous le pouvez, vous, mon enfant ; c'est vous qui êtes à sa place, si j'ose dire, c'est vous qui devez conférer à ma constante fidélité le prix qui lui est dû, la récompense que ma vieillesse attend !... »

— Oh ! s'écria Henri, vous récompenser avec de la honte, avec de la boue !... et, se dégageant de l'étreinte de son père, il courut au tableau, l'aborda les bras ouverts, se jetant sur lui visage contre visage, poitrine contre poitrine, et, aux mouvements de cette toile agitée par les sanglots du jeune homme, on eut pu croire que l'image même de Loupart de la Bouzée s'animait pour accueillir le digne héritier de son nom et de sa vertu.

En présence de ce dernier refus, le marquis comprit que tout était fini. Il tomba sur les genoux, humilié, n'en pouvant plus et comme honteux d'avoir cédé aux suggestions mauvaises de la pauvreté. Sa bonne grâce même avait paru l'abandonner.

II

Le soleil était déjà haut sur l'horizon quand Henri s'éveilla ce jour-là. Il se hâta de se jeter à bas du lit, car, matineux irréprochable, il devançait habituellement l'aurore. On est ainsi quand on a grandi à la campagne, mêlé aux paysans, pour lesquels sortir de sa couche passé le soleil levant est un cas honteux, dans lequel, à vrai dire, nul ne tombe jamais.

Henri, à son réveil, se sentit le cœur content. La scène de la nuit lui revenant en mémoire, il s'y vit en un rôle tout à son avantage. Il venait de s'éprouver, et il pouvait désormais compter sur soi-même à défaut d'autre appui. Un million était venu le tenter, un million était venu s'offrir, et, lui, s'était trouvé d'un plus grand prix que le million. Ayant eu à choisir entre l'honneur et l'argent, ce dernier à très-hautes doses, il avait préféré l'honneur à très-hautes doses aussi. Et l'honneur le lui rendait bien, c'est pourquoi il se sentait tout joyeux ; et tout aise.

Dans sa joie, se trouvant d'humeur à se divertir, il alla prendre la meute et partit pour la chasse, en compagnie d'une quinzaine de chiens courants, qui témoignaient, par force hurle et gambades, leur bonheur de quitter les bancs où ils périssaient de grattelle et d'ennui.

De fusil, il n'en prit point, étant de force à courre un lièvre le fouet à la main, ce qui n'est pas donné à toutes gens. Il y faut un souffle comme il n'y en a guère, et des jarrets comme il n'y en a plus. Il y faut ces pieds légers si fort en honneur au temps d'Achille... Du reste à qui le peut, c'est la bonne manière pour mordre à même au plaisir de giboyer.

Il allait donc s'ébattre sur la lande immense ; entouré de toute la cohue, doublement excitée et par la présence du veneur et par les éclats du fouet sonore. Il marchait en se hâtant, en parlant à ses chiens, qui lui répondaient par toutes sortes de démonstrations folles. Cela composait une bande joyeuse, qu'animait un même désir, un même entrain. Les naseaux questionnaient la terre, les oreilles écoutaient le vent ; les queues gesticulaient par-ci, les gorges vociféraient par-là. On épiait, on quêtait, on rêvait de quelque beau renard, ou de quelque mâle de lièvre, vieux et madré....

Si Henri avait pu se voir en ce moment, il eût eu sujet d'être satisfait de son grand air, car les sentiments d'honneur chevaleresque qu'il avait si profondément ressentis la nuit d'avant, se traduisaient encore dans l'expression de toute sa personne. C'était un beau gentilhomme, alerte, adroit, élancé, avec de la souveraineté au front et aux yeux, du rythme dans la démarche, de la distinction surtout.

Une indéfinissable expression de dédain lui était restée aux lèvres, des traces de rougeurs lui étaient restées aux joues... Comment cet enfant, venu sans culture si tristement dans un désert, avait-il pu retrouver en son âme cette religion de la naissance, dont il était bien certainement un des rares prédestinés ? Tout culte a ses élus ; il y a, dans toute croyance, un esprit qui souffle où il lui plaît.

Si, maintenant, passant du fils au père, nous envisageons le marquis de la Bouzée, nous le retrouvons, après cette nuit qui l'avait précipité du faite de ses espérances, terriblement battu de l'oiseau. La fatalité était accomplie, le sort avait prononcé, à son âge, par les temps où il vivait, il ne lui restait plus rien à tenter. Ce pis aller même de la richesse, pour allègement à ses vieux ans, il n'y fallait plus songer...

Quand un caractère tout d'une pièce, comme celui du marquis, perd l'espérance, c'est un dénûment absolu, c'est le vide ténébreux d'un abîme. Pâle, défait, il recourut à sa ressource ordinaire en toutes ses contrariétés et disgrâces, à son cheval. Pour abattu qu'il fût, l'agitation d'une cavalcade le remettait peu ou prou. Se sentir en selle, y presser du genou un généreux animal, cela donne du ton : on ne fait qu'un avec sa monture ; on a deux vies ; l'activité des organes est doublée ; quelque chose de la force du destrier passe dans l'âme du cavalier ; d'homme on devient centaure, demi-dieu...

Donc, une fois sur sa bête, et non moins correctement qu'à l'ordinaire, le marquis s'achemina vers son promenoir habituel, cette lande qu'il appelait « le marquisat. ». Son cheval, auquel il avait donné toutes les justesses, ne déparait pas le chevauteur, c'était des deux côtés le même art accompli. Deux énormes chiennes montagnoles l'escortaient. Ces chiennes étaient les nourrices obligées de tous les sujets dont il plaisait au marquis de faire choix pour recruter sa meute. De la sorte allaités, ils devenaient, croyait-il, plus vigoureux, et n'épuisaient pas leur mère. De plus, ces deux horribles lices étaient ses gardes-chasse, et il n'eût pu en choisir de meilleurs. Tout chasseur ou braconnier qu'elles eussent surpris sur le terrain de chasse de

leur maître, eût infailliblement passé un vilain quart d'heure, et ne s'en fût peut-être pas tiré. Avoir, affaire à ces deux chiennes, qui toujours allaitant n'en étaient que plus féroces, et cela en lande rase, sans un arbre où se réfugier, intimidait les plus hardis. Leur férocité était renommée au loin dans la contrée, et plus d'un rustaud, assailli par elles, en son chemin, avait dû passer de longues heures, dans quelque futaie, à califourchon sur une branche, avec ces deux fâcheux acolytes au pied de l'arbre.

A vrai dire, si le marquis se fit accompagner, ce jour-là, par ses molosses, ce fut en quelque sorte pour mieux savourer sa peine ; car, à ses yeux, en être réduit à de semblables gardes-chasse, c'était bien la dernière des humiliations. Amaigries par de longs, par d'interminables allaitements, le ventre garni d'un double régime de noirs mamelons qui leur contre-battaient les flancs, la langue tirée, le regard sanglant, la queue abattue, elles suivaient de leur amble pesant les pas du cheval. Quelle décadence !... Les larmes en venaient aux yeux du gentilhomme pauvre, et dès qu'il se trouva seul, bien seul au milieu de l'aride étendue, il donna libre cours à ces larmes de vieillard qui sont assurément les plus navrantes, car elles sont irrémédiables : aux pleurs de l'adolescent, du jeune homme, il y a mille compensations pour une dans la vie ; aux pleurs des vieilles gens il n'y a nul dédommagement possible, cela n'arrose rien, qu'un tombeau....

De sorte qu'au même moment où la Bouzée se rendait sur la lande pour y constater son infortune, son fils s'y rendait aussi, de son côté, dans le dessein tout contraire de s'y divertir ; car si la nuit passée avait été mauvaise pour l'un, elle avait été bonne pour l'autre. Sitôt donc que le marquis déboucha sur la plaine inculte, il y aperçut Henri au milieu de toute la meule en mouvement. Ce spectacle lui rendit tout son dépit : voilà donc quelle serait désormais leur destinée à tous les deux !... Il tourna bride et piqua droit au jeune homme dans le dessein de le lancer sur l'ignominie qu'il y avait à chasser ainsi, sans piqueurs, sans même un porte-huchet, valet de chien soi-même !... L'expression : *gentilhomme à lièvres*, s'offrit à lui, et il entendit bien s'en servir, d'arrivée, pour en vilipender le pauvre garçon. L'indignation lui faisait hâter le pas, et déjà, n'étant plus qu'à une petite distance, il allait se trouver à portée de la voix, quand la meute, qu'on voyait massée autour d'Henri, parut s'échauffer de plus en plus ; les queues s'animèrent, gesticulant plus fort ; un cri partit, puis un autre, puis toute la meute s'écria et s'élança à la fois dans la même direction. Au même instant un lièvre parut debout, un lièvre était lancé. Il se mit à filer comme un trait,

ayant à ses trousses toute la bande qui concertait le plus furieusement du monde. Soit un effet de longs jeûnes, soit qualité de race, il n'y eut jamais plus de sonorité qu'en celte meule famélique. Quels creux formidables ! La faim leur donnait des jambes, la faim leur donnait des voix.

En présence d'un lancé si bien réussi, le marquis, désarmé de son dépit, fut tout à l'admiration. Il était accouru pour gronder, il ne pouvait qu'applaudir. Le mot : quel lancé, quel bon lancé ! était seul dans sa bouche ; et il fut entraîné, comme malgré lui, à la suite de la chasse, qu'il se mit à suivre, l'éperon au poil, d'un galop élégant. Henri, vite comme un coureur, appuyait la meute.

— Que c'est chaudement mené, fit le marquis, et que les chiens sont bien dedans !... Oh ! le beau bruit !

Sur la lande rase, le malheureux lièvre, aboyé de près, détalait comme un perdu. Il y a dans cette poursuite un, entraînement fiévreux et féroce qui des chiens passe au veneur, et qui l'enivre. Le lièvre se trouvait être de l'espèce dite lièvres rouges ou lièvres ladres, qui se fourrent à l'eau comme loutres et aux broussailles comme hérissons. Leurs jarrets sont infatigables, aussi les chiens, dans ce cas-ci, quelle que fût leur ardeur, se laissaient distancer. Voyant qu'ils perdaient du terrain, Henri risqua une manœuvre hardie : profitant d'un moment où le lièvre, après un crochet, était assez loin, sur la gauche, il enleva la meute, c'est-à-dire l'ôta de dessus la piste, pour l'entraîner à la bête, par le plus court chemin. La manœuvre réussit, tant le veneur était habile, tant les chiens furent soumis : retrouvant la voie, ils donnèrent de plus belle. C'était tout simplement prodigieux. La Bouzée doubla le galop et se pencha complaisamment sur l'encolure de son cheval en cou de cygne, dont les crins soulevés vinrent lui caresser le visage.

Dans un des coins de la lande existait une lagune, le fuyard parut se diriger vers cette nappe d'eau.

— Le lièvre, cria sérieusement la Bouzée, prend les grands partis.

En effet, arrivé sur la rive, il se jeta bravement à la nage.

— La bête bat l'eau ! cria la Bouzée, comme s'il se fût agi d'un cerf dix cors.... Pauvre marquis, venu pour quereller, il était bien loin de son compte.

La meute, rencontrant le petit lac, se tut et sembla hésiter. Le fouet et la voix du veneur l'eurent bientôt déterminée. Elle se mit à nager dans le sillage du lièvre, dont les longues oreilles dépassaient seules l'eau tranquille.

Les quinze chiens battaient l'eau de toutes leurs forces.

— Ah ! une sonnerie, cria le marquis, une sonnerie pour remplacer ces gorges qui se taisent ! Et comme il disait ces mots, le son d'un cor, plein, suave, s'éleva on ne sait d'où, et se mit à remplir les airs de ses ondulations vaillantes. Tout autre que le marquis ou son fils eût pu s'y tromper : cette trompe, c'était Zabille, oui, Zabille, qui la faisait résonner. Dans son zèle, dans la folie de son zèle, elle avait compris combien le marquis souffrait d'être sans piqueur, et elle en était venue à jouer de la trompe comme le plus parfait veneur. Elle avait une embouchure excellente, la malheureuse, et sa poitrine fournissait un souffle des plus virils. Quand son maître partait pour la chasse, elle suivait discrètement, à distance, accompagnant la meute de cachette en cachette, en se masquant, tantôt d'un buisson, tantôt d'un hallier, et toujours faisant éclater la fanfare au bon moment. Elle se dérobait parce qu'elle était timide d'abord, et puis parce qu'elle savait bien que son aspect eût été des plus grotesques. Si on eût pu la voir, au lieu de contribuer à décorer la chasse ; elle n'eût été bonne qu'à la ridiculiser ; Excellent cœur !

A ces mâles accents du cuivre, le marquis se sentit remis de tous ses dé plaisirs ; l'enthousiasme l'emporta, chez lui, sur tout le reste ; s'associant au travail de la meute qui se trouvait au milieu de la lagune, dans un pas difficile, ses clameurs, celles de son fils, la trompe de Zabille, l'appuyèrent bien à propos. Déjà le lièvre avait pris terre, on l'avait vu émerger sa longue silhouette, se secouer, se consulter sur la direction à suivre, puis se lancer résolument du côté des broussailles.. Il prit là une forte avance sur les chiens, qui, au sortir de l'eau restèrent hésitants, d'où un hourvari tumultueux, que sut très-bien débrouiller le jeune homme. La piste fut empaumée de nouveau, et, collés dessus, les hurleurs repartirent. Tout marcha bien jusqu'à un énorme fourré d'un arpent en superficie, où la bête avait su se rembûcher, ainsi qu'en un breuil impénétrable. Faire avancer les chiens à travers ronces et piquants n'était pas facile. Pour surcroît d'obstacle, il venait de s'élever un de ces grands vents d'automne, appelés *vents de glandée*, qui emportait la voie. Enfin, non sans peine, le lièvre put être débusqué, et il n'y eut plus qu'à courir aux fins de la bête. Agile comme un sauvage, Henri put dépasser les chiens, dont le houraillis redoublait en se sentant à portée presque de la dent ; il les rompit à coups de fouet, et leur enleva prestement le lièvre.

— Laissez jouir aux chiens, cria la Bouzée à son fils, ils l'ont bien mérité ! et Henri, montant sur un bloc qui était là, démembra la proie dont il fit à la

meute une chaude curée. Zabille prolongeait ses fanfares, la troupe vociférait en s'entr'arrachant les lambeaux, et le marquis répétait : hallali, hallali ! tout en se disant que tant qu'il posséderait de pareils chiens, il serait encore le *premier gentilhomme de Guyenne*, titre que de vieux parchemins lui conféraient en due forme.

Le bruit de celle chasse à cor et à cri se fit entendre au loin dans la contrée, et comme, on y savait que le marquis était allé dîner, suivi de son fils, chez le très-riche M. Antougne, on en inféra naturellement qu'un mariage entre M. Henri et Mademoiselle Isida était chose décidée, voyant même dans cette partie de chasse un effet de la joie que riez pouvait manquer de causer aux la Bouzée la conclusion d'une affaire aussi avantageuse. Le marquis de Gasparot crut cela comme tout le monde, et la civilité lui faisant une loi d'aller féliciter son cousin » — ainsi se qualifie-t-on entre nobles de campagne — il se rendit sans retard au château de la Bouzée, afin d'y apporter les compliments d'usage.

Le lendemain donc, clans la matinée, le marquis Gasparot de Fouettemerle arriva chez le marquis Loupart de la Bouzée. Les abois redoutables des deux chiennes laitières annoncèrent son entrée dans la cour, où, faute d'un valet pour prendre son cheval, il dut l'attacher lui-même, par le bridon, à un anneau scellé au mur.

Les deux gentilshommes s'embrassèrent à la vieille mode, c'était la bonne. Nous avons remplacé l'embrassade qui, rapprochant les poitrines et les visages, est une démonstration ostensible, par la poignée de mains qui est un témoignage furtif. La poignée de mains a une origine ténébreuse ; elle fut, dans le principe, un moyen de reconnaissance entre affiliés ; c'est un signe maçonnique ; c'était, chez les Grecs, un attouchement odieux, et certaines populations, devers l'Orient, l'ont conservée en ce sens, paraît-il.

Dès que les deux « cousins » furent installés dans la grand'salle du manoir, le visiteur débita couramment son petit compliment au visité, qui l'écouta très-bien. J'ai vu, dans mon enfance, des vieillards se plaindre des défauts que nos façons roturières ont introduits dans la conversation, et dont le plus choquant est qu'on ne sait plus écouter. Sous l'ancien régime, voici comment il en allait : dans toute visite, celui qui s'en acquittait avait eu grand soin de préparer à l'avance ce qu'il avait à dire ; cela formait une brève allocution qu'il débitait, comme de mémoire, dès l'entrée, et il était d'une politesse élémentaire, pour celui qui recevait la visite, d'écouter sans interrompre tout le morceau. Nous ne sommes plus aussi patients.

Aujourd'hui une conversation est une suite d'interruptions les plus incohérentes. Impossible de rien expliquer, impossible de rien entendre. Ce ne sont que propos interrompus, et nul ne consent à prêter attention,

Gasparot exposa donc à la Bouzée, en termes précis et en phrases coordonnées, qu'ayant appris l'heureuse acquisition qu'il se proposait de faire en la personne d'une bru ornée de tous les mérites, il venait lui en faire sa cour, le suppliant de le compter pour celui de ses amis auquel cette nouvelle causait le plus de joie, et appuyant sur cette considération, que la maison des la Bouzée était digne, à tous égards, d'une telle fortune ; en quoi l'on voyait bien que la bonté divine n'avait pas cessé de veiller sur la noblesse de France j etc... etc... Les phrases étaient longues, pesantes même, ne reculant point devant les périodes à quatre membres.

Quand M. de Gasparot eut quitté la parole, M. de la Bouzée, qui avait prêté la plus flatteuse attention, la prit à son tour, et ; dans une réponse où perçait l'abattement de son âme ; il exposa qu'en effet la fortune leur avait souri, mais qu'il n'avait pas été répondu à ce sourire ; et là-dessus il avoua le refus de son fils basé sur le défaut de naissance de la jeune personne ; il ne put dire, hélas de la demoiselle.

L'étonnement de Gasparot fut grand ; toutefois, désintéressé comme il l'était dans cette affaire, il ne put s'empêcher d'être saisi d'admiration, et les exclamations les plus laudatives s'échappèrent toutes seules de sa bouche. Ici, il improvisait.

Le pauvre la Bouzée, que cela touchait d'une tout autre façon, ne pouvait envisager les choses aussi platoniquement ; il ne blâma pas son fils néanmoins, mais il ne l'approuva pas non plus, se bornant à dire avec mélancolie :

— Oui, le voilà, pour le reste de ses jours, le plus honnêtement gueux qu'il soit possible.

Le marquis de Gasparot, mal à l'aise pour louer à sa guise une magnanimité qui enlevait à son voisin sa dernière espérance, fut heureux, la visite achevée, de se retrouver seul, afin de donner à ses transports une libre carrière. De plus, comme tout sentiment fort est expansif en vertu de sa force même, il lui tardait d'avoir à qui parler pour déverser le trop-plein de son âme. De réflexions en réflexions sur ce beau thème, il se monta l'esprit de plus en plus, si bien que lorsqu'il arriva chez lui, au trot de son cheval, il n'eut rien de plus pressé que de courir au-devant de sa fille pour lui faire partager son ravissement.

Mademoiselle Henriette avait vu partir son père, et elle n'avait pas ignoré le motif de sa visite ; il n'existait entre eux aucun secret, la confiance, l'abandon étaient entiers. Si le jeune la Bouzée était tenu à distance par son père, il n'en était pas de même pour la fille de M. Gasparot. Henri d'ailleurs avait contre l'auteur de ses jours un grief qu'Henriette n'avait pas, contre le sien. Il lui en voulait de l'avoir laissé sans éducation, M. de Gasparot avait fait élever sa fille.

Il y a du reste, en tout état de choses, une grande différence pour un père, entre avoir, pour enfant, une fille ou un garçon. En général, dans nos vœux insensés, nous ne demandons au ciel que des fils : c'est bien mal entendre nos intérêts.

Qu'est l'amour d'un fils, à l'égard de son père, au prix de l'amour d'une fille ? Le fils, détourné du toit domestique, distrait par une vie affairée, quittera, oubliera son père. La fille est bien autrement liée au logis paternel, elle n'a point de carrière à fournir ; elle demeurera dans la famille au moins jusqu'à son mariage ; son temps d'étude est de moitié plus court que celui de ses frères ; après le pensionnat elle n'aura ni cours, ni facultés à fréquenter.

Mais c'est surtout par sa tendresse qu'une fille est précieuse. Qui dira la force de cette affection d'une enfant pour son père ? Quelle abnégation, quelle délicatesse ! C'est un culte, vu le respect ; c'est une adoration même, car le sacrifice au besoin n'y fait pas défaut. Ah ! lorsqu'il est donné de s'appuyer sur une pareille tendresse, on peut perdre un à un tous les dons qui attirent l'affection, on peut les perdre sans courir aucun risque de cesser d'être aimé. On a auprès de soi, sous la forme la plus attrayante, une sollicitude que rien ne rebute, un attachement que rien ne déprend.

Que bénie soit donc la naissance d'une fille : elle introduit dans la maison l'honnêteté, la décence ; obligeant, dès qu'elle est en âge de comprendre, tous ceux qui l'entourent, à la plus grande réserve. Grâce à elle, dans la famille la pudeur sera en honneur ; grâce à elle de ce toit, que sa présence sanctifie, la prière ne sera pas absente. Mettez, à la place de cette candide enfant, un jeune fils, quel renversement ! Considérez ce garçon qui s'apprête à continuer les libres allures du père, qui déjà fait chorus à ses intempérances de langage, et qui un jour peut-être, quand le père aura vieilli, l'empêchera de prendre la gravité convenable à ses années, et le retenant, par ses discours, par son exemple, dans un désordre honteux,

couronnera dérisoirement ses cheveux blancs de fleurs qui ne peuvent plus que les souiller.

A ce père, ainsi porté à déconsidérer ses années sous l'instigation de ses fils, comparez celui qui n'a donné le jour qu'à des filles : le voilà parvenu à cinquante ans, solennelle étape dans la vie, où sur le seuil de la vieillesse l'homme se recueille et s'attriste ; dans ce moment d'hésitation entre la jeunesse qui s'éloigne et la vieillesse qui s'approche, il a, pour déterminer le choix de son cœur vers le vice ou la vertu, un doux entraînement sous les yeux : sa fille. Sa fille dont la candeur l'induit à bien vivre ; sa fille aux sentiments de laquelle il lui est si doux de conformer les siens ; sa fille qui a ses traits, sa ressemblance ; car, précieuse attention de la nature, si le fils rappelle la mère, la fille tient ordinairement du père : on la dirait son enfant de plus près.

Et quand vous aurez passé de vie à trépas, parlons mieux, de vie à vie ; quand vous serez, comme disent les sages Hindous, dans le monde de vos œuvres, qui se rappellera de vous pour adoucir les sévérités du Juge ? Sera-ce votre fils ? le cas est plus que douteux ; mais si vous avez laissé une fille, oh ! j'en saurais répondre, la prière ne vous manquera pas ; cette amitié, qui vous fut chère, vous sera continuée, et, longtemps après vous, dans la maison que vous avez habitée, votre fille s'agenouillera, et, toute recueillie en vous et en Dieu, elle mouillera ses mains jointes de ses larmes.

Ah ! vous avez pu douter parfois de l'efficacité de toute prière en général, mais de l'efficacité de celle-ci, non, je puis vous le garantir, vous n'en douterez pas !...

Donc, le marquis de Gasparot, bien différent en ceci de son voisin, jouissait de cette intimité ineffable qui s'établit entre un père et son enfant, quand cet enfant est une fille. Mademoiselle Henriette n'avait pour son père que de la tendresse, rapportant tous ses torts de mauvaise gestion patrimoniale à une seule cause qui les excusait à ses yeux : la bonté. Il était trop généreux, trop secourable, si c'est une imperfection n'est-ce pas aussi une qualité ?

Mademoiselle Henriette aimait son père par-dessus tout, et, en retour, en était souverainement aimée. Ce pauvre vieillard, ruiné tout à plat, trouvait dans ce sentiment une compensation à ses disgrâces. Au dénûment, et à l'isolement qui en est la conséquence, il opposait l'amour de cette enfant. Elle était son confident, son conseil même, bien que dominé comme il l'était par la manie de donner il ne tînt compte d'aucun de ses avis. Aussi,

dès qu'il fût hors de chez la Bouzée, eut-il grande hâte de retrouver son Henriette pour lui faire part de ce qu'il venait d'apprendre, La nouvelle au surplus était faite pour étonner, et nous aimons tous à dire des choses intéressantes. Et puis, dans l'uniforme et borné genre de vie que l'on menait à Fouettemerle, un événement avait son prix, or, par son dénouement, la demande en mariage de mademoiselle Antougne. était un événement dans toute la force du terme ; rien n'y manquait, pas même l'imprévu qui parle à l'imagination, pas même la grandeur qui parle au cœur.

— Ma chère Henriette, dit le bonhomme encore tout debout et tout coiffé, me voici de retour, et je n'ai pas perdu mes pas, car je sais quelque chose.

— Ah ! voyons, voyons ! dit la jeûne fille qui se mit à témoigner de l'empressement moins par curiosité que par complaisance.. Elle était si heureuse de voir son père satisfait !

— Oui, je sais quelque chose de nouveau, et même de bien nouveau.

— Vous voulez certainement parler du prochain mariage du comte Henri de la Bouzée avec cette demoiselle dont le père sut si bien percer, cela peut passer en effet pour une nouveauté !

— Ne vous hâtez pas de rire, ma fille.

— Je m'en garderais bien, le cas est grave.

— Il est plus grave que vous ne pensez, gentille malicieuse. Je suis heureux du reste de vous trouver dans la disposition d'esprit où vous voilà : pour un nouvelliste, il ne saurait en aller mieux ; car vous ne pressentez rien de ce que j'ai à vous apprendre, mais absolument rien.

— Peste, mon père, savez-vous que vous dites cela d'un air solennel ! Allons, je n'ai plus envie de rire... Et la charmante enfant se composa un visage moitié moue et moitié sourire.

— Je me suis donc rendu de ma personne chez notre voisin le marquis, ayant apprêté, chemin faisant, un compliment qui ne devait m'être d'aucun usage, car partageant l'erreur commune à tout le pays, j'étais, relativement à ce mariage, à cent lieues de la vérité. Voici ce qui a eu lieu : les la Bouzée sont allés chez l'opulent M. Antougne, où ils ont été fort galamment accueillis. Le marquis avait eu soin de faire sonder le terrain préalablement, et il savait à n'en pas douter que monsieur son fils serait agréé pour gendre avec empressement. Il ne restait qu'à s'assurer du goût des jeunes gens, ce qui n'était pas une affaire, car on dit cette jeune fille passablement jolie, et M. Henri n'est point mal tourné. Tout se passa donc à souhait : cordiale réception, dîner princier, embrassade au départ, promesse de se revoir...

— Rien d'étonnant jusqu'ici.

— Mais, casse-cou ! voici que le jeune la Bouzée déclare à son père qu'il ne veut pas de mademoiselle Antougne, à cause quelle est sans naissance.

— Ah ! fit Henriette.

— Vous y seriez-vous attendue ?

— C'est beau, mon père, ah ! c'est très-beau.

— C'est beau jusqu'à l'héroïsme. Le marquis, bien entendu, n'apprécie pas le procédé, et j'ai dû, devant lui, modérer l'expression de mon admiration ; mais c'est là un de ces actes qui honorent le corps de la noblesse tout entier, et nous pouvons mon enfant en prendre notre part. Tant qu'il y aura de pareils sentiments dans l'aristocratie on pourra se sentir fier d'être gentilhomme.

— Il a refusé tous ces millions ?

— Il les a refusés, et sans rémission. Son père a eu beau parler en ami et parler en maître : le pressant, le menaçant même, m'a-t-il dit, le jeune homme est demeuré inébranlable.

— Comme c'est dans le sang ces sentiments-là, car enfin il n'a pas été élevé.

— On dit qu'il ne sait pas lire.

— Ni l'ignorance, ni la pauvreté n'ont pu venir à bout de lui flétrir le cœur.

— Si le sieur Antougne désire acheter un titre de comte ou de marquis, il peut s'adresser ailleurs, le fils la Bouzée ne tient pas débit de cela... Cet enfant a le caractère noblement trempé, je ne doute pas que la Providence ne lui tienne compte, un jour, de son désintéressement. Je parlerai au marquis afin qu'il songe à le faire instruire ; nous ne sommes plus au temps des Mérovingiens, et un brin de gentil savoir ne saurait gâter un gentilhomme. En s'adressant au père de Reculoy, on obtiendrait, je pense, une bourse entière...

— Ah ! mon père, fit involontairement Henriette.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, reprit la jeune fille embarrassée et voulant dissimuler la répulsion que lui inspirait une éducation donnée à titre d'aumône, je veux dire qu'il n'est plus d'âge à entrer au collège.

— Oh ! les bons pères ne regardent pas à cela : ils se souviennent de leur saint fondateur qui commença le latin à trente-cinq ans bien sonnés. Rien

qui ne soit souple entre leurs mains. Ah ! que ne peuvent-ils nous ramener à l'école, petits et grands, jeunes et vieux, et moi tout le premier !

L'entretien s'arrêta là forcément, le moment étant arrivé de vaquer à la récitation de l'office de l'après-midi. Avec le marquis, les séances ne duraient jamais longtemps. Il était, à tout propos, obligé de vous fausser compagnie pour quelque prière à dire. Cela rappelait Argan du *malade imaginaire*, les jours où il avait pris médecine. C'était les mêmes sorties brusques et empressées. Il était, quant au temps de ses *oremus* d'une ponctualité méticuleuse : toujours en crainte de laisser échapper l'heure.

Tel qui passe les journées à fumer et à boire, jugera parfaitement ridicule un pareil emploi de la vie, tant varient nos inclinations. Au reste, ce qu'il en est dit ici, est uniquement pour marquer la différence des goûts et des habitudes, au temps passé et au temps actuel.

Demeurée seule, Henriette se mit à songer au grand événement local, événement avec péripétie. Qui se fût attendu à un semblable dénouement ? Un jeune homme, abandonné du ciel et des hommes, aussi dénué d'avoir et de savoir que peut l'être un paysan, refusait l'opulence qui s'offrait à lui sous la figure d'une gente héritière, et sous la forme d'un château tout frais et tout neuf, d'un château flanqué de trente métairies ! Il refusait tout cela à la voix de l'honneur parlant en son âme que l'on eût pu croire grossière ; c'était merveilleux, et Henriette, dont la position avait tant de rapports avec celle d'Henri, devait en être, par cette raison, plus touchée qu'un autre. Elle l'était jusqu'à l'enthousiasme. De sa situation pouvait donc sortir quelque chose de grand. Elle en louait Dieu, elle en louait ce jeune homme qu'elle connaissait à peine ; où l'aurait-elle rencontré ? Les deux marquis se voyaient rarement, Henri ne faisait point de visites. Si Henriette eût été un garçon, nul doute qu'une intimité particulière n'eût existé entre eux ; ils se fussent bien vite rencontrés dans les bois, à la chasse. Mais Henriette n'était pas un garçon, elle ne l'était à aucun titre, n'imitant point ces demoiselles que l'on voit affecter des goûts en dehors de leur sexe, qui conduisent des voitures, déchargent des pistolets, nagent en pleine eau, etc. Tout cela est fort monstrueux. Mademoiselle de Gasparot, avec laquelle nous allons faire connaissance, femme autant qu'il est possible, était douce et résignée. Résignation sans faiblesse, ces deux mots peuvent la caractériser.

Restée seule, après la sortie de son père, elle se mit à songer à M. Henri, voyant en lui, non l'homme, mais le héros. Sa pensée, qui ne s'était jamais arrêtée sur un jeune homme, s'y fixait actuellement avec une véritable

curiosité. Elle se le représentait telle qu'elle le voyait, à l'issue de la première messe, les dimanches, grandet, pauvrement vêtu, souffrant la honte. Sa taille même paraissait le gêner : si grand et si ignorant !... Elle cherchait à démêler en lui quelque indice qui pût révéler cette élévation de l'âme, dont il venait de donner des marques, et elle n'en trouvait pas, tant la pauvreté, en mettant obstacle à toute expansion, le forçait à tout garder au dedans de lui.

A quelques jours de là, un incident bien approprié au milieu dans lequel vivaient ces deux jeunes gens, les rapprocha. Depuis plus d'un mois, la Bénauge noire était le théâtre d'un de ces fléaux qui rappellent ceux dont l'espèce humaine était affligée au temps des Thésée et des Pirithoüs. On monstre désolait la contrée ; ce monstre n'était rien moins qu'une louve atteinte d'hydrophobie. On lui avait enlevé sa portée, et, de fureur, elle était devenue enragée. Elle parcourait le pays, cherchant à mordre. Les nuits, les journées mêmes, retentissaient de ses hurlements. Un loup fut toujours un animal redoutable, mais quand cette frénésie de la rage, qui rend loup toute bête, atteint le loup lui-même, sa férocité s'est terriblement accrue, c'est le, délire de la fureur. A sa vue, chevaux, vaches et bœufs, pris d'une panique irrésistible, deviennent aussi redoutables à leur conducteur que le loup lui-même.

La contrée était donc sous le coup de cette universelle appréhension, sans qu'il eût été jusque-là possible de se débarrasser de l'ennemi public. Tendre des pièges, des embûches, il n'y fallait pas songer : — un hydrophobe ne mange pas. Une battue offrait mille dangers. Restait la ressource de se brancher sur un arbre, et d'attendre, ainsi posté, le passage de la louve, mais nul affûteur encore n'avait eu la chance de voir le terrible gibier venir à portée de son coup de feu.

Enfin, la louve s'étant jetée, en plein jour, dans un parc à brebis, y fut solidement claquemurée par les bergers. Puis, de crier à l'aide, en huchant toute la population environnante, qui ne tarda pas à s'amasser autour du bercail, où la malebête était renfermée. Arriver jusqu'à elle, n'était pas facile. Il y aurait bien eu le moyen radical de mettre le feu à la bergerie, mais la bergerie contenait cent brebis. Ce parc formait une bâtisse isolée, ceinte d'une muraille de six pieds de haut, avec une charpente légère, que recouvrait un toit pointu de paille de seigle. Point de fenêtres, la porte seule donnait du jour, et quand elle était fermée, c'était la nuit.

On entendait, à intervalles rapprochés, les grondements de la louve, et l'on voyait trembler la toiture qu'elle ébranlait en mordant, dans sa rage, les montants qui soutenaient ce faible appentis. On entendait aussi le galop collectif du troupeau, qui se jetait, par masse compacte, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et puis un concert de bêlements lamentables, désespérés.

Disons que dans cette périlleuse occurrence, où il fallait un grand cœur prêt à se dévouer, un nom sortait de toutes les bouches : M. Henri, M. Henri !...

Seul, ce chasseur si hardi, si heureux, pouvait avoir raison du monstre ; il était le brave de ce péril.

Mais M. Henri ne paraissait pas, bien que toute la commune fût rassemblée, hommes, enfants et femmes, autour de la bergerie, dont cinq hommes vigoureux arc-boutaient la porte au moyen de longailles de chêne.

Enfin, il arriva ! grand, élancé, les bras ballants, les mains vides, on le vit s'avancer, de ce beau pas cadencé du jeune âge, vers la foule accueillante, sans fierté, sans gaucherie, avec son air de tous les jours. Il savait de quoi il était question. On l'entoura. Les femmes sanglotaient à l'idée du péril qu'il allait affronter. Les hommes demandaient comment il fallait s'y prendre : avait-il besoin d'un fusil, d'une fourche-fièvre, d'un épieu ?

— Donnez-moi, dit Henri, un coutre de charrue à bœufs.

On courut démonter une araire ; on prit de l'eau à une mare, puis, sur une meule qui était là, on se mit en devoir d'aiguiser le lourd couteau aratoire, tant à la pointe qu'au taillant. Cet affûtage fut long, il s'agissait d'obtenir un bon coupant. On se relayait à virer ; un homme, après cinq minutes, en avait bien assez, et, à bout de forces, hors d'haleine, cédait la manivelle à un autre, en s'essuyant le front. A la fin, l'épais coutelas prit le morfil tout du long ; au moyen d'un cous, on l'affila nettement ; puis, l'opération se trouvant terminée, l'instrument était prêt. M. Henri se saisit de cet engin, qui offrait le triple avantage de couper comme un sabre, de percer comme une baïonnette et d'assommer comme une massue. Cela pesait bien vingt livres, il fallait pour en user force et dextérité tout à la fois, dextérité surtout, et que le brandissement de cet outil ne fût pas gêné par sa pesanteur.

Sans s'arrêter aux avis multipliés et contradictoires dont on l'accablait, Henri demanda une lanterne, la fit allumer, se la pendit au cou, sur la poitrine ; puis, à l'aide d'un rancher, grimpa sur l'appentis qui recouvrait la bergerie, en ayant soin de suivre les poutrelles, afin de ne pas l'effondrer

sous lui. Quand il fut arrivé au milieu, où il y avait une espèce de mât, qui dépassait le toit de chaume et lui servait de point d'appui central, il ouvrit la toiture en éventrant le paillis, après quoi, s'entourant l'avant-bras de sa veste entortillée, mettant le coute sous son aisselle, le falot bien assujéti sur l'estomac, il commença à dévaler par l'ouverture, le long du mât. On l'y vit disparaître. Dieu sait avec, quelle angoisse. Qu'allait-il se passer là dedans ? Et si la lumière s'éteignait, et si la louve avait le dessus ?...

Il y eut un moment d'anxiété horrible, passé lequel, on entendit une voix de l'intérieur qui criait d'ouvrir la porte sans crainte.

On ouvrit, le troupeau se précipita dehors, tout affolé, en masse compacte, courant et bêlant de toutes ses forces. Les brebis sorties, Henri parut, tirant la bête morte, qui, accrochée par le cou, a un trident, traînait, sanglante, sur le fumier.

Henri raconta que sitôt en bas, il avait couru sus à la bête, laquelle, n'avait pas manqué d'en faire autant de son côté, mais il avait, paraît-il, été le plus expéditif des deux puisque la louve était morte et le Loupart vivant.

Ce jeu de mots plut à tout le monde.

Les remerciements, les louanges, se mirent à pleuvoir sur le courageux chasseur, qui, rougissant d'aise, jouissait de son succès. Le service qu'il venait de rendre à la contrée, en jouant sa vie, était immense. La population, délivrée d'un monstre redoutable, recouvrait sa sécurité : les champs se rouvraient aux troupeaux et aux journaliers ; c'était une joie, une gratitude universelle.

Par cette action d'éclat un peu sauvage, ce gentilhomme sans avoir, reprenait, par droit de vaillance, sa place de seigneur de la contrée. Il s'y montrait bien effectivement le premier, le meilleur.

On considéra longtemps le cadavre de l'ennemi, puis chacun de reprendre le chemin de sa maisonnette. La foule, à cette fin, se divisa par groupes ; qui allaient du même côté, s'assemblaient au départ. Il se trouva que mademoiselle Henriette et M. Henri, demeurant dans la même direction, vers le couchant, firent partie du même peloton. Ils étaient bien soixante en quittant la bergerie, mais ce nombre, allant toujours se réduisant, à mesure que ceux, dont on rencontrait le logis, se détachaient en disant : « Bonsoir la compagnie, » à la fin, la petite caravane ne compta plus que dix, que cinq, puis que deux personnes, et ces deux personnes c'était M. Henri et mademoiselle Henriette.

Cela bien la première fois qu'ils se trouvaient ainsi seul à seul. A peine s'ils s'étaient parlé jusqu'à ce jour. Qu'eussent-ils pu se dire ? Dans leur commune infélicité, se servant comme de miroir l'un à l'autre, leur mutuel aspect n'eût su leur être que désagréable. En pareil cas, qui se ressemble se désagréable.

Comme ils n'avaient pas souhaité cette entrevue, ils n'en furent pas embarrassés non plus. Ne puisaient-ils pas d'ailleurs, dans leur dénûment même, un peu de cette assurance que donne, à tout misérable, la pauvreté ?

Demeurés seuls, quand le troisième avant-dernier fut parti, ils continuèrent à cheminer sans changer de propos, comme si de rien n'eût été. Ils se trouvaient dans un de ces chemins encaissés entre de grosses haies arborescentes, qui ressemblent à des douves profondes. L'herbe y croît comme dans un pré ; il y règne, latéralement, tout juste un mince sentier battu, utile aux pieds déchaux ; on y est caché autant qu'en un fourré ; aussi les poètes et les amoureux, c'est même berlue, savent les apprécier. Leurs pas les savourent, ils les dévorent à regret, coupant à tout propos le trajet d'une de ces stations où l'entretien, soit avec la muse, soit avec l'amie, devient plus pénétrant, plus étroit.

Henri et Henriette allaient de ce pas allongé des campagnards, qui ont toujours de la distance devant eux. Tous les deux pauvrement vêtus, ils portaient de ces habits usés qui sont comme les insignes de la misère ; de ces habits qui sont pour cacher et qui auraient besoin d'être cachés, honteux qu'ils sont comme une sorte de nudité.

Les pantalons, le surtout du jeune homme étaient rapiécetés, élimés ; on y avait rapporté des carrés qui tranchaient. La robe de la jeune fille avait subi tant de lavages qu'elle en était toute déteinte, et que, pour en connaître la couleur primitive, il fallait regarder à une rallonge qui se voyait au bas.

La mise peut être un grand sujet de satisfaction, elle peut être en revanche un grand sujet de peine. De tous les être de la nature, l'homme seul connaît cette mortification de porter d'indignes vêtements, laquelle, surtout au jeune âge, est poignante. Que le lis est bien mis, qu'il vient ans oiseaux de beaux habits, que la panthère revêt une belle robe, que la chenille fait en devenant papillon, une riche toilette de noce !... Pourquoi n'en est-il pas de même pour l'espèce humaine, et que notre vêtement serait magnifique, si nous l'eussions tenu de la main de l'auteur des choses, qui aurait proportionné la richesse de ce don à celle des dons immatériels qu'il nous a faits !

L'indigence avait affublé Henri et Henriette de sa livrée pénible. C'était la même pénurie des deux côtés : doublement humiliés et de l'habillement qu'ils montraient et de celui qui leur était montré.

Et pourtant, sous ces pauvres habits, qu'ils étaient beaux encore ; beaux de leur pure élégance corporelle, beaux par ces visages, seule partie, chez eux, qui n'eût pas à subir l'injure du haillon !...

Bientôt, se voyant seuls, leur causerie quitta les sujets généraux pour les particuliers, et se rapprocha de ce qui les concernait. Auprès de qui pouvaient-ils être plus à l'aise ; auprès de qui pouvaient-ils trouver plus de sympathie, atteints qu'ils étaient des mêmes disgrâces ? Leurs cœurs prirent confiance, ils se dirent avec abandon ce qu'ils n'auraient pu dire à tout autre sans honte ; parlant de la gêne croissante où s'abîmait leur maison, et de l'avenir que leur présageait une adolescence aussi funeste. Rien à espérer, quoi devenir !

Là-dessus, ne mettant nulle réserve à leurs aveux, ils se firent de mutuelles confidences sur leur commune pauvreté ; monsieur Henri confessant qu'ils ne vivaient que grâce au dévouement d'une servante, mademoiselle Henriette avouant qu'elle en était réduite à pourvoir par le produit de son aiguille aux nécessités du ménage.

Tristes aveux, à cet âge, entre fille et garçon !

— Mais, mademoiselle, le plus affligeant pour moi, oserai-je le dire, c'est que je suis resté sans instruction aucune, je sais lire et rien plus. Je voudrais sortir de cette abjecte ignorance, et je ne le puis. Me voilà tout à l'heure un homme, et le moindre petit écolier en sait plus long que moi.

En parlant ainsi, les joues du pauvre enfant se couvraient de rougeur, ses yeux s'emplissaient de larmes, il détournait le visage. Henriette en ressentit une compassion bien vive, et, cédant au plus généreux mouvement, elle lui dit :

— Plus heureuse que vous, monsieur, j'ai reçu de l'instruction, je l'ai reçue grâce à la bienveillance des dames du Sacré-Cœur ; eh bien ! voulez-vous me permettre de vous faire part de ce que j'ai pu apprendre ? Par ce moyen, la bonne action qui fut faite à mon égard fructifiera, et ce sera pour moi un moyen de m'acquitter envers mes bienfaitrices que de rendre leur charité plus abondante. Je ne serai que l'intermédiaire entre elles et vous, ce sera encore leur cœur qui donnera.

— Oh ! mademoiselle, le ciel vous envoie à mon secours !... Mais quel assujettissement pour vous !

— Je serai trop payée de mes soins par l'honneur de venir en aide à un gentilhomme que tout semble abandonner, mais dont le cœur n'a pas baissé avec la fortune.

— Que ne suis-je digne de cet éloge ! dit Henri, qui ne songeait déjà plus à mademoiselle Antougue.

Ainsi donc, avant de se séparer, il fut de suite convenu que mademoiselle de Gasparot donnerait, des leçons à monsieur Henri, lequel, dès le lendemain, se rendit, à l'heure assignée, au château de Fouettemerle. Il put y arriver sans être vu, en coupant par les bois. Ses visites quotidiennes, sans cette précaution, n'eussent pas manqué d'être remarquées.

A travers cet immense manoir, fait pour héberger des multitudes, et qui restait comme déshabité sous un gentillâtre et son unique enfant, Henriette conduisit son élève dans une sorte de petit salon, où ni elle ni son père ne se tenaient jamais, et où par conséquent il était impossible qu'on la vînt chercher. C'était simple et sévère, avec un mobilier clair-semé qui laissait des places vides le long des boiseries grises. Aux croisées pendaient des rideaux épais, en cotonnade blanche, qui, traversés par une lumière adoucie, faisaient, dans l'appartement, une clarté comparable à celle d'un jour de neige. Une table oblongue était au milieu, où il y avait dessus un petit livre, un petit cahier, et un encrier de liège écru qui portait une plume d'oie. Tout cela très-propre et très-pauvre. Henri se présenta avec un empressement visible à s'instruire. Son cœur s'épanouissait au bienfait. Henriette l'accueillit avec cette nuance dans la bonté qui s'efforce de ne pas humilier en secourant. Elle savait, pour y avoir passé, combien tout enseignement charitable est douloureux à une âme tendre. Tous deux étaient heureux ; la jeune fille était heureuse de pouvoir, dans sa pauvreté, donner autant que cela ; l'écolier était heureux, en recevant cette instruction, objet de son plus cher désir, de la tenir d'une personne distinguée par une foule de qualités, parmi lesquelles, le dirai-je, celle d'être de bonne naissance couronnait à ses yeux toutes les autres.

Que n'eût pas donné Henri pour pouvoir en un compliment comme son père savait si bien les appliquer, remercier mademoiselle de Gasparot de ce qu'elle daignait faire pour lui ; mais, nous l'avons déjà constaté, inculte comme il était, il ne savait point rendre par la parole ce qu'il ressentait. Dans sa poitrine émue, tout n'était que confus éléments ; viendra une époque où il saura s'énoncer, où il saura revêtir de paroles les impressions de son cœur. Instruit par Henriette, elle sera appelée peut-être à en faire

l'épreuve toute la première. Qui sait, la charmante enfant si elle ne lui aura pas donné des armes contre elle-même !...

Mais s'il ne parlait pas, le recueillement, la réserve dont il se montrait saisi, disait assez quelle était sa gratitude. Hâtons-nous de constater qu'en lui, il ne pouvait y avoir qu'un seul sentiment, le respect. L'ombre d'une pensée détournée n'aurait su même effleurer cette âme chevaleresque, qui, par instinct, professait le culte de la beauté. Aujourd'hui où la femme est en quelque sorte une citadelle démantelée, nous sourions en voyant, dans de vieux récits, empreints des mœurs d'autrefois, tantôt le fait d'un gentil seigneur qui porte en croupe une gentille dame à travers toute une forêt, sans lui parler de rien ; tantôt le cas d'un chevalier qui sert, de nombreuses années, une damoiselle, sans autre merci que l'octroi d'afficher ses couleurs ; c'est que ce qui n'est à présent qu'une simple galanterie, était alors une religion...

La première classe fut longue ; il y eut à se mettre au courant de bien des choses ; il y eut à montrer à l'écolier comment s'y prendre pour étudier ; le pauvre garçon avait dit vrai, il savait lire et c'était tout.

Henriette prit un livre sur la table, le dépouilla de la couverture en papier qui le protégeait, et d'où il sortit comme neuf. Elle le remit à Henri afin qu'il pût étudier, C'était son propre livre à elle, celui qu'elle avait reçu au couvent, et dans lequel lui avait été appris ce qu'elle allait enseigner à son tour.

Il y a, dans toutes les grandes situations, de ces familiarités imposées, qui en sont comme le privilège. C'en était une que la remise de ce livre, dont chaque feuillet portait au bas la trace enfantine des doigts de la jeune fille.

Henri emporta ce petit volume comme il eût emporté une chose sainte. N'y lisant qu'avec égards, n'y touchant qu'avec ménagement. En présence d'un si grand bienfait, il ne pouvait se pénétrer d'assez de reconnaissance : la reconnaissance, seul sentiment qu'il se permît, car de ses pensées, de son cœur, il était rigoureusement le maître.

Mais où il s'en donnait à cœur joie, c'était à étudier, quel piocheur ! Absorbé sur la page, il se remettait en mémoire tout ce qu'avait dit le professeur ; reconstruisant les phrases, retrouvant les mots, rattrapant les intonations ; il faisait preuve de beaucoup de moyens. La vie qu'il avait menée lui avait fait un esprit dispos dans un corps vigoureux. Ajoutez à cela une ardente soif d'apprendre, et vous aurez une idée tout à la fois de

l'excellent élève que c'était, et du grand courage avec lequel il s'acharnait après le petit livre ouvert sur ses genoux.

Henriette, frappée de ses progrès, lui en faisait compliment, ce qui le portait à redoubler d'application. Il dut, à cet effet, modifier son genre de vie : il chassa moins, ne chevaucha plus. Il passait ses journées à l'étude, dans quelque cachette le plus souvent. Celle qui lui agréait entre toutes, à cause qu'il s'y sentait parfaitement tranquille, c'était un vieux chêne, très-touffu, dans la cime duquel il avait disposé un siège au moyen d'une planchette. Ceux dont l'enfance s'est écoulée à la campagne, ont toujours eu ce goût de grimper s'isoler dans un arbre, pour y lire et vaquer à la rêverie. Qu'on est bien là, jouissant des brises, mêlé aux oiseaux, dans ce cabinet feuillu !

Une existence si nouvelle pour un jeune homme jusque-là nullement studieux, ne manqua pas de laisser des traces sur son visage : il parut bientôt apâli, amaigri ; Henriette s'en aperçut, et les témoignage de sollicitude qui lui échappèrent, touchèrent tellement notre écolier, qu'il eut à réagir plus d'une fois contre l'impression qu'il en ressentit.

Leurs tête-à-tête que rien ne troublait, qu'ils ne troublaient pas eux-mêmes, étaient ce qu'on peut imaginer de plus touchant, de plus auguste. Ils se tenaient recueillis comme auprès d'un autel ; chaque leçon ressemblait à une prière à deux.

Un charme infini se dégageait de tout cela. On tient toujours plus ou moins de ses parents : Henri laissait parfois percer, dans ses paroles, dans ses manières, quelque chose de la grâce de son père, et Henriette quelque chose de la bonté du sien...

Du reste, mademoiselle de Gasparot était très-propre à professer ; elle avait tiré le meilleur profit de son séjour au couvent, y dévorant l'instruction, comme on dévore le pain de l'aumône, jusqu'aux miettes. Les femmes, disons-le, feraient par nature des pédagogues excellents : leur esprit, plus subtil, conviendrait mieux que celui de l'homme aux détails de l'enseignement ; leur raison, moins ambitieuse, descendrait plus aisément au terre-à-terre du professorat ; leur cœur s'intéresserait de meilleure grâce au bas âge d'une intelligence enfantine. Il y a, d'ailleurs, dans toute pédagogie, des soins à donner qui sont plus féminins que virils, qui sont en quelque sorte maternels.

Les liens de maître à disciple sont bien assurément les plus forts qui puissent se former d'intelligence à intelligence : l'intimité qui en résulte est

profonde ; le maître n'a qu'un objet, posséder l'entendement du disciple, comme le disciple n'a qu'un désir, livrer son intelligence à qui la cultive. Dans le cas présent, il résultait, du renversement des rôles, que c'était la jeune fille qui dominait ; d'où un attrait particulier, car l'élève se complaisait à plier sous cette autorité que l'institutrice, de son côté, ne pouvait être indifférente à exercer.

Des sentiments affectueux, tendres peut-être, pouvait-il ne pas y en avoir ? Mais ils furent contenus en toute rigueur. Quant au dévouement du professeur, à la confiance de l'écuyer, ils allèrent aussi loin que possible, ils allèrent jusqu'à leur faire se parler avec abandon même de leur pauvreté, laquelle, d'elle à lui, perdit tout caractère ignominieux. Ainsi, Henriette faisait écrire les devoirs au crayon, par économie : on effaçait, et le même feuillet pouvait réserver.

Pour le surplus, tout marchait à l'accoutumée dans les deux manoirs : Zabille continuait à s'immoler à sa rude tâche ; le marquis de la Bouzée allait et venait en visite auprès de ses vieux amis ; le marquis de Gasparot ne changeait rien à sa vie dévote, et mademoiselle Henriette trouvait encore le temps, en prenant un peu plus sur ses veilles, de se procurer quelque argent avec son plumetis et ses applications, où elle était une véritable artiste.

Rien ne transpirait de cette éducation furtive, à de si pauvres gens nul ne fait attention, leur abaissement les cache à tous les yeux.

Grâce à des leçons si bien données, si bien reçues, grâce à la condition si avantageuse d'être écolier unique, Henri, au bout de quelques mois, fut transformé : son esprit que mademoiselle Henriette avait trouvé si à l'étroit dans l'ignorance, avait élargi ses horizons, et, s'étendant dans le passé par l'histoire, dans le présent par la géographie, dans l'immensité par l'astronomie, possédait enfin l'espace et la durée... Qu'ils étaient heureux l'un et l'autre dans ces occupations attachantes, dans ces progrès incessants, dans cette instruction transmise avec une honnêteté décente et fière, qui eût pu honorer la science même ! Ils étaient heureux, trop heureux sans doute, puisque leur bonheur fut impitoyablement troublé.

Le marquis de Gasparot pensait à marier sa fille ; pour lui, comme pour son « cousin » la Bouzée, c'était la suprême ressource. Il s'adressa naturellement aux nombreux amis qu'il comptait dans le clergé, tant régulier que séculier, les priant de lui procurer un gendre, et un gendre riche, attendu que lui-même ne l'était pas.

Il écrivit à cinq ou six supérieurs et supérieures de communautés, sans oublier le Père de Reculoy. Ce dernier donna une réponse favorable : il avait ce qu'il fallait dans un jeune homme bien riche et bien né, qui se contenterait des qualités du cœur jointes à celles de la naissance, mais qui voulait avant tout une épouse chrétienne, c'est-à-dire volontairement féconde. Ce garçon-là faisait partie d'une sorte de ligue pour le repeuplement des ménages, qui venait de se former, et dont le but avoué était de combattre les tendances restrictives du siècle en matière de filiation. Ils étaient déjà une trentaine de fils de famille associés dans ce dessein d'avoir des enfants tant que faire se pourrait, et qui s'engageaient d'avance à n'épouser qu'à cette condition formellement acceptée par la future. Quels Turcs que ces chrétiens-là !

Mais disons un mot de cette casuistique, aujourd'hui si fort en crédit, sur les œuvres du mariage, qui troublé tant de consciences, et les meilleures consciences.

En premier lieu, on a sujet d'être surpris que ce même confesseur, qui s'est arrangé pour ne pas avoir d'enfants du tout, en quoi il se tient pour très-agréable à Dieu, entende dénier aux autres le droit de n'en avoir qu'une quantité proportionnée à leurs moyens d'existence, et surtout à leurs facultés pour les élever. Quand ce même casuiste ne dirait pas à un homme : buvez sans raison, mangez sans raison, il lui dit : procréez sans raison !.... C'est pourtant dans cet acte que la raison doit le plus intervenir, vu que la brutalité y domine.

Au reste, cette règle théocratique d'une nombreuse progéniture n'est plus de notre époque ; elle fut donnée au temps de la polygamie et du divorce. La continuer, c'est ne pas la comprendre. On applique, au mari monogame, les prescriptions qui furent édictées en vue du mari polygame. Le régime est changé, le commandement doit changer aussi, et c'est ce qu'il ne fait pas. Les prêtres de Jésus parlent comme parlaient les prêtres de Jéhovah.

Une grande preuve que le Créateur n'a pas entendu imposer à ses créatures des enfantements continuels, c'est que, chez la brute, sur quatre saisons, il n'en a affecté qu'une à la reproduction. La brute a la saison, que l'homme ait la raison : que l'être raisonnable par excellence soit engendré dans la sagesse ; il l'est dans la folie, quand, ne tenant compte ni de l'avoir paternel ni des forces maternelles, on l'appelle dans ce monde, où, orphelin et pauvre, il se trouvera aux prises avec toutes les suggestions de la misère, avec toutes les difficultés de l'existence.

Ce qui importe à l'individu et au corps social, ce ne sont pas les naissances, ce sont les éducations. Avoir plus d'enfants qu'on ne peut en élever, quant à l'instruction surtout, est une atteinte au bon ordre public. Quelle différence entre un homme pourvu de tout le savoir et de tout l'apprentissage que comporte sa condition, et celui à qui ces mêmes avantages font défaut !

La nature ne s'y refusant pas, soyons avares dans l'œuvre de la procréation, afin de pouvoir être prodigues dans l'œuvre de l'éducation. C'est parmi les enfants qui ont été mal dotés sous le rapport de l'enseignement, soit moral, soit professionnel, que se trouvent ceux dont on dit : Il vaudrait mieux qu'il ne fût jamais né.

Je conçois que le prêtre, cantonné dans son vœu de célibat, n'ait pas grand souci de la femme en général ; mais l'époux doit penser à ménager cette pauvre ouvrière de la nature, qui ne donne la vie ni sans douleur, ni sans péril. Cette chair, devenue sa propre chair, il ne doit pas la forcer à produire sans trêve ni repos, comme une glèbe inconsciente... Je vais plus loin, et je dis que la providence de Dieu, qui met préventivement une souffrance devant tout ce qu'elle veut nous faire éviter, n'a rassemblé de si atroces douleurs dans l'acte d'accoucher, qu'afin de porter le mari à donner des bornes à sa paternité. Elle parle ici à son cœur, s'efforçant de l'apitoyer, l'invitant, par la compassion, à y regarder avant d'imposer de nouveau à celle qu'il aime ces tortures de l'enfantement, que la science qualifie d'un mot spécial et terrible « douleurs conquassantes, » et qu'une femme, madame de Sévigné, appelle « un plus grand supplice que ne sont ceux des roués. »

Au surplus, dans la multiplicité des naissances, qu'est la restriction individuelle ? Ou plus tôt ou plus tard, tout ce qui doit naître voit le jour. L'homme aurait-il cette puissance de s'opposer efficacement à la vie, d'amoindrir ce qui est si fort universel ?... Dans la nature, voyez que de semences sacrifiées, que d'embryons perdus ! Que de germes pour une vie ! Dieu l'a voulu ainsi. On dirait une partie immense, où, sur des myriades de nombres, il n'en doit sortir qu'un seul de l'urne de la génération... Considérez les animaux et les plantes : voyez ce poisson aux cent mille ovules, dont pas un n'aboutira ; voyez cet orme au million de graines ; qui toutes se dessècheront. Cela rie nous dit-il pas bien haut que foisonner à outrance n'est pas la loi divine de ce monde ?...

Le Père de Reculoy terminait sa lettre en demandant au marquis de lui assigner un rendez-vous, où les jeunes gens pourraient se voir, après quoi, si l'impression réciproque était favorable, il ne resterait plus qu'à leur imposer le *conjungo*.

Un père est toujours père, le marquis ne put se défendre d'un certain frisson à l'idée de ce pacte sauvage. Il hésita, mais docile comme il était, c'est tout ce qu'il put faire, et, prenant la plume, non sans effort, il écrivit au révérend père pour lui marquer une entrevue. A peine la lettre fut-elle partie que sa répugnance, loin de diminuer, ne fit que s'accroître, et cela au point de ne pouvoir trouver en lui la force d'annoncer à sa fille cette terrible nouvelle.

Mais que devint-il, l'infortuné, quand, s'étant remis à lire la lettre, il s'aperçut d'un post-scriptum presque invisible, qui était tout en bas, après la date, dissimulé derrière un paraphe en broussaille, comme un bravo derrière un buisson ? Ce post-scriptum disait que le père du jeune homme était cette même personne qui avait bien voulu accepter, sur parole, trente mille francs de créances Jaricot, auxquelles, sous trois mois, il y aurait à faire honneur. Cela offrait un sens des plus sinistres : il fallait ou donner sa fille ou payer ; payer, il ne le pouvait, et toutefois son honneur était engagé.....

A quelques jours de là, un dimanche, on remarqua, durant la messe, qu'il entendait dans une tenue exemplaire, un jeune homme inconnu, fort bien mis, qui très-certainement entrait dans cette église pour la première fois, car il n'en connaissait pas les usages, à telles enseignes qu'il était allé se placer, seul de son sexe, du côté des femmes, au milieu desquelles sa silhouette masculine faisait disparate à tous les yeux. La messe dite, il s'approcha de M. de Gasparot, qui donnait le bras à sa fille, et leur fit un salut plein d'aisance, mais très-humble. Il se nomma ; il était le vicomte de Glénan, il traversait par occasion la contrée, et le père de Reculoy l'avait chargé de faire ses compliments à M. le marquis, en l'assurant de tout son respect.

On revint au château de compagnie, où, à la très-grande surprise de mademoiselle Henriette, le déjeuner, et un déjeuner convenable, se trouva prêt. Comment cela avait-il pu se faire ? On causa. Le vicomte pérora sur le train dont allaient toutes choses, n'y trouvant qu'à blâmer ; on eût dit la conversation d'un sage vieillard. Il dépeignit avec indignation les mœurs du jour, tonnait contre le luxe des logements, des vêtements et des divertissements, et cela devant deux personnes à qui manquait l'indispensable ; mais son zèle l'emportait... Ensuite il fit, en termes bien

sentis, l'éloge du père de Reculoy, qu'il qualifia de premier théologien de l'univers, après toutefois le père Roussard, auquel, comme on sait, nul ne peut être comparé sous le rapport tant de l'éloquence que de la doctrine.

Ni le marquis, ni sa fille ne connaissaient le père Roussard, dont ils entendaient le nom pour la première fois, ce qui ne les empêcha pas de le tenir pour un homme incomparable. Ils se sentirent même humiliés de leur ignorance à l'endroit d'un personnage aussi célèbre.

Après le déjeuner, le visiteur demanda la permission de se retirer et prit congé avec un peu trop d'obséquiosité peut-être. Il emportait de cette première entrevue une impression admirable ; il était dans l'enthousiasme. D'une abstention jusque-là rigide à l'égard du sexe, il rendait pour la première fois la main à la fougue de la nature, et la nature chez lui prenait le grand galop. Mademoiselle de Gasparot l'avait charmé, l'avait enflammé ; elle était faite pour cela. Les privations, dont elle n'avait cessé de souffrir, avaient tout adouci en elle, le regard, le geste, la voix. Il y avait, dans sa personne, ce quelque chose d'achevé que donne le malheur même à la beauté. Ce professorat, auquel elle s'était assujettie, avait revêtu sa physionomie d'une nuance d'autorité charmante : c'était une maternité morale qui l'avait embellie, comme la :maternité matérielle embellit une jeune épouse.... Pauvre Henri !

Donc, le vicomte de Glénan courut à la première gare, celle de Libourne, je crois, d'où il s'empressa de lancer une dépêche au père de Reculoy, pour l'aviser qu'ayant trouvé tout à souhait, au château de Fouettemerle, il le priait de faire au plus vite la demande de la main de mademoiselle de Gasparot.

Les prêtres, les religieux surtout, aiment beaucoup à faire des mariages, et ils tiennent à les faire vite. Pour atteindre ce but, ils vous vont d'un tel pas que les amoureux eux-mêmes ont parfois de la peine à les suivre. Ils savent ce qu'ils font, et c'est pour abrégé les préludes, lesquels, comme on sait, appartiennent au Malin, qu'ils courent de la sorte, sans souci de la sagesse des nations qui leur crie, que c'est à enfourner si précipitamment qu'on fait les pains cornus.

Aussi, dès le soir même, vers dix heures, le marquis de Gasparot reçut-il une dépêche du révérend père, demandant la main de mademoiselle Henriette pour M. le vicomte Yvon de Glénan.

Celle-ci dormait quand arriva cette fâcheuse nouvelle, force fut de remettre au lendemain à lui en faire part.

Le marquis, sur l'esprit duquel la première impression résultant de la révélation de la ligue pour le repeuplement des ménages, avait été tout à fait effacée par la vue du jeune homme (comment croire à tant de férocité sous un extérieur si honnête ?) le marquis se sentait très-satisfait. Sa fille allait contracter un opulent mariage, avec un parfait gentilhomme, quoi de mieux !.... Ce marquis-là se réjouissait comme se réjouissait l'autre après le fameux dîner chez M. Autougne.

Le lendemain, au déjeuner, qui réunissait toujours intimement le père et la fille, et dont ce jour-là il fit avancer l'heure, M. de Gasparot dit à Henriette : « Ah ! ça ! mon enfant, j'ai quelque chose de bien sérieux à vous annoncer. Nous avons eu hier la visite du vicomte Yvon de Glénan, gentilhomme breton, ce sont les bons ; il est, paraît-il, fort riche de son chef, ayant perdu père et mère en très-bas âge ; mais les révérends pères lui ont tenu lieu de tout cela ; eh bien ! c'est avec la plus vive satisfaction que je puis vous apprendre que le vicomte de Glénan aspire à l'honneur de notre alliance, et me fait demander votre main par l'entremise bénie du père de Reculoy. Vous voici hors de la pauvreté, ma chère enfant, et c'est une bien grande consolation pour moi.

Henriette ne bougea pas, elle resta sans parole et comme foudroyée.

— Vous ne pouviez guère vous attendre à cela, reprit le marquis, car, dans notre situation, c'est à vrai dire un bonheur tout à fait inespéré. J'ai toujours eu la plus entière confiance

— Mais, mon père....

— En la providence de Dieu, acheva le marquis.

— Me marier ? balbutia Henriette, je n'y ai jamais songé... C'est trop brusque.... Vous ne m'aviez pas prévenue, vous ne m'aviez rien dit...

En apportant à sa fille une nouvelle aussi inopinée, M. de Gasparot comptait lui apprendre une chose qui ne devait là toucher que relativement aux avantages matériels, mais qu'il se trompait ! Le premier effet de cette révélation sur Henriette fut d'en occasionner une autre, non moins violente, non moins inattendue : son amour pour Henri de la Bouzée. Jusqu'ici, elle avait cru qu'il ne pouvait exister d'elle à son écolier que la sollicitude du maître pour le disciple, elle sentit, au premier mot de mariage, que leurs rapports étaient tout autres, elle comprit la vérité. Henri, qu'elle portait insensiblement en son cœur, venait, comme un fruit de vie, de s'y agiter pour la première fois ; et l'amour, s'offrant subitement à elle, lui criait : il s'agit de mariage, eh bien ! le voilà celui que tu dois épouser, celui qui est

fiancé à toi, lié par mille attaches, aimé !... Quel contre-coup pour son cœur !... Elle constatait qu'il y avait, dans sa vie, entre elle et lui, dérobé au public, dérobé à son père, dérobé à elle-même, un immense secret, le secret, non de ces classes furtives, qu'était cela ? mais le secret d'un irrévocable attachement. Elle s'apercevait combien elle s'était cachée.

Avouer cela était impossible, fût-ce à son père, qu'elle chérissait cependant avec tant d'abandon ; car, au premier mot de cette déclaration terrible, elle courut se jeter dans les bras du vieillard, comme eût fait un petit enfant. Plus son père lui répétait que cette union était avantageuse, providentielle, plus elle se pressait contre celui qui la désespérait, ainsi revient un pauvre chien battu à celui qui le frappe.

Nous l'avons dit, les rapports de la Bouzée avec son fils, et ceux de Gasparot avec sa fille, ne se ressemblaient pas. Autant, entre les premiers, il régnait de retenue, autant entre les seconds il existait de laisser-aller : c'était une confiance cimentée de tendresse. Mais, si entière que fût l'affection qui unissait la fille et le père, Henriette ne pouvait lui confesser la vérité. Cet aveu d'un sentiment si nouveau pour elle, pouvait-il se faire au moment même qu'il venait d'éclater ?

Dans son impossibilité de rien dire, de rien expliquer, elle se bornait à embrasser son père, à baiser ses cheveux blancs qu'elle avait toujours honorés ; à entourer de sa filiale étreinte ce buste déjà courbé par les années ; elle pleurait, elle sanglotait.

— Mais, ma fille, comment peux-tu être à ce point bouleversée par l'idée du mariage ? Je comprends, que je t'ai annoncé cela avec trop peu de ménagement. C'est l'effet d'une satisfaction irréfléchie. J'aurais dû t'y préparer. Le mariage est bien certainement un état effrayant, qui doit paraître tel à tout esprit solide, et quel esprit est plus solide que celui de la chère enfant que j'ai là, dans mes bras !...

— Mais, mon bon père, nous ne sommes pas tous destinés au mariage, dit timidement Henriette, qui, par l'irrésistible pente d'une situation de cœur inavouable, commençait à chercher des faux-fuyants. Ma position près de vous est fort tolérable, douce même ; notre pauvreté n'est pas de la misère ; plus je vais, mieux sont mes broderies : la bonne Mère me dit, dans sa dernière lettre, que je ne lui en fournirai jamais assez. On peut vivre avec cela.

— Chère enfant, tu t'es donc attachée à cette pauvreté bénie ! Ah ! tu réunis toutes les perfections, tendre brebis de Jésus-Christ ! Rien ne doit

m'étonner chez toi, où je ne trouve que du mérite et de la vertu. Accepte le mariage, accepte-le comme il faut l'accepter, avec abnégation : voyant en lui non un sujet de joies, mais un sujet de peines, et surtout comme une occasion de sacrifices ; sacrifices de la liberté, de la volonté, de la virginité...

— Mon père, je ne puis me résoudre à me marier, je ne le puis, dit Henriette avec angoisse, presque avec désespoir.

— Eh bien ! ne me dis pas oui encore, c'est trop tôt, cela viendra. Ce jeune homme qu'on voit aujourd'hui pour la première fois, qu'il faut épouser demain, c'est trop prompt pour le cœur, je le comprends. Passe encore si la connaissance était faite, si l'on s'était vu, si l'on s'était fréquenté, si l'on avait vécu ensemble quelque temps, à portée de s'apprécier, de prendre goût ou du moins confiance l'un pour l'autre, à portée de s'entr'aimer enfin !

Pauvre père, plus il parlait en ce sens, plus il rendait Henri présent au cœur de la jeune fille. Il ne savait pas si mal dire.

Mais Henriette ne se rendait pas, elle ne pouvait se rendre ; c'eût été aller contre tout ce qu'il y avait de grand, de beau, de généreux en elle. C'eût été trahir. Amante depuis un instant, mais amante sans réserve, sa passion naissait tout armée. La pauvreté abat presque toujours les courages ; mais, quand le caractère fait tant que de résister à ses assauts, il sort de ce combat singulièrement aguerri.

— Mon père, je répugne absolument à me marier, et j'y répugne surtout avec un inconnu. Tout, chez moi, se soulève contre ce joug..

— Mais vous êtes sans fortune, nous, sommes sans fortune plus que vous ne pensez. Je n'ai essuyé que des revers dans tout ce que j'ai entrepris.

— Ah ! si C'est un malheur pour moi d'être sans fortune, suis-je condamnée à réparer ce malheur par un malheur plus grand encore !

— Ma fille, ma chère fille, de votre part, une telle obstination m'étonne. Veuillez n'appliquer votre esprit qu'à cette idée, que le mariage est un sacrement, et que tout sacrement est un don précieux. Reculeriez-vous devant les obligations et les devoirs d'une épouse, d'une mère ?...

— Mon père, des obligations, des devoirs, il s'en trouve dans tous les états ; laissez-moi me borner à ceux de fille dévouée, si doux pour moi auprès de vous. Ne me contraignez pas, et vous qui vous montrâtes toujours si bon pour tous, soyez bon pour votre fille, votre unique enfant.

Ici, le vieux marquis lâcha le mot terrible, le mot du *post-scriptum* : — Henriette, nous ne sommes pas libres, j'ai des engagements financiers avec le père du vicomte, engagements d'autant plus sacrés que sur parole, et que je suis dans l'impossibilité de remplir : il faut ou ce mariage pour vous, ou le déshonneur pour moi.

Henriette fit un cri.

— Pardonnez-moi, mon enfant, je n'ai pas cherché cette coïncidence ; elle fut fortuite, je vous le jure. Je comptais sur des ressources qui, contrairement à toute prévision, me font défaut. Le comte de Glénan avait accepté des créances Jaricot pour une forte somme, sur ma promesse d'un remboursement en cas de non-valeur....

— L'honneur, l'honneur est en jeu, murmura Henriette, que Dieu ait pitié de moi !... Je vous ai vu, mon père, aventurer tous vos biens sans élever une plainte, mais l'honneur, ah ! il ne fallait pas le risquer !

— Mon enfant, mon enfant, pitié !... Je suis votre père, et un père bien malheureux !

— Mon père, à l'honneur je dois tout immoler, tout. Je ne puis vous dire que je consens à ce mariage, je n'en ai pas la force ainsi tout d'un coup ; mais, avec le temps, ce consentement... je le donnerai... Laissez-moi le loisir de m'y résoudre, et d'invoquer le bon Dieu.

Henriette prononça ces paroles avec une sombre exaltation, puis sortit.

Elle se mit, ne pouvant tenir en place, à errer dans le manoir. L'espace n'y manquait pas. Elle parcourut des files de chambres inoccupées, des galeries désertes ; gravit le grand escalier, s'asseyant un moment et reprenant sa course inquiète ; le taon du désespoir la piquait sans relâche, il fallait qu'elle marchât sous cet aiguillon réitéré. Elle atteignit ainsi les combles du château. Il y avait là des greniers immenses, hélas ! toujours vides, les terres qui les remplissaient jadis avaient été aliénées une à une... La pauvre enfant s'assit, une minute à peine, sur un bahut qui faisait encoignure, puis elle se releva, relancée par l'idée poignante. Elle prit un petit escalier roide, et, bientôt, débouchant sur une aire, en plein ciel, elle se trouva sur la plate-forme du donjon. On jouissait là d'un panorama illimité, qui laissait apercevoir, au levant, la Dordogne, au couchant, la Garonne, rayant d'une ligne blanche, à perte de vue, les côtes bleuâtres. Mais, pour Henriette, ce paysage, était bien triste ; car les champs qu'elle avait sous les yeux, de chaque côté, après avoir composé la terre de Fouettemerle, avaient dû cesser d'en faire partie, successivement aliénés, qui pour un prêt

charitable, qui pour une bonne action, qui pour une œuvre pie. Une Communauté avait grugé les près de là-bas ; l'abbé Miége avait dépêché tous les bois qu'on voyait à gauche ; mademoiselle Jaricot, pour sa part, avait mangé la métairie des Sept-Frères et celle de l'Anglais ; un Ordre naissant ou renaissant de vaillants Carmes n'avait pas eu assez du clos de la Grand'Combe, il avait fallu y ajouter la vigne de Pierreton avec son oseraie, encore prétendaient-ils être restés sur leur appétit, etc., etc...

C'étaient des manouvriers, des paysans, qui, pièce à pièce, avaient acquis ces différents domaines ; leur plantureux aspect le disait assez. Le vieil Utin, celui qu'on surnommait à causé de sa grande fortune : Riche-Utin, possédait, pour sa part, tout le vallon où coule l'étier du Gestas.

Henriette détourna la vue de ces campagnes désolantes, qu'il était si amer de regarder quand on ne les possédait plus, et se dirigeant délibérément vers l'un des coins de la plate-forme, elle se plaça debout, contre la balustrade, une main sur l'entablement, absorbée en une inspection avide. Que regardait-elle, que cherchait-elle à voir au déboucher de ce chemin, à la sortie de ces taillis ?... Elle cherchait, elle attendait Henri. Amante éperdue, elle obéissait à ce sentiment qui venait d'éclorre si douloureusement en son âme... Ses yeux ne tardèrent pas à distinguer dans l'éloignement celui qu'elle épiait : il commença à poindre, au carrefour de la Croix d'Ins. Reconnaissable entre tous à son pas diligent, à son habitude de corps gracieuse et fine, il s'offrit à elle, et, l'accueillant de loin avec un sentiment nouveau, elle laissa tout son cœur aller à lui... C'était pour si peu de temps, elle était si près de le perdre !... Le perdre ? était-ce possible ?...

Henri ne cessait d'avancer, mais, à mesure qu'il se rapprochait, Henriette sentait son amour se voiler de pudeur, perdre de son audace et finir par se résoudre en une impression unique, celle de l'affreux malheur qui venait de foudre sur elle et sur lui.

Quand ils furent seul à seul dans la chambre écartée où se tenait la classé, mademoiselle de Gasparot se trouva aux prises avec son seul désespoir. Son abattement que l'exaltation avait un moment dominé, l'envahit tout entière, et elle parut, devant son élève, pâle, défaite et presque défaillante.

A cette vue, l'inquiétude d'Henri, son émoi, ne connurent pas de bornes. Il se montra bouleversé, hors de lui. Pressant Henriette de questions sur la cause de son mal, parlant d'appeler ; ce qu'elle lui défendit expressément. Sa paleur, son agitation, ses alarmes, disaient assez, qu'il était en présence de ce qu'il y avait au monde, pour lui, de plus précieux, de plus cher.

Il courut chercher un peu d'eau fraîche, seule chose que la jeune personne parut disposée à accepter. Il l'apporta dans une de ces tasses grossières, faites de la section d'une gourde, qu'ont les pâtres pour boire aux fontaines. La tenant à deux mains, il la présenta à la pauvre désolée aux trois quarts vide, tant l'émotion l'agitait entre ses doigts. Henriette but, elle but dans la sébile du chasseur ; recevant avec une satisfaction étrange ces quelques gouttes d'eau froide données au nom d'une sollicitude si grande.

Et pendant qu'il était là auprès d'elle, en proie à des alarmes qui domptaient presque sa réserve, oh ! s'il avait pu deviner la cause de cette défaillance, s'il avait pu deviner que ce qui l'accablait ainsi, c'était de l'amour, de l'amour pour lui !.....

L'heure de la leçon se passa de la sorte : Henriette s'efforçant de dissimuler son mortel désespoir, Henri la suppliant de lui permettre d'aller quérir du secours.

— Je n'ai besoin de rien, disait-elle, c'est un malaise passager, qui n'est pas grave, mais qui est pénible. J'ai ressenti cela d'autres fois, ne vous inquiétez pas, monsieur Henri. On voit bien que vous n'avez jamais été auprès d'un malade, on les croit toujours plus mal qu'ils ne sont... Votre eau fraîche m'a fait le plus grand bien ; de l'eau fraîche, c'est tout ce qu'il me faut quand j'éprouve ces faiblesses ; les nerfs y sont pour beaucoup....

Elle le trompait ainsi, il fallait le tromper, tant son émotion était violente, tant il paraissait au moment de faire un éclat.

Enfin, à force de prendre sur elle-même, à force de faire appel à la vertu de son âme, au secours de Dieu, elle put se maîtriser assez pour paraître à peu près remise, et, vite, elle mit à profit cette trompeuse embellie pour congédier son élève, auquel, sans y songer, elle dit : A demain !

Mais c'est quand il fut parti, qu'à bout de forces pour résister à la peine, elle fut entièrement terrassée sous son malheur. Son attachement pour Henri lui reflua au cœur... Qu'il venait de se montrer bon ; que ses soins étaient doux, mais qu'ils étaient amers !... Elle allait donc le perdre, perdre celui qui, dans son dénûment intellectuel, s'était confié, abandonné à elle !.... Une intimité de tous les jours, continuée ainsi, à la dérobée ; pendant des mois, touche aux racines de l'âme, aux sources de la vie.... Hélas ! au nombre des plus atroces barbaries, doit figurer celle de violenter le cœur d'une pauvre femme, en lui retirant l'homme qu'elle adore pour y substituer celui qu'elle ne saurait souffrir. O tyrannie odieuse ! il serait moins cruel d'ôter à une mère son propre enfant que l'on remplacerait par un enfant

étranger, car la mère dépossédée pourrait tenir l'intrus à l'écart, le remettant à des gens à gages, ne lui parlant pas, ne le regardant pas, restant tout entière au souvenir de l'absent, dont elle laisserait vide le berceau ; mais pour l'épouse à contre-gré, ce n'est plus cela : il faut que celui qu'elle perd soit bel et bien remplacé par celui qu'on lui impose, remplacé en tout, dans ses caresses, dans son lit, sur son cœur, sinon dans son cœur... Quel impitoyable supplice !

Ces idées ne manquaient pas de venir s'offrir à l'esprit d'Henriette, faisant violence à sa pudeur de vierge, bouleversant sa conscience même où tout devenait obscur : il n'y a pas de violent orage sans obscurcissement. Quel combat dans l'âme d'une jeune fille, contrainte de résister, de lutter sur un terrain où sa pensée ose à peine appuyer !

Henriette n'en pouvait plus : perdre Henri, déshonorer son père, devenir l'épouse de ce passant inconnu, perdre Henri pour de l'argent, l'échanger contre un million, ce million que lui-même avait repoussé, et repoussé peut-être, qui sait ? en pensant à elle, quelle angoisse, et à qui recourir, à qui recourir !....

Des nombreux amis que le marquis de Gasparot avait pu compter au temps de son opulence, pas un ne lui était resté. Ils s'en étaient allés à mesure que s'en allait la bonne fortune. Leurs visites avaient été moins fréquentes d'abord, puis elles avaient fini par cesser tout à fait. Il s'en était rencontré un, toutefois, un seul, qui, non moins fidèle dans les mauvais jours que dans les temps prospères, n'avait pas subi la loi commune. Depuis l'époque, où, dans une matinée de fête, que présidait, au milieu d'une assistance choisie, l'évêque diocésain lui-même, cet ami avait été introduit, pour la première fois parmi les hôtes du manoir, il n'avait plus quitté cette demeure, et c'est auprès de lui que songea à se réfugier Henriette, comme auprès de son unique protecteur.

Elle dut traverser pour cela, traînante, éplorée, presque tout le château, suivit un corridor, franchit un pas-perdu, passé lequel, ouvrant une petite porte, elle se trouva dans une pièce plus longue que large, assez sombre, sans meubles que quelques chaises : c'était la chapelle.

Le vent de l'adverse fortune avait eu beau souffler, loin d'éloigner l'ami qui résidait là, en dispersant tous les autres, il l'avait ce semble plus attaché. La pauvreté n'avait rien pu contre lui : l'huile avait maintes fois manqué à la petite lampe, mais Jésus n'avait jamais manqué à l'humble autel. Quoique l'on n'eût que bien rarement la faculté d'y faire accomplir les

saints mystères, il était là quand même, toujours présent, toujours caché dans un simple feuillet de pain azyme.

Que de fois Henriette était venue l'y prier, en ses nécessités journalières ! Cet oratoire était la ressource de sa jeunesse grevée de tant de maux ; mais jamais elle n'avait pu y apporter rien qui approchât du faix de douleurs qui l'opprimait aujourd'hui. C'était, à douter de l'efficacité de la prière, tant le malheur était grand, tant le vase d'affliction était rempli !

Elle ne perdit pas courage cependant, elle ne le perdit pas bien que venant demander de détourner le calice à celui-là même en faveur duquel il n'a pas été détourné.

Elle commença par s'approcher de l'autel, bien près, plus près encore, agenouillée à le toucher ; humble, soumise et se faisant familière comme un de ces petits enfants, dont Jésus aimait à se voir entouré. Elle se serrait contre la pierre dure, en pensant au bon Dieu. Le commencement de sa prière ce fut de pleurer : exposant sa grande peine à l'aide des larmes ; puis, quand elle put s'exprimer, disant à Jésus cette seule parole : Exaucez-moi, parce que je vous aime !... Je vous aime, je vous aime... C'était sa litanie confiante, qu'elle ne cessait de répéter ; et son cœur allait si naturellement à la petite hostie, qu'il n'y eut jamais plus grande foi dans une plus grande intercession.... Elle tendait à Jésus son cœur brisé, le suppliant d'en accepter l'holocauste.... Touchant abandon ! A qui est si grand offrir si peu, offrir, comme une tourterelle froissée dans la main, cette humble offrande d'un cœur meurtri.

Ah ! de telles supplications ne pouvaient être vaines ! Henriette sentit renaître en elle la confiance ; elle discerna, comme une voix secrète, qui lui garantissait le salut. Au désespoir succéda le calme ; ces mouvements cachés, qui portent l'âme à espérer contre toute espérance, la rassurèrent tout bas. Elle quitta la chapelle, fortifiée, rassérénée, oubliant le péril pour ne songer qu'au secours ; comptant sur l'aide d'en haut, et ne se trompant point, car sa confiance était fondée : Oui, Jésus la sauvera !

III

Le vicomte de Glénan était sorti de l'entrevue tout à fait conquis et charmé, et certes on l'eût été à moins. L'aspect de mademoiselle de Gasparot, de ce lis agreste qu'animait une sève si vive, l'avait capté autant qu'on peut l'être à première vue, ce qui n'est pas peu dire. Cette beauté même de la jeune personne était loin de nuire aux visées que vous savez, elle ne pouvait qu'affermir le futur mari dans ses bonnes résolutions de *polypédie*. Je fabrique le mot, et le mets sous la protection de messieurs les casuistes, auxquels je le dédie (*πολὺς* beaucoup *παῖς* enfant).

M. de Glénan se rendit à Bordeaux, d'où il se hâta d'écrire au révérend de Reculoy pour le prier itérativement de presser la solution. Il attendit la réponse tout un jour, avec une impatience de dévot amoureux, puis, la réponse ne venant point, il ne put y tenir plus longtemps, et reprit, à tout hasard, le chemin de Fouettemerle. Il pensait qu'elle était en route, cette réponse, et se tenait pour certain d'ailleurs, vu son grand bien, qu'elle ne pouvait être que très-favorable.

Il comptait se présenter devant le marquis, et recevoir de sa bouche même le joyeux acquiescement. L'empressement dont fait preuve un époux, en pareille occurrence, n'est pas pour déplaire. Il se sentait, à vrai dire, fort entreprenant, et l'idée d'obtenir mademoiselle Henriette le rendait gaillard.

Il arriva au château sur les deux heures de l'après-midi, pédestrement depuis Libourne, les amoureux sont marcheurs. C'était le moment où monsieur de Gasparot vaquait à la récitation des petites vêpres, et où mademoiselle Henriette faisait la classe à son protégé. Quant à l'unique serviteur, une sorte de frère lai, nommé Enriquez, en sa qualité d'Espagnol, il faisait la sieste grassement. Le vicomte entra donc, dans le manoir, comme on entre dans une église, croyant en connaître les détours, pour y avoir déjeuné. Mais il se brouilla, paraît-il, avec ses souvenirs, prit à gauche au lieu de prendre à droite, passa une porte là où il eût fallu en passer deux, et bref se trouva bientôt en plein labyrinthe de Crété.

Un autre, à sa place, eût ressenti de l'embarras, mais lui ne se troubla point. En toute entreprise galante, il faut, pensait-il, savoir se risquer. Les

dévots ont de l'aplomb, ils ne doutent de rien. Le vicomte prit donc l'embrouillamini avec aisance, avec un certain plaisir même : il ne lui déplaisait pas d'errer, en peine de sa voie, autour de l'appartement de la dame de ses pensées. Il était lancé.

Donc, errant à l'aventure, il arriva devant une porte, au seuil désert, il heurte, pas de réponse, il ouvrit ; c'était une chambrette avec quelques meubles qui se couraient après, comme on dit ; une commode était au fond avec une statuette de la Vierge, devant laquelle, dans un verre à boire, baignait une rose blanche. Pour lit, une couchette ; un prie-Dieu de paille était au-dessous d'un crucifix de bois : à portée du jour, près de la croisée, s'étalait un métier à broder, avec un dessin à peu près terminé. Tout cela net, mais nu. Un livre reposait sur l'accoudoir du prie Dieu, le vicomte y porta la main, souleva la couverture pour en lire le titre, et vit ces mots : Henriette de Gasparot, n° 87. C'était ses heures de pension, c'était sa chambre à coucher. Comment osa-t-il rester dans cette chambre après avoir constaté cela ? Il y resta cependant une pause encore, s'y complaisant, osant arrêter les yeux sur ce lit étroit, qu'il regardait avidement et tout saisi.

Enfin, il quitta ce réduit immaculé, où il n'eût jamais dû venir ; il le quitta sans hâte, n'imposant nulle réserve à son œil curieux, à sa narine insolente. O parfum de jeunesse et de vie !... O Loupart de la Bouzée, toi qui nettoyait le bercail de la louve, où es-tu en ce moment ?...

En sortant de cette chambre, notre Breton, s'il y a quelque chose, se sentit encore plus à l'aise ; sa recherche était fructueuse, et ce qu'il venait de découvrir pouvait compter comme bonne fortune, le pauvre sot, le pauvre fat !

Après la chambre d'Henriette en suivait une autre ; celle-là se trouvait grand ouverte, il n'eut qu'à allonger le cou pour s'assurer qu'il n'y avait personne. Il avança et se vit dans une vaste pièce toute tapissée d'images de sainteté et de reliquaires. Un chemin de la croix de chambre garnissait le mur. Il y avait, sur la cheminée, un bréviaire dans son fourreau de mérinos noir ; et, sur une chaise, un tambourin avec la baguette et le galoubet par-dessus. En fait de musique domestique, nos pères se contentaient de celle-là : c'était l'occupation récréative des vieillards, qui, le galoubet aux lèvres et le tambourin au côté, sifflottaient et tapotaient simultanément durant des heures, pour se désennuyer. Ils jouaient toujours le même air, mais le rossignol lui-même en est là, et nul ne songe à lui en faire un reproche. Comme bruit dans la maison, on ne peut pas dire que ce fût plus fatigant à

entendre que le piano, et, comme passe-temps, c'était moins abrutissant que la pipe ou la cigarette. Les petits enfants raffolaient de ce tapage aigu et ronflant : ils venaient se livrer à d'interminables danses rondes en présence de l'exécutant, dont l'entrain à siffloter en battant la mesure, se donnait alors carrière ; c'était, entre eux, à qui ferait le plus de bruit.

Continuant son inspection hardie, le vicomte remarqua, dans cette même pièce, un agenouilloir en noyer que décorait une tête de mort naturelle. A portée du lit, pendait un bénitier, il y trempa le doigt et se signa en long et en large. Évidemment, se dit-il, c'est ici la chambre du maître. Il en sortit plus vite que de l'autre ; puis il se remit à porter ses pas au hasard, ne rencontrant partout que l'image de la pauvreté et de l'abandon. Cette solitude lui rappelait le cloître où il avait été élevé, et déjà il se laissait aller à une association piquante de l'idée du couvent et de celle du mariage, quand il se trouva dans un cabinet. Ce cabinet donnait sur une pièce plus grande, dont il était séparé par une cloison vitrée, avec des carreaux recouverts de mauvaises tentures en serge verte.

A peine fut-il là qu'un bruit de pas frappa ses oreilles et faillit lui ôter toute assurance, en lui faisant sentir combien sa pérégrination était insolite. Le bruit cessa, puis reprit, suivi d'un silence, au bout duquel une porte craqua et s'ouvrit.

Cette porte donna passage à une personne qui vint s'asseoir près d'une table, où elle déploya un livre grand et mince, dans lequel elle se mit à regarder studieusement.

Le vicomte chancela, il venait de reconnaître mademoiselle Henriette. Par une déchirure des rideaux, il voyait sans être vu... Il s'était véritablement trop avancé. Il le comprenait à la fin. Mais comment sortir de là ? Son embarras même le clouait sur place. Que faire pour échapper ? que dire, si l'on était surpris ?

Henriette ne détachait pas les yeux du livre, ou, si elle les en détachait, c'était pour les lever un instant au plafond, comme un écolier qui apprend par cœur. Simple dans son attitude, simple dans ses habits, il régnait une douce langueur sur ses traits et dans toute sa personne, reste du désespoir qu'elle avait pu dépouiller aux pieds de Jésus. Son visage remis, comme un ciel ressuyé après un gros orage, paraissait plus aimable. C'était pour la trouver plus belle que jamais. L'heure de la classe qu'elle faisait à M. Henri approchait, elle s'y préparait en repassant ses livres un peu d'avance.

Bientôt la porte s'ouvrit une seconde fois, et que devint le vicomte lorsqu'il vit entrer un beau et grand jeune homme ? Une idée effroyable le saisit : il se crut en présence d'un rendez-vous flagrant. De quoi, grand Dieu ! allait-il être l'involontaire témoin ?

Son premier mouvement fut de se voiler la face à deux mains, afin de ne pas voir la dernière des horreurs. Oh ! pensait-il, le père Roussard a bien raison de dire que tout est au comble, en fait d'abominations !

Il se couvrait toujours le visage, entendant un confus murmure de paroles, dont il n'osait chercher à démêler le sens.

C'était Henriette qui rassurait M. Henri, en lui disant que tout était passé et qu'elle se trouvait parfaitement remise.

Enfin l'intrus essaya d'entr'ouvrir les doigts, et, n'apercevant rien de ce qu'il supposait, il s'enhardit à regarder. Au surplus, il ne savait trop ni où il en était, ni ce qu'il faisait.

Il vit le jeune homme assis en face de la jeune fille qui l'interrogeait, et à laquelle il répondait : approuvé d'un signe de tête, quand il disait bien ; repris d'un mot, quand il disait mal.

— Nous en sommes aujourd'hui à l'Asie, quelle est sa population ?

— 660 millions d'habitants, dit Henri.

— Bien, et sa superficie ?

— 35 millions de kilomètres carrés.

— Vous vous trompez.

— Ah ! c'est vrai, 40 millions. Je confondais avec l'Amérique.

— En combien de régions divise-t-on l'Asie ?

— Quatorze régions.

— Nommez-les, monsieur.

— L'Arabie, la Perse, le Bélouchistan, l'Alfghanistan, l'Indoustan, l'Indo-Chine, le Thibet, la Chine, la Turquie d'Asie, le Caucase, le Turkestan, la Sibérie et le Kamchatka.

— Vous omettez le Japon.

— En effet, le Japon !

— Maintenant, monsieur, je vous suppose à Smyrne, et je vous prie de vous diriger de là, en ligne directe, sur Calcutta, quelles sont les villes que vous aurez à traverser sur la route ?

Le jeune homme parut se consulter un moment, puis reprenant la parole :
— En quittant Smyrne, la première ville importante que je rencontre, dans la Turquie, est Konieh, puis Diarbékir où je franchis le Tigre ; j'entre dans

la Perse, je passe au-dessus de Téhéran, je traverse Chéhéristan ; je pénètre dans l'Afghanistan où je trouve Kandahar ; je passe le Sind, me voici dans le Pendjab, j'effleure Moultan, j'entre dans Delhi, puis dans Bénarès, où je traverse le Gange, après quoi, la première cité qui me barre la route, est Calcutta.

— Très-bien, monsieur, dit Henriette avec cette satisfaction particulière au pédagogue qui constate, en son élève, le bon effet de ses soins.

Puis, on passa à l'histoire. Henriette demanda au jeune homme de lui énumérer les causes et les suites de la bataille de Bouvines. Profitant du petit remue-ménage qu'occasionna le changement de livres ; le vicomte se décida à battre en retraite d'un pas prudent. Il eut la chance de pouvoir s'esquiver, comme il s'était introduit, dans le plus complet *incognito*.

Il se hâta de s'éloigner du vieux castel ; il sentait le besoin de se ravoir un peu. Il y avait, dans ce qu'il venait devoir et d'entendre, un problème nécessitant l'application immédiate de toutes les forces de son esprit. C'était bien assez, pour lui brouiller la judiciaire, de la pointe d'amour qui surgissait en son âme. L'amour est clairvoyant comme un sauvage qu'il est. Le prétendant à la main de mademoiselle de Gaspard pressentait quelque chose de bien fâcheux pour sa flamme. La façon dont cette géographie avait été récitée ; le « très-bien, monsieur » d'Henriette, l'accent de l'écolier dans les mots « Chéhéristan, Diarbékir » lui donnaient à penser... Mais, au-dessus de ces impressions inquiétantes, revenait toujours l'air d'honnêteté paisible répandu sur les deux jeunes gens. Ce n'étaient pas là des amoureux, ce n'étaient pas des indifférents non plus... Comment sortir de là ?...

— Bah ! se dit le vicomte, allons chez le curé.

Et, avec cette assurance qui ne lui faisait jamais défaut, il s'achemina vers le village où, le dimanche avant, il était venu entendre la messe, et où il ne lui fut pas difficile de découvrir la demeure du desservant.

Une chambrière, très-canoniquement rustaude, lui ouvrit la porte, et, sur sa demande de parler à M. le curé, lui indiqua du geste un petit salon, et courut avertir son maître.

Le vicomte entra dans un salon de presbytère, c'est tout dire : pour plancher, un carrelage ; pour tapisserie, un lait de chaux ; pour ameublement, des chaises en bois brut.

Mais, tandis que le visiteur attend, mettons à profit sa courte station pour exposer ce que c'était que M. Jacquet, curé de la paroisse de Fouettemerle.

Un capucin d'avant 89, qui avait traversé toute la Révolution sans sortir de France, cent fois mis en péril et cent fois sauvé à force de présence d'esprit et d'audace, le petit père Arné, comme on l'appelait, était devenu, vers la fin de la Restauration, curé d'une humble paroisse du Bazadais. Il était tout à fait vieux, il ne lui fallait pas des ouailles en quantité. Ce petit père vit arriver, un jour, chez lui, un nommé Jacquet, paysan de son estoc, qui lui dit, tout en se grattant la nuque d'une main qui retenait son chapeau à moitié soulevé :

— Monsieur le curé ne sait pas ce que je viens lui demander ?

— Non, mon ami.

— Et il ne sait pas non plus ce qui se passe chez nous ?

— Pas davantage.

— Si monsieur le curé savait l'un, il saurait l'autre.

— C'est très-possible.

— Tout ça c'est rapport à notre plus jeune fils et à nos futailles, qui tombent toutes en cannelle, tant elles sont décercrées par ce maudit touche-à-tout.

— Voyons, voyons, mon ami, prenez-moi le récit par un bout, et marchez droit s'il est possible, dit le père Arné, qui savait jusqu'à quel point un paysan est sujet à tergiverser dans sa prose.

— Monsieur le curé, mon fillot Guillaumet est bien trop *sapient* pour moi ; je viens vous prévenir, avant que ça n'empire, qu'il m'a tout l'air d'étudier pour devenir sorcier.

— Ah ! diable !

— Oui-da ! quand il a fiché une fois le nez dans un livre il ne peut plus s'en déprendre ; il commence par le lire, puis il l'écrit, puis il l'imité : à preuve qu'il m'a déshabillé tous mes tonneaux, tous mes cuveaux, pour se fabriquer, avec les cerceaux, des globes de différents gabarits, qu'il recouvre de papier. Il en a comme cela une douzaine au moins, dans notre grenier, où chaque boule a sa place marquée, comme des enfants de chœur à l'église. La nuit, une chandelle d'une main, il rondoie autour, ainsi qu'on fait au feu de la Saint-Jean ; et quand je lui demande : Qu'est-ce que tu fais donc là, Guillaumet ? Il me répond : Ici, c'est le soleil ; là-bas, c'est la terre ; et, de l'autre côté, c'est la lune, qui est pleine maintenant et qui sera nouvelle tout à l'heure, quand j'aurai fait un demi-tour de plus... — Je crois, que je lui dis, que tu travailles-là pour en savoir plus qu'il ne convient ; prends garde à ne pas nous mettre un vilain, renom sur la famille.

— Et que vous répond-il ? demanda le petit père avec un sourire.

— Il ne m'entend seulement point, tant ça le tient déjà. Il continue à faire des rondes après ses boules, en regardant à les éclairer comme ci et comme ça, tantôt d'un côté et tantôt d'un autre ; criant à un certain moment : Le soleil se lève ! et ensuite : Il est midi ! et puis après : Voilà le jour failli, le soleil est couché !... Tout ça des babioles, vu que nous sommes à la veillée, dans un grenier à foin, où je tremble qu'il ne mette le feu, poussé par son malin grimoire.

— Eh bien ! dites-lui de venir me parler.

— Savoir s'il le fera.

— Vous lui direz que j'ai un livre à lui remettre.

— Oh ! pour le coup, il viendra. M. le curé a trouvé le bon appât. Avec un livre, on s'en ferait suivre bien loin, tout comme une bique avec de la fouace.

— Oui, vous lui direz que c'est un livre d'astronomie ; retiendrez-vous ce mot ?

— Oh ! pour ça, nenni, dit le paysan devenu sot : j'ai une caboche qui n'a jamais pu garder une pauvre bribe de latin, de tant qu'elle en reçoit à la messe et ans vêpres.

— Eh bien, qu'à cela ne tienne, vous lui direz que c'est un livre qui parle des étoiles, du soleil, de la lune...

— Ah ! bien, bien, c'est en effet de cela qu'il est friand, le petit farfadet.

— Allons, voilà qui est entendu, dit le père Arné ; au surplus, n'ayez aucune inquiétude relativement à la prétendue sorcellerie : il n'y a de sorciers, comme vous savez, que parmi les paysans, et votre Guillaumet, je le crains fort ; n'est pas pour rester paysan.

— Ah !. fit le rustre, et il se retira plus satisfait qu'il n'y paraissait, car, dans ses doléances, il n'avait point livré au curé le fin mot de sa pensée.

Le soir même, l'enfant fut exact au rendez-vous, et le petit père vit paraître devant lui un marmot tout honteux, tout chétif et tout maigre. Quand le paysan s'adonne à l'étude, il s'y dessèche aussitôt, car c'est l'exercice au grand air qui seul le tient frais, et point la bonne chère. Celui-ci offrait l'extérieur le plus disgracieux, les traits communs, les cheveux rares et plats, le visage grêlé. Un enfant, en un mot, qui ne possédait rien des charmes de son âge.

— Ah ! c'est toi, mon petit ; eh bien ! il paraît que tu as du goût pour l'étude ?

— Oh ! oui, monsieur le curé !

— Ne t'ennuierait-il pas d'étudier du matin au soir dans une maison d'éducation, avec des livres et des maîtres tout ton content ?

— Oh ! monsieur le curé !

— Je te demande s'il ne t'ennuierait pas de rester enfermé dans un collège pendant une dizaine d'années.

— Oh ! non, monsieur le curé !... Mais n'est-ce pas pour rire ce que vous me dites là ?

— C'est si peu pour rire, que tu peux de ce pas aller faire ton paquet : je t'amène demain à la ville, où je le trouverai le pensionnat qu'il te faut. Va, mon enfant.

L'enfant partit, fou de joie, et courut porter la bonne nouvelle à son père, qui ne fut pas moins satisfait. C'est bien là qu'il voulait en venir, le finaud, avec sa prétendue crainte de la sorcellerie. Désirant caser son fils au séminaire, il y avait réussi du premier coup. Nous devons dire aussi que le petit père connaissait Guillaumet de longue main : il l'avait remarqué au catéchisme ainsi qu'à l'école, et comptait sur lui pour recruter le sacerdoce, fort à court de vocations à cette époque-là.

Ils partent donc pour la ville ; le curé sur sa vieille jument, et le petit à pied, talonnant la paisible monture, en se retenant d'une main aux crins très-longs de la queue. Cette façon d'aller n'est plus usitée aujourd'hui, elle l'était beaucoup au temps de nos pères. Ainsi remorqué, un galopin d'enfant pouvait, suivre un cavalier à toute allure.

Arrivés tous les deux à Bordeaux, le pauvre desservant et son pauvre protégé vont frapper tout droit au séminaire, demandant à parler à M. le supérieur, auquel le petit père présenta son humble clerc, dont il garantit la bonne conduite et les bonnes dispositions.

— Les parents sont sans moyens, dit le père Arné, mais si vous pouviez faire à cet enfant la charité d'une demi-bourse, je fournirais volontiers le surplus, comptant bien ne pas perdre mes frais de culture.

Le pauvre enfant ne payait pas de mine, il était très-décontenancé ; son extrême envie d'être agréé le rendait gauche, la crainte de n'être pas admis l'ahurissait ; bref, M. le supérieur n'en augura rien de bon ; aussi eut-il grand soin de recommander au petit père de ne pas se presser de commander la soutane, comptant bien que le sujet, faute de pouvoir continuer ses études, n'en aurait pas besoin.

— Enfin, dit le supérieur, laissez-nous cet enfant : nous allons voir de quoi il est capable ; mais, jusqu'à nouvel avis, je vous le répète, pas de soutane.

Le bon Supérieur insistait, et jamais on n'a tant tenu à ce que les frais d'une robe noire ne fussent pas aventurés.

On classa le nouveau venu parmi les tout petits commençants ; déjà grandet, il avait l'air de leur tambour-major.

Il se mit à étudier, Dieu sait avec quel appétit et aussi avec quel succès, si bien que le trimestre n'était pas à moitié, que déjà le Supérieur mandait au petit père que, tout allant bien, parfaitement bien, il pouvait hardiment faire travailler à la soutane.

L'abbé Jacquet fit ses études avec un succès soutenu, le premier en tout ; mais son aptitude la plus prononcée fut pour les sciences exactes. Il était né mathématicien. Son année de théologie achevée, n'étant encore que minoré, il fut placé en qualité de professeur, dans un collège ecclésiastique, où celui qui écrit ces lignes se souvient de l'avoir eu pour maître. Il ne professait pas bien, n'ayant pas le don de communiquer son savoir. Toujours préoccupé de quelque calcul, toujours aux prises avec quelque haut problème, l'expansion, si nécessaire à qui enseigne, était chez lui complètement absente. Se faisant continuellement la classe à lui-même, comment aurait-il pu la faire à autrui ? C'était un excellent précepteur de son propre esprit, mais un mauvais pédagogue de l'esprit de ses élèves.

Tous les grades que peut conférer l'Université : baccalauréat, doctorat, agrégation, il les enleva en étonnant ses examinateurs. Arago souhaita le retenir à Paris ; ce n'était pas ce qu'il lui fallait, passionné pour l'étude, il n'ambitionnait qu'un recoin où travailler, il n'aspirait à être toute sa vie qu'un étudiant. Il sollicita une petite cure à la campagne, l'obtint, et s'y cantonna. Cette cure était celle de Fouettemerle, et c'est vers ce curé que se rend le vicomte de Glénan, pour obtenir les renseignements que vous savez. On peut dire qu'il s'adressait mal, et aussi qu'il s'adressait bien.

L'abbé Jacquet était le plus candide des hommes. Nourri d'une foi vive, il croyait en Jésus-Christ, comme y croyait Biais Pascal. Il avait avec cet illustre géomètre plus d'un trait de ressemblance, dont le plus marquant était son grand amour de la pureté. La science des nombres, cette science rigoureuse, dont les rapports sont si féconds, inspire comme de l'aversion pour la fécondité sexuelle. Le curé Jacquet, non-seulement n'aurait pas pu arrêter sa pensée sur un objet immodeste, mais il ne souffrait même pas que

sa bouche articulât de certains mots qui lui semblaient porter atteinte à la pudeur. Lorsque, au courant de la lecture, il rencontrait les expressions, *amour, volupté*, sa voix tombait et il passait sans prononcer.

On a dit de la religion de Jésus, qu'elle devrait avoir, pour ministres, non des hommes mais des anges ; l'abbé Jacquet eût pu être un de ces anges. La sévérité de sa chasteté n'avait d'égale que la sincérité de sa foi.

Et, ici, en présence d'une personnalité si exquise, constatons l'énorme différence qu'il y a entre le parvenu à la richesse et le parvenu à la science, Comparons le père Antouagne, qui de paysan était devenu millionnaire, à l'abbé Jacquet qui, de paysan aussi, était devenu savant. Quelle élévation d'un côté, quel abaissement de l'autre !...

Le curé de Fouellemerle, d'une distinction modeste, d'une gravité tempérée, imprimait la vénération même à ceux qui ne savaient pas ce qu'il valait. Il accueillit son jeune visiteur avec un certain embarras, que rachetait pourtant la cordialité ! Il était né gauche, nous l'avons dit, la gaucherie est un défaut dont on ne saurait se corriger en devenant savant. Quels que fussent d'ailleurs les dehors du pauvre prêtre, sa supériorité perçait à travers l'inélégance de ses manières, et les l'achetait.

— Je vous demande pardon de vous déranger, monsieur le curé, dit le gentilhomme Breton, on vient de demander pour moi la main de mademoiselle de Gasparot, et j'aurais besoin de quelques renseignements que votre obligeance pourra sans doute me fournir. Ce futur mariage est l'ouvrage des pères de la Foi, qui m'ont élevé et qui m'ont tenu lieu de père et de mère, car je fus orphelin dès le berceau.

L'abbé Jacquet, en sa qualité de confesseur tout à la fois de mademoiselle Henriette et de M. Henri, était instruit de tout, autant qu'on peut l'être, mais instruit uniquement devant Dieu. Ce prêtre, d'une pudicité si suave, avait rencontré, avec une céleste joie, en ces deux jeunes gens, une pureté égale à la sienne. Sa chasteté souriait à leur chasteté ! Ce couple le ravissait. Son âme de géomètre, si fort amie de l'exactitude, avait connu là seulement la poésie. Il laissait son esprit errer parmi cette honnêteté virginale, comme en un Éden aux fleurs immaculées... Lui, pour qui l'instruction avait été, était encore le souverain bien, il ne cessait d'applaudir au tableau de cette jeune fille se faisant charitablement le maître d'école de ce jeune homme, et tous les deux restant irréprochables en dépit d'une occasion si voisine... Il les voyait purs, pauvres, sans l'ombre d'une pensée en dehors du devoir, d'un rêve en dehors de l'honneur, son cœur les bénissait chaque jour à l'autel... et

voilà qu'un inconnu, venant jeter tout à coup, au milieu de cet idéal, le trouble le plus brutal, prétendait enlever à mademoiselle Henriette son écolier, à M. Henri son professeur... Ah ! n'était-ce pas briser le plus bel hyménée, l'hyménée du savoir et de l'innocence !...

L'embarras du pauvre prêtre était extrême : lui, si timide aux choses de la chair, il avait à défendre sa blanche brebis contre un déterminé ravisseur.

— Monsieur, dit le curé très-fort interdit, je ne sais, sur le compte de mademoiselle de Gasparot, que ce que sait tout le pays, c'est-à-dire qu'elle réunit toutes les vertus.

— Mais il y a quelque chose ? allégua avec une certaine hésitation le vicomte.

— Il n'y a rien, s'empressa de répondre le prêtre.

— Il y a une chose bien extraordinaire, et qui sans doute s'explique naturellement ; je veux parler d'une sorte de classe que mademoiselle de Gasparot fait à un jeune homme. Ce jeune homme est vêtu misérablement, mais son air est fort distingué. J'avoue que ces leçons me paraissent équivoques à première vue.

— Sur ce fait, reprit le prêtre, je ne puis, monsieur, rien vous dire, je ne sais rien.

— Voilà qui est fâcheux et qui ferait croire à quelque chose de clandestin.

— Vous allez certainement beaucoup trop loin dans vos appréciations, répliqua le desservant. Je vous garantis que toute supposition défavorable à l'égard de mademoiselle de Gasparot, ne peut qu'être fausse radicalement.

— Vous êtes sûr, mon père, de ne pas vous tromper ?

— Je suis sûr, monsieur, de ne pas me tromper.

— Mon père, dit le vicomte, je vais vous parler avec la confiance d'un petit enfant. Le pas est pour moi scabreux. Me trouvant dans une contrée nouvelle, où je ne connais personne, une seule chose me rassure, c'est le saint habit que vous portez ; cet habit m'est familier, j'ai grandi à son ombre ; j'ai de bonne heure appris à l'honorer, à l'aimer ; veuillez donc me permettre de m'épancher finalement auprès de vous.

Ce prélude, si insinuatif qu'il fût, n'eut point la vertu de toucher l'abbé Jacquet ; il avait ses enfants à défendre, et le vicomte avait beau s'envelopper de la peau de l'agneau, il restait aux yeux du prêtre un véritable loup.

— Je vous avouerai donc, mon père, qu'admis dans le château, il m'a été donné d'assister, sans être vu, à une classe de géographie et d'histoire que

mademoiselle de Gasparot faisait à un jeune homme. Tout, je me hâte de le dire, s'est passé très-convenablement ; l'élève était fort respectueux. Je n'ai pas surpris un mot, un signe à mal interpréter.

J'avoue que dans les dispositions où je suis, et à la veille d'obtenir la main de mademoiselle de Gasparot, j'ai besoin d'éclaircir ce fait étonnant. Et pour commencer, si vous voulez bien me le permettre, ce jeune homme, qui est-il ? Je vais vous le dépeindre : il est grand, élancé, les cheveux courts avec toute la barbe, mais ce qui donne à sa physionomie un caractère particulier, c'est que cette barbe naissante n'est encore qu'un épais duvet brun, très-accentué.

— Le jeune homme que vous me dépeignez là, dit le curé, est M. Henri de la Bouzée, il n'y a pas à s'y méprendre. C'est le fils d'un gentilhomme fort pauvre de cette paroisse. M. de la Bouzée et M. de Gasparot ont ceci de commun d'être, l'un et l'autre, absolument sans fortune.

Faut-il le dire, le bon abbé Jacquet comptait sur cette circonstance du « sans fortune » pour détourner ce malencontreux projet de mariage. Il ne parlait de pauvreté qu'à cette seule fin ; mais en pure perte, comme le lui prouva la réponse du vicomte.

— C'est à vrai dire cette raison qui a paru déterminante au père de Reculoy, lorsqu'il a été question de me marier : il a pensé que mon bien personnel étant considérable, le faire partager à une personne déshéritée à cet égard, serait entrer dans les vues de la Providence.

— Les vues de la Providence sont en tout bien cachées, dit le pauvre prêtre, qui se voyait menacé de plus près encore.

— Quand on est riche, reprit avec expansion le jeune homme, associer à son bien-être une demoiselle pauvre, dont les vertus méritent ce bienfait, quoi de plus doux au monde. J'avais rêvé cette satisfaction, et je ne vous tairai pas, mon père, que la vue de mademoiselle de Gasparot me la rend plus souhaitable. Toutefois, vous le comprendrez, il y a ces leçons ainsi données, seul à seul, et à ce qu'il me semble, en secret, qui doivent m'engager à réfléchir... Croyez-vous, mon père, que ces jeunes gens ne pensent pas à s'épouser ?

— Ils n'y ont jamais pensé, répondit sèchement le prêtre.

— Ces leçons sont-elles payées ou non, si elles sont un don gratuit, j'avoue que ma raison s'alarme ?

Évidemment, des investigations pareilles fatiguaient notre savant outre mesure. Il y avait surtout, ressortant des façons insistantes du questionneur ;

un entrain à épouser qui froissait beaucoup la délicate chasteté du desservant. Il se voyait pris dans un défilé bien étroit, serré entre l'impossibilité de parler et celle de sauver les deux pauvres enfants ; aussi, se levant tout à coup, il dit d'autorité : — Tenez, monsieur, mettons-nous à l'aise, vous et moi, voici mon confessionnal... et, tout en parlant de la sorte, il désignait une espèce de petit bureau que dominait, contre la muraille, un crucifix. Le vicomte se dirigea aussitôt vers ce petit bureau, et s'y agenouilla de fort bonne grâce.

L'acte qu'ils allaient accomplir, la confession privée, est un acte qui, à part son efficacité propre, se recommande à l'attention du penseur par son origine tout à fait primordiale. Si l'autorité théocratique eût attendu, pour établir cette pratique, un développement trop avancé de l'humanité, elle n'aurait jamais pu l'imposer. Une société enfant seule pouvait se laisser plier à cet usage tout de déférence et d'abandon. On se confessait dans toutes les religions de l'antiquité ; l'aveu des fautes était le préliminaire obligé clans l'admission à la connaissance des mystères. Pas de confession, pas d'initiation. Le hiérophante et le néophyte se livraient secret pour secret. Le motif de cette règle s'explique ; la confession en domptant la conscience, en abaissant le cœur, assujettit toujours plus ou moins le confessé au confesseur...

Quand l'abbé Jacquet tint le vicomte à son petit prétoire, il l'y tint à son avantage ; sa sainteté, sa supériorité agirent sur le pénitent, dont le rôle fut de donner toute prise à son juge en découvrant l'endroit vulnérable et faible, en le découvrant avec la plus entière franchise. On ne se livre véritablement que là. Une fois sous la puissance du confesseur, la vertu de la confession opéra, et le jeune homme se sentit dompté dans son esprit et dans sa chair. Ce qui fut dit là, de part et d'autre, ne sera jamais pénétré. On y parle bas, ce sont discours d'un monde autre. Les choses qu'on y murmure ne peuvent ni nuire, ni servir ici-bas. On y converse de conscience à conscience. Le prêtre n'y dit pas, comme le hiérophante antique : donne-moi ton secret, je te donnerai le mien ; mais il dit : donne-moi ton secret, je te donnerai la paix, la paix dans le repentir, dans le renoncement.

La confession entendue, le jeune de Glénan se retira presque aussitôt. On ne reste pas longtemps dans la compagnie du prêtre qui vient de vous confesser. Il y a une raison à cela qui n'est pas celle qu'on pourrait croire, ce n'est pas qu'on y soit mal à l'aise, mais c'est que le ministre du ciel s'y

trouve amoindri, on était tout à l'heure avec le représentant même de Dieu et l'on se retrouve avec un simple mortel.

Celui qui aurait cherché à lire sur la physionomie du jeune homme ce qui venait de se passer en lui, n'aurait assurément rien pu deviner, car son extérieur ne témoignait ni déplaisir ni joie. Il paraissait recueilli plutôt que soucieux, et une sorte de satisfaction ressortait de l'expression de son visage.

A deux jours de là, M. de Gasparot, étant avec sa fille, reçut une lettre du père de Reculoy. Cette lettre annonçait au marquis que le comte de Glénan retirait la demande qu'il avait faite de la main de mademoiselle de Gasparot. Au bas de la page était ce *nota bene* : M. de Glénan prend les créances Jaricot en paiement des trente mille francs, dont elles étaient le gage entre ses mains.

— Ah ! je savais bien, fit le marquis, que ces valeurs étaient bonnes !

— Ah ! mon père, cria Henriette, pouvez-vous l'entendre ainsi !

— Comment ?... quoi ?... ma fille.

Mais Henriette n'était plus là, elle était partie vite et légère, traversant le château d'un trait, en hâte d'arriver à la chapelle, où elle se précipita, en tendant les bras à l'autel, le cœur au tabernacle... Elle accourait auprès de celui qui avait promis le salut et qui venait de tenir sa promesse. Il lui tardait d'être à genoux, il lui tardait de parler à la petite hostie. Il y avait eu, dans son espérance, une vive foi, il y en avait une non moins vive dans sa reconnaissance. Ces prières-là, dit-on, pénètrent le ciel, eh ! que ne pénétreraient-elles pas !...

Et voilà donc, ô Jésus, le prix de votre longue attente, en voilà donc le secret ! C'est pour de tels moments, pour de telles unions, que vous êtes là, caché dans votre étroite cité terrestre, compagnon abaissé d'une lampe sans rayon, attendant qu'il se présente quelque fidèle au cœur débordant, aux prières de flamme ; et, quand la créature bien-aimée est là devant vous, descendant à pas secrets du tabernacle, vous pénétrez dans cette âme devenue, en sa floraison de gratitude et d'amour, le Jardin de l'Époux.

IV

Il ne pouvait se faire que la réception du jeune vicomte au château de Fouettemerle, sa présence à la messe et sa visite à M. le curé, ne fussent pas remarquées. C'était du nouveau dans l'endroit. On fit des suppositions, celle d'un mariage vint naturellement à l'esprit d'un chacun. M. Henri réfléchit sur ces diverses circonstances, il y réfléchit plus que les autres parce qu'il était bien plus intéressé dans l'incident, et surtout parce qu'il se trouvait en possession d'un détail qui manquait au public, nous voulons parler de l'état d'abattement et de trouble dans lequel mademoiselle Henriette s'était offerte à lui, état qui coïncidait avec l'apparition du vicomte au château, à l'église et à la cure. Dans les leçons suivantes, mademoiselle de Gasparot avait paru remise et calme, mais pensive cependant. De cet ensemble, le pauvre enfant ne pouvait augurer rien de bon. Cette compagne de sa pauvreté allait-elle lui être enlevée ? La mauvaise fortune a de ces cruautés-là.

Sous la pression, en quelque sorte, des conjonctures, Henri dut parler. Se taire, quand le sentiment est à ce point dominant, n'est plus même de la franchise. Le mur de réserve dont il avait circonscrit les avenues de son âme, et que flanquaient, comme autant de tours, le devoir, le respect, l'honneur, ce mur était tombé, battu en brèche par la force brutale des événements. Son cœur venait de subir une attaque équivalant à une agression rompant la trêve. Sa détermination fut bientôt prise ; les partis extrêmes enlèvent leur homme. Donc, pas plus tard qu'à la leçon suivante, Henri, sitôt salué, posa son livre de classe tout fermé sur la table, et, avec une hardiesse qui avait son charme aux yeux de qui l'inspirait, élevant la voix, il déclara son amour. Il n'en était plus réduit, comme dans la scène du refus de mam'selle Antougne, à se frapper la poitrine du plat de la main, faute de pouvoir énoncer ce qu'il y avait dedans. Il savait parler cette fois ; Henriette l'avait instruit : ainsi l'oiseau fournil la plume dont est empennée la flèche qui l'atteint.

Henriette le vit commencer sans surprise, elle l'écouta avec une expression de visage intraduisible, tout à la fois confuse, heureuse, réservée, épanouie ; ne pouvant dire oui, ne sachant dire non ; tenue en arrêt,

subissant la fascination suprême... Ah ! qu'il fut éloquent, et qu'il dit bien sa leçon ce jour-là !

— Vous m'avez pris ne sachant pas lire, et vous m'avez donné tout ce qui me manquait du côté de l'instruction. Cette instruction, vous m'en avez gratifié sans que j'aie eu même à la demander ; c'est à vos pieds que je vous demande aujourd'hui un bien mille fois plus cher : Votre main, votre cœur ! Oui, votre cœur, car le sentiment qui m'anime est si grand qu'il se sent digne même de ce prix.... Oh ! continuez-moi votre bonté : que je ne cesse pas d'être votre écolier, que vous ne cessiez pas d'être mon maître.... Quel privilège d'avoir été l'objet de vos soins, d'avoir été secouru par vous dans le dénûment de mon esprit ; de porter en moi-même une raison façonnée par vos leçons ! Si vous pouviez savoir avec quel culte de respect et d'honneur j'ai gardé, pendant deux ans, cette pensée : Être élevé par vous ! vous croiriez à moi, vous auriez foi même en mon avenir.... Nos parents vont ne nous rien laisser, mais en ces temps où la fortune est à qui la ravit, je me sens capable d'atteindre à la richesse, s'y vous m'y encouragez ; si, pour fortifier ma main, la vôtre daigne s'y unir dans l'action, dans l'amitié. Je tiendrai à la peine, je saurai lutter ; je serai sans peur et sans reproches... La force je la puiserai en moi, la constance en vous... Laissez-moi descendre du rang de votre élève à celui de votre serviteur. Je ne demande qu'à payer une dette, en m'inféodant à vous ; je ne demande qu'à continuer l'habitude prise de vous écouter, de vous obéir, d'être votre enfant. Je ne demande qu'à vous avoir à jamais pour guide : ce que j'ai au cœur, et que je n'ose dire, me payera de tout, me rendra tout possible...

Elle l'écoutait, recueillie et recueillant ; elle le laissait parler, cachant sa complaisance à l'ouïr, et, quand il eut achevé, simplement, avec sa familiarité de chaque jour, elle lui dit :

— Vous demandez ma main, monsieur Henri, eh bien ! tenez, la voilà.

Il se jeta sur cette main émue, à laquelle il touchait pour la première fois ; il en sentit le frémissement et comme le cri.... Ah ! elle s'était véritablement donnée !

Le jeune homme se releva avec une mâle joie, remerciant, s'engageant, se liant ; il comprenait, ils comprenaient l'un et l'autre, que de pareilles accordailles ne sont pas fleurettes, et qu'elles sont avant tout le point de départ d'un grand effort, l'aurore d'un sérieux devoir.

Il fut convenu qu'Henri préviendrait son père en le priant de faire la demande auprès du marquis de Gasparot, résignés à attendre, en cas d'un

refus probable, car leur foi était irrévocablement donnée.

Leur joie fut austère : pauvres comme ils étaient, ils savaient à quoi ils s'exposaient, et le sentiment de l'infortune, qui les avait jusque-là escortés dans la vie, les préserva du moins de la folle allégresse qui se mêle d'habitude à ces graves engagements. Tant de considérations devaient les préoccuper : et l'autorisation de leurs parents, et les moyens de vivre....

Henri, à quelques jours de là, demanda à son père la permission de se marier, lui faisant connaître le désir qu'il aurait d'unir, son sort à celui de mademoiselle de Gasparot. Le pauvre garçon s'attendait à quelque opposition violente, ou, pour le moins à un *non* catégorique, il eut sujet d'être surpris : son père lui dit qu'il n'avait qu'une objection à faire à cette union, celle du manque de bien, mais que la distinction et la naissance de mademoiselle de Gasparot pouvait compenser cela, quoiqu'elle fût, eut-il soin d'ajouter, d'une noblesse inférieure à la sienne.

Disons que depuis le jour, où Henri de la Bouzée, en repoussant mam'selle Isida, s'était montré meilleur gentilhomme que son père, ce dernier se voyait, par ce fait, dominé par son fils. Il commençait en outre à se sentir vaincu et du sort et des ans.

Le marquis poussa même la condescendance jusqu'à promettre de faire la demande lui-même. Il s'assit à cette fin devant un secrétaire, et se mit en posture de rédiger, plume en main, sa requête. Mais il s'aperçut soudain qu'il avait entièrement désappris le peu qu'il avait jamais possédé d'écriture. Sa main refusait son office, sa vue également, son cerveau également. Il ne savait ni quoi mettre, ni comment le mettre.

— Allons, je ferai mieux de vive voix, se dit-il ; et, l'après-midi de ce même jour, il arrivait à Fouettemerle, où M. de Gasparot fut fort étonné de sa visite et encore plus de sa demande. Lui, qui travaillait à lotir richement sa fille, la donner à aussi pauvre qu'elle, c'était pitoyable. Il pria son « cousin » de lui laisser le temps d'y réfléchir et d'en conférer avec mademoiselle Henriette. C'était un ajournement, dont il profita pour écrire au Père de Reculoy, lui exposant ce qui arrivait et le priant de le diriger.

Le Père de Reculoy qui avait, en sa qualité de jésuite influent, bon nombre de demoiselles sans dot à marier, ne fut pas fâché d'en voir décroître la collection ; il conseilla donc de conclure l'affaire, ajoutant qu'il y avait sûrement là un dessein caché de la Providence qu'il ne fallait pas s'exposer à troubler.

Cela dit, tout était dit pour le bonhomme de Gasparot ; et ce mariage, auquel humainement il n'eût jamais songé, lui parut écrit dans le ciel.

Les pauvres enfants se donnèrent l'un à l'autre sans pompe, sans éclat, sans rien que la gêne qui leur devint un peu plus sensible à l'occasion de cet événement, dont les apprêts, si modestes qu'ils fussent, les firent se heurter à chaque instant contre cette pauvreté qu'ils affrontaient l'un pour l'amour de l'autre.

Le mariage fut béni dans l'église du village par l'abbé Jacquet, auquel l'austérité de cette fête convenait. Il lut une page écrite, où Jésus parla véritablement par la bouche de son ministre. Il lut très-bas, comme toujours, à cause du peu de force de sa voix. Dans cette circonstance, ce mezza voce faisait bien : on eût dit qu'il ne s'adressait qu'aux seuls fiancés, confidemment ; et cette discrétion était tout à fait dans la nature de son caractère délicat et particulier.

Derrière les conjoints, se tenaient debout les deux marquis. Leur attitude était peut-être moins abattue que de raison en présence de ces deux pauvres enfants, dont ils avaient laissé périr le patrimoine.

Du reste, ces noces si discrètes, ces noces sans fête ni festin, ne furent pas célébrées, tant s'en faut, au milieu de l'indifférence publique : des sympathies les entourèrent ; le peuple tout entier de la commune vint de lui-même s'associer à cette cérémonie locale. Nul ne manqua la messe ce jour-là. M. Henri et mademoiselle Henriette étaient si généralement aimés ! On les plaignait et on leur savait gré d'être pauvres : cela les faisait ressembler à tout le monde. Le refus d'Henri, celui d'Henriette, avaient transpiré : on les admirait. Les jeunes filles surtout voyaient, dans mademoiselle de Gasparot, une héroïne de leur cause, de la grande cause de l'amour, à laquelle elle avait tout sacrifié ; elles lui applaudissaient du cœur, l'approuvant d'avoir su aimer jusqu'au renoncement, jusqu'à faire, pour cette religion, vœu de pauvreté...

On se contenta dans l'église, mais à la sortie il n'y eut pas moyen, les vivats éclatèrent de tous côtés. On criait de joie, de tendresse... Une démonstration aussi inattendue loucha beaucoup les jeunes mariés ; ils avaient compté s'épouser obscurément, en conformité de leur humble position, et il leur arrivait une véritable ovation. La paroisse, au grand complet, était là ; tous en habits du dimanche ; les hommes rasés, les femmes chaussées, avec un bon vouloir d'amitié dans tous les yeux. Les cœurs étaient en fête, et toutes les physionomies le disaient. Henri, décoré,

pour toute parure, de jeunesse et de grâce, rendait à cette bonne foule cordialité pour cordialité. Henriette, demi-épanouie, soumettait complaisamment son attachant visage au droit d'embrassade si fort en vigueur, au village, à rencontre de toute épousée. Elle se montrait calme et tranquille dans un si grand bonheur, comme ces divinités indoues qui reposent assises dans le sein d'une fleur de lotus, frais symbole de félicité dans l'idéal...

Nous ne dirons rien des jours qui suivirent ; le bonheur ne se raconté pas, il se sent ou se devine ; devinez...

Henri quitta le manoir paternel et vint habiter Fouettemerle. Henriette ne pouvait songer à abandonner son père, auprès duquel, au surplus, l'existence était fort douce, bon et complaisant comme l'avait fait la nature.

Ce ne fut pas un grand événement dans la vie du marquis de la Bouzée que le départ de son fils. Il n'existait entre eux que de sèches relations. Mais un départ qui eut lieu peu de temps après lui fut bien autrement sensible. Je veux parler de la mort de Zabille. La pauvre servante faisait trop d'excès de travail. Un jour, elle tomba, à bout de forces, et ne se releva plus. Quel vide dans l'existence du marquis ! Il perdait tout : la vie matérielle et même la vie morale. Qui l'eût cru et l'eût-il pensé lui-même ? il aimait cette gothon, il l'aimait, non pas d'amour, mais de ce sentiment plus entier, plus exigeant peut-être, qui consiste à ne pouvoir vivre l'un sans l'autre. Sentiment difficile à définir, mais réel puisqu'il tue ; sentiment dont la brute même nous offre des exemples : le cheval de l'Arabe succombe à la douleur d'avoir perdu son maître ; j'ai vu, je ne puis l'oublier, le chien d'un aveugle ne pouvoir survivre au mendiant qu'il conduisait. Sous le coup de la plus sombre tristesse, refusant toute nourriture, il déroba une affreuse nippe du défunt, s'y coucha dessus, en rond, le nez entre les cuisses, les yeux clos, flairant éperdûment le tendre haillon, qu'il serrait contre ses flancs le plus possible, comme une mère ses petits, et crevant là, lentement consumé d'amour et de regret.

Ce fut à un attachement de ce genre que succomba le marquis ; attachement qui n'entend à aucune raison, qui mine comme une fièvre, sorte d'envoûtement du sépulcre.

Quand cette fille vint à lui manquer, il sentit enfin ce qu'elle était pour lui, même au point de vue des liens de l'affection ; il sentit ce qu'il lui devait et combien il était en reste avec elle ; les expressions : bonne Zibille, chère Zabille ! lui venaient naturellement à la bouche ; les répéter

soulageait sa peine... Il se voyait en présence de cette pénurie désolante, la pire de toutes : n'être plus aimé ! Se trouver dans un monde où hommes et plantes se valent pour l'indifférence à notre égard ; où tous les cœurs sont occupés à toute autre chose qu'à de l'attachement pour nous.

Ah ! si la pauvre Zabille avait pu prévoir une telle fortune, et que son dévouement aurait un pareil loyer ! Si elle avait pu prévoir que ce gentilhomme, à ses yeux sans égal, en viendrait, comme un barbet fidèle, à mourir de tendresse sur sa fosse ! Si elle avait pu prévoir un aussi précieux deuil !... Mais ce bien ne devait lui échoir qu'à la tombe ; le cœur de son maître ne devait s'unir au sien que dans la mort : noces mystiques, dont, sous les plis du suaire, durent tressaillir ses vaillants os.

Le marquis de Gasparot, d'autre part, ne survécut pas longtemps à son noble voisin. Un rhume compliqué d'un peu de goutte l'emporta. Ce fut l'affaire d'une petite semaine. Henriette le pleura amèrement ; son père le pressentait bien ; car, avec sa douceur habituelle, il lui disait à ses derniers moments : « Ma seule peine, chère Henriette, c'est que vous allez avoir un trop grand chagrin. Pensez, ma fille, quand je ne serai plus là, à modérer votre douleur, elle me gênerait le ciel. »

Il mourut plein de foi, d'espérance et de charité, étant de ceux pour qui la religion met dans la mort beaucoup de poésie.

Voilà nos deux époux seuls sur terre, sans parents, sans relations, sans ressources. Il faut vivre cependant. Les créanciers du marquis de Gasparot imposèrent un règlement, en vertu duquel le peu que laissait le père d'Henriette ne suffisait pas à payer ses dettes. Il restait une créance de dix mille francs, plus les droits des deux successions à acquitter, et sur les dettes mêmes, montant à deux mille francs, ensemble douze mille francs, qu'il manquait au jeune ménage pour faire honneur aux obligations paternelles, devoir à ses yeux plus que sacré.

Du côté d'Henri, grâce aux efforts de Zabille, celle providence domestique, la situation paraissait moins désastreuse. Le marquis de la Bouzée était mort avec son dernier écu, sans un sou vaillant, mais sans un sou de dettes. Résultat admirable, que la pauvre jardinière avait obtenu, nous savons à quel prix.

Il restait donc, à M. Henri, le vieux manoir avec le jardin et la cour, plus la lande de Boutuge.

Le jardin, sans Zabille, n'était plus qu'une charge : il eût fallu, pour ses frais d'entretien, plus d'argent qu'il n'en eût rapporté. Le manoir était fort

délabré : on n'osait plus passer sur les planchers tant ils étaient vermoulus, ni ouvrir les contrevents tant ils étaient branlants.

Quant à la lande de Boutuge, c'était un vacant, couvrant 150 hectares de bruyères, d'ajoncs et de brandes, qui n'avait que bien peu de valeur vénale, vu ce qu'il en devait coûter pour le défricher et le mettre en culture. Le sol en était des plus pauvres.

Ainsi, le manoir et la lande, ces deux ruines, tel était l'actif du jeune ménage. Gomment tirer de là les douze mille francs qu'ils redevaient sur la succession de M. de Gasparot ? C'était toutefois le plus pressé : moins on est riche, plus on répugne à devoir.

Un paysan qui avait vu Zabille faire miracle dans son petit enclos, se sentit le courage d'en faire autant pour son propre compte. Il se présenta pour acheter le jardin et la cour avec les dépendances du château, écuries et celliers, dans lesquelles il comptait se loger lui et son petit bétail. Ce paysan offrait du tout dix mille francs, c'était un bon prix, il n'y avait pas plus d'un hectare ; Henri exigea douze mille francs, et le rustre les donna.

Donc, toutes dettes éteintes, ils possédaient encore le manoir et la lande, et rien de plus.

Que faire de cela, et comment vivre avec deux objets si parfaitement improductifs ? Là était le problème que ces pauvres enfants ne cessaient d'agiter en leur perpétuel tête-à-tête, et auquel ils ne trouvaient qu'une solution vendre le manoir et vendre la lande. Mais ici surgissait une difficulté, c'est que cette lande inculte et ce château inhabitable n'étaient guère vendables, nul n'en voulait.

Le château, disait-on, ne valait que comme matériaux ; et ces matériaux, les frais de démolition, vu la solidité des murs d'œuvre, en absorberaient le prix. La lande, il y aurait à la payer deux fois, d'abord en l'achetant, puis en la défrichant, et si le premier déboursé se trouvait minime, le second ne manquerait pas d'être écrasant. C'est pourquoi le paysan lui-même, cet intrépide amateur de la terre, reculait.

Voilà donc quelle était la situation de ces deux abandonnés, dont le dénûment ne pouvait être plus complet : il leur restait une habitation, elle n'était pas logeable ; il leur restait une terre, elle n'était pas cultivable : c'est-à-dire il leur restait moins que rien, des charges.

Ils n'avaient, pour se reconforter, qu'une chose : leur amour. Aussi ne se quittaient-ils point, se tenant rapprochés comme pour combattre un certain froid qui les envahissait.

Un soir, ils allaient cheminant et devisant dans un sentier perdu, le long d'un bois ; ils n'avançaient qu'à pas comptés, s'arrêtant de temps à autre quand le propos, devenu plus particulier, les fixait sur place. Ils débattaient la question entre eux toujours pendante : Que faire ? quel parti prendre ?.... Avoir ou non du pain, tel était le dilemme.

— Si nous parvenions à réaliser le peu qui nous reste, en trouvant un acquéreur pour le manoir et pour la lande, nous aurions une certaine somme.

— Oui, répondait Henriette, environ vingt mille francs, à ce que suppose M. Florian, le notaire.

Avec vingt mille francs, de la vigilance, de l'activité, il y aurait moyen d'entreprendre quelque chose, afin de gagner sa vie.

— L'important serait de se trouver dans un centre d'affaires où cette vigilance et cette activité pussent trouver à s'exercer.

— Je ne vois pour cela, dit Henri, que deux résidences, Paris ou l'Australie.

— L'Australie, c'est bien loin.

— Tu connais l'anglais et tu me l'enseignerais durant la traversée, que nous effectuerions sur un voilier, par économie. L'Australie est loin, mais Paris est trop près, nous y serions moins à notre aise pour nous ingénier.

— Oui, nous pourrions choisir l'Australie, dit avec résignation Henriette.

— Il me semble qu'avec le courage que je me sens, courage centuplé par l'idée que je travaillerais pour toi, il me semble que je pourrais faire mieux que les autres.

— Tu es doué, mon ami, de toutes les qualités de l'esprit et du cœur ; j'en juge non par mon opinion d'à présent qui est partielle évidemment, mais par l'effet que tu produisais sur moi, lorsque tu ne m'étais de rien. Je me disais souvent que la Providence t'avait visiblement avantagé dans le partage de ses dons. La confiance que tu peux avoir en ta valeur propre est bien fondée, je puis te l'assurer.

— Mettons-la donc en ligne de compte avec les vingt mille francs, fit Henri souriant. Et, cessant de stationner, ils se remirent en marche. Or, il se trouva, par cas fortuit, qu'ils venaient de s'arrêter justement au pied d'un têtard de saule, dans lequel se tenait un paysan posté à l'affût.

Ce paysan, qui s'appelait de son nom Jean Utin, et que l'on appelait de son surnom Riche-Utin, à cause de sa grande fortune territoriale, ce paysan était assis là, dans une cachette feuillue, avec un fusil fortement chargé sur

les genoux. Il guettait certain lièvre, qu'il avait mis debout, dans la matinée, là tout auprès.

Quand on a fait lever un lièvre, et qu'on a eu soin de le laisser filer sans autrement l'épouvanter, on peut compter qu'il reviendra rôder, vers l'heure du soleil couchant, autour du gîte dont on l'a délogé.

Riche-Utin attendait donc son lièvre, quand vinrent à passer les deux promeneurs intempestifs, elle hasard voulut que le court dialogue, que nous venons de relater, fût prononcé précisément au-dessous de l'arbre où il avait pris position. Il n'en perdit pas une syllabe. Le paysan est curieux comme un enfant. Jean Utin prêta l'oreille à ces paroles, recueillies par lui à la dérobée ; elles l'intéressaient. Toutefois, quand les deux promeneurs se remirent en marche, il n'en fut pas fâché, car il pensait à sa chasse. Du haut de son observatoire, il les regarda s'éloigner, s'éloigner de plus en plus, puis disparaître entièrement. Le chemin redevint solitaire ; le calme du soir commençait à le gagner.

— Le lièvre aura été retardé, se disait Riche-Utin, son heure est passée ; il aura flairé ces maudits amoureux, sans quoi il serait déjà mien ; pourtant rien n'est encore désespéré, j'en ai fusillé plus tard que cela de beaucoup ; ah ! j'étais jeune alors, et je n'ai plus tout à fait les yeux qu'il faut pour viser droit, au clair de lune.

Tout en s'exprimant de la sorte, il tira de sa poche un morceau de papier blanc, dont il eut soin d'entourer le bout de son fusil, afin de mieux discerner le point de mire. Puis, il se remit à attendre, le doigt sur la détente, qu'il lui tardait tant de presser.

Il n'était pas reposté depuis un quart d'heure quand le lièvre parut. Droit sur son séant, il se tenait tout au milieu du sentier, où il avait débouché si prestement, qu'on ne l'y avait pas vu arriver.

Par malheur ; il se trouvait trop loin encore, il fallait avoir patience et le laisser se rapprocher. Le cœur du vieil Utin battait comme un cœur de vingt ans, quand arrive, exact au rendez-vous, non plus un Lièvre, mais le gibier que l'on devine.

— Ne te hâte pas, ne précipite rien, Utin, mon ami, se disait l'affûteur, qui savait le fort et le faible de sa position : le lièvre ne peut l'échapper, obligé qu'il sera, pour regagner son gîte, de défiler devant toi. Tu es sûr de l'avoir à bonne portée. Toutes les fois que tu as voulu tirer de loin, il doit t'en souvenir, tu as fait une sottise. Personne, que tu saches, n'a plus à

passer par ici ; tu n'as donc rien à craindre ; le ciel est fin d'un bout à l'autre, le crépuscule sera long ; patience donc, patience....

Ainsi s'admonestait le guetteur, tout en jouissant de son lièvre, qu'il voyait prendre sa goulée aux herbes du chemin, se dressant, comme un écureuil, pour atteindre aux panicules élevées... ! Que c'est joli un lièvre, que c'est joli, quand le considérant ainsi dans tout le naturel de ses ébats, on se sent au moment de faire feu dessus ! La partie peut se prolonger : j'ai vu des lièvres tenir ainsi leur adversaire en balance pendant des heures. L'un folâtrant à deux pas de la foudre, l'autre voyant hésiter la chance. Le temps, dans ces conditions-là, n'est pas ennuyeux à passer. On assiste à la plus attachante représentation, et jamais il n'y eut si petit acteur sur une si grande scène. La scène, c'est la campagne immense ; l'acteur, c'est ce petit mime qui ne cesse de jouer des babines, en gesticulant des bras et des oreilles.

Enfin, à la suite de la plus savoureuse attente, Riche-Utin vit le gentil quadrupède se rapprocher pas à pas, sans se hâter. Il le laissa arriver à distance suffisante, puis plus près encore, et là, sûr de son coup, prenant posément sa visée, il tira... Le pauvre lièvre rebondit sur le flanc, fit entendre un vagissement clair, décocha force ruades, et, plus rien, il était mort,

Le vieux braconnier passa vite son fusil en bandoulière, et, dévalé de l'arbre, courut au gisant qu'il se hâta de ramasser et de soupeser en connaisseur.

— Bon ! il pèse huit livres, sinon plus.

Le lièvre une fois ensaché, Riche-Utin, revenant à ses réflexions, interrompues par les péripéties de l'affût, se reprit à rêver à ce qu'il avait entendu de la conversation des deux promeneurs. Ce qu'ils venaient de dire lui donnait à penser ; il y pensa tout le restant de la soirée, il y pensa en soupant, il y pensa surtout pendant sa grande insomnie de chaque nuit, qui était le moment où, dans un recueillement absolu, il débattait à part lui de ses intérêts, de ses projets et supputait tous ses comptes. Cette insomnie durait régulièrement de minuit à trois heures, qu'il faisait un petit somme avant de se lever... Il y pensa, et une marque qu'il y pensa profondément, c'est qu'il n'en dit mot à sa femme, voulant garder tout pour lui.

Le lendemain, dans la matinée, il se rendit au château dans le dessein de parler à monsieur et à madame de la Bouzée, et il se retirait très-contrarié de ne pas les avoir rencontrés, quand, en arrivant au tertre de la Sudrie, il les

aperçut au milieu de la lande de Boutuge, qu'ils traversaient ensemble, lentement et comme deux âmes en peine. Il y courut : l'âge, pour un paysan, n'est pas un obstacle à courir. Il coupa droit à eux, manœuvre facile sur une lande ; tantôt dans la bruyère jusqu'aux jarrets, tantôt dans les brandes jusqu'au ventre, tantôt dans les genêts jusqu'aux épaules ; disparaissant, par intervalle, dans les ajoncs en fleurs, dont l'or, à son sens, ne rachetait pas les piquants.

Quand il se vit à portée de la voix : Hé, M. Henri, hé !... cria-t-il bien fort. Étant riche, il n'était point timide.

Dès qu'il eut rejoint les jeunes gens, il commença par entrer en propos et ne salua qu'au courant de la conversation, qu'il eut soin d'interrompre à cet effet. C'est là du reste un usage général chez le paysan, et cet usage doit dater de loin ; il est plus révérencieux que le nôtre : nous saluons d'arrivée, précipitamment, étourdiment, le paysan n'en use pas de la sorte, il attend, pour accomplir ce devoir de civilité, d'être remis du premier essoufflement, et, quand il a jeté un vain flux de paroles, il se découvre et articule posément la formule salutatoire, puis il reprend le propos commencé.

Jean Utin fut bien accueilli, car, dans l'incertitude où flottaient les Henri (on les désignait, pour faire court, par ce seul prénom, commun à tous les deux) c'était quelque chose où se prendre, de bien ferme, de bien solide que Riche-Utin.

Dépeignons un peu cette personnalité rustique.

Jean Utin était un homme de soixante-dix ans, dégourdi, vigoureux ; le corps plein sans être gras. Il avait conservé tous ses cheveux qui n'étaient point blancs, et toutes ses dents qui n'étaient point noires, Son teint coloré, son oreille rubiconde, annonçaient un tempérament sanguin, le tempérament de la force et de la gaieté. Il se portait toujours bien, l'hiver comme l'été, et il était toujours prêt à rire. C'était le vrai type du paysan riche, qui est le seul riche que son enrichissement n'assombrisse ni ne renfrogne. On trouve, dans les campagnes, beaucoup de ces paysans propriétaires fonciers, et tous, vu la modération de leur train de vie, peuvent s'appeler des gens riches, puisqu'il n'y a richesse que là où il y a excédant. C'est là une catégorie d'individus qu'on ne saurait assez examiner ; elle est intéressante pour le philosophe, car ce sont des gens heureux ; pour le moraliste, car ce sont des gens honnêtes ; pour l'homme d'État, car ce sont des gens paisibles ; pour l'économiste, car ce sont des producteurs

excellents. On les reconnaît aisément à un air de satisfaction qu'ils portent sur le visage.

Le feu du ciel, entre autres effets étonnants, imprime parfois sur le corps des foudroyés une image de l'arbre sous lequel ils étaient venus s'abriter ; ne pourrait-on pas dire que le sentiment de la propriété produit quelque chose d'analogue chez le paysan, en imprimant sur son visage comme un reflet de ses cultures et de ses champs ?

Mais laissons parler Jean Utin, il va nous dire son histoire, qui est celle de tous les enrichis, ses confrères.

— Vos ajoncs, monsieur Henri, ne considèrent pas que je me dirige vers leur seigneur et maître ; ils font tout au inonde pour m'empêcher de passer, mais je suis comme le bœuf : plus ils me piquent, plus j'avance.

— Vous avancez en effet, dit Henri, et même d'un bon pas.

— D'un pas de jeune homme, pardienne ! Faut profiter de la jeunesse tant qu'elle dure. N'est pas jeune qui veut, surtout à mon âge. Croiriez-vous, madame Henri, qu'il y a un extrait de naissance assez désobligeant pour me faire dater de 1780 ?

— Oh ! le radoteur, fit Henriette.

— Oui, ce doit être quelque radoteur, car je vais du pied et de l'estomac comme à vingt ans...

Puis, ôtant le vaste couvre-chef qui lui servait de coiffure :

— Bonjour, madame Henriette, bonjour, monsieur Henri ; e vois que vos santés sont à l'accoutumée, de quoi je suis tout réjoui, ma foi !

Il usait, en leur parlant, selon une habitude constante au village, du seul nom de baptême. Touchant usage, qui vous laisse ; jusque sous les cheveux blancs, les tendres appellations du jeune âge. C'est surtout lorsqu'on a été longtemps éloigné de son pays, que cette pratique paraît douce. On revient après dix ans, vingt ans d'absence, et, dès qu'on approche de son endroit, voilà que chaque passant commence à vous saluer de ce prénom, si flatteur à votre oreille. Le nom patronymique est mis de côté. Il vous semble, ce familier petit nom, l'entendre encore sortir de la bouche de votre mère, il vous semble goûter encore ans joies de votre enfance, et votre cœur en est tout rajeuni.

Les salutations une fois échangées, le rustique reprit :

— Voilà bien des jours que je suis en balance de venir vous parler de vos affaires, dans lesquelles je vois plus clair que vous-mêmes, à cause que je suis en dehors, et puis surtout à cause que ça me connaît. Je me dis : M.

Henri est dans l'incertitude sur ce qu'il doit faire, va lui donner un bon avis. Vous savez, on prétend que je suis un vieux sorcier ; je ne suis pas plus sorcier qu'un autre, mais je comprends la terre, je sais ce qu'elle peut et ce qu'elle vaut, voilà mon sortilège, voilà mon pacte avec le diable ; duquel, au surplus, je me sens porté à vous faire bénéficier ; car le cœur me saigne quand je vois des personnes, aussi dignes que vous, réduites à la gêne par ce seul motif que vos parents n'ont pas su s'expliquer ce que c'est qu'un bien-fonds et comment on en joue... M. le marquis de Gasparot était bon comme le pain, M. le marquis de la Bouzée était noble comme l'or ; ni l'un ni l'autre n'a jamais nui ; honorés, vénérés d'un chacun dans le pays, et avec tout ça ruinés à blanc-estoc tous les deux. Il y a évidemment là un faux calcul qui a tout gâté, puisque, d'un côté, ces messieurs, qui avaient du bien l'ont perdu, et que de l'autre, Jean Utin, qui n'avait pas de bien, en est pourvu. Mieux vaut donc, en définitive, imiter celui-ci que ceux-là... Vous savez mon histoire, monsieur Henri, tout le monde la sait ; un paysan qui fait fortune ça n'est pas comme un industriel ou un négociant qui s'enrichit : chacun peut compter, sou à sou, sur ses doigts, ce qu'il gagne ; ses affaires sont étalées sur le sol, et le soleil rayonne sur toutes ses opérations ; mais enfin, quoique vous connaissiez mon histoire, j'éprouve le besoin de vous la redire, ne fût-ce que pour me donner crédit auprès de vous que j'aspire à conseiller, et cela, croyez-le, par un bon mouvement du cœur.

— Nous en sommes persuadés, cher voisin, dit Henriette, parlez, dirigez-nous ; vos avis seront toujours écoutés et suivis. Nous en avons bien besoin, car rien n'égale notre perplexité sur le fait de savoir à quoi nous déterminer ; et, tenez, nous nous demandions, lorsque vous êtes arrivé, si nous ne devions pas réaliser le peu qui nous reste pour nous expatrier avec.

A ce mot « expatrier, » Riche-Utin sourit.

— C'est cela, dit-il, je l'aurais deviné, partir pour la Californie ou pour l'Australie. La Californie, madame Henriette, le soleil ne se couche jamais dessus, car elle recouvre toute la terre. Il suffit, pour l'établir, d'une pioche et d'un piocheur, pourvu que l'outil soit taillant et l'homme vaillant.. Écoutez-moi : j'ai assez bien manœuvré pour mon propre compte ; toutefois, si c'était à refaire, je crois, sans me flatter, que je manœuvrerais mieux encore, étant bien plus habile que je n'étais lors de mes débuts dans la partie. Eh bien ! cette expérience qui ne peut plus me servir, je veux qu'elle vous profite à vous, y étant porté, je vous le répète, par quelque chose qui est la (et il se frappait la poitrine au bon endroit), je veux vous

donner un conseil salulaire : ah ! c'est un fier cadeau qu'un conseil bien appliqué ! J'ai besoin pour cela que vous ayez foi en mon savoir ; je vais donc faire convie le vendeur d'orviétan, qui commence par se vanter tant qu'il peut, puis par remuer devant le public des louis à plein corbillon. Seulement ses paroles sont fausses et ses louis encore plus ; tandis que je vais y aller avec vous, comme on dit, bon jeu, bon argent...

Je suis ne devers les Bouches-du-Rhône, à moins que ce ne soit dans l'Ardèche, je n'ai jamais pu bien savoir au juste. Du plus loin qu'il me souvienne, je me vois ans mains d'un toucheur de bœufs, qui me faisait la vie si dure, que, dès que j'eus assez de raison, j'en profitai pour m'évader de son service. Je me mis à mendier, ce qui me parut un état délicieux. Et de fait, quand on est enfant, avec l'insouciance, la santé en partage, l'intérêt que tout bas âge inspire, et la liberté de vagabonder, quoi de plus récréatif. Toutes les portes vous accueillent, chacun s'apitoie sur votre sort comme s'il était déplorable ; on vous donne pièce à pièce plein vos poches de gros sous, ce qui est le comble de la félicité. Il paraît que j'étais un petit mendiant assez avenant, puisque je n'eus pas mené cette douce vie l'espace de six mois, qu'une grande dame me retint auprès d'elle, me fit dégraisser, habiller et même m'envoya à l'école, où j'appris le peu que je sais d'écriture, de calcul et de lecture.

Mon temps d'écolage achevé, la charitable dame qui m'avait recueilli, trompée par son bon cœur, ne voulut pas me mettre à la terre : elle me plaça, en qualité de commis, dans un comptoir à Bordeaux. C'était chez un marchand de bois merrain, qui me donna, pour commencer, des planches à marquer au crayon rouge, et puis à écrire, écrire, la nuit comme le jour. C'est pour le coup que je me pris à regretter ma sauvage liberté. Le temps où j'allais sans gêne à travers pays me parut le bonheur même. Je devins maigre, triste, malade. Un médecin déclara qu'il me fallait de l'exercice, en raison de quoi mon maître prit l'habitude de m'amener quand il allait traiter de quelque partie de bois, le long du Ciron et de la Leyre, ou dans notre Bénéauge-Noire. Je revins à la vie.

— Eh bien, me dit le patron, puisqu'il te faut l'air des champs, tu m'accompagneras toujours, et remarque bien comment je m'y prends pour débattre un marché, afin de pouvoir me suppléer bientôt, car je fais faute au comptoir, et d'ailleurs je sens que l'âge va me rendre de moins en moins ambulant.

Je m'appliquai donc bien fort, n'ayant nulle envie de rentrer aux écritures. Il y avait quelques dispositions chez moi, car, au bout d'une année, je fus envoyé seul à l'emplette, concluant les marchés, lorsqu'ils n'étaient pas trop gros.

Or, il se trouva qu'un hiver, en venant reconnaître les coupes mises en vente dans cette contrée-ci, j'avisai un terrassier qui défonçait une friche. Il était au milieu d'une grande pièce vague, enfoncé dans sa jauge jusqu'à mi-corps ; on lui voyait seulement le buste et les bras armés de l'outil, qu'il élevait et qu'il abaissait sans relâche, dans un va-et-vient inflexible. De temps à autre, il saisissait à deux mains une gourde qu'il avait en bandoulière, la portait à ses lèvres et, l'embouchant comme un clairon, en tirait cinq ou six lampées, puis reprenait son branle de combat. Cet homme m'intéressait, il m'intéressait à un point que je ne saurais dire. Chacun de nous a un métier, pour lequel il est fait, et avec les différentes parties duquel cadrent les aptitudes de son esprit. Les états sont divers et les hommes aussi. Tel, voyant un régiment en marche, se sent entraîné et part soldat comme un fou ; tel autre, entendant de la musique pour la première fois, en prend une fièvre qui ne le laissera plus ; n'ai-je pas connu un berger, lequel ayant ramassé, sur le chemin, une montre perdue, l'ouvrit, la démontra pièce à pièce et là remonta ; puis, comprenant cette machine, se trouva horloger du coup, au point de fabriquer une grande pendule de bois, que l'on mit dans le clocher du village, où elle fait très-bien son devoir de dire l'heure à toute la paroisse ?

Ce que la montre disait au berger, le terrassier me le disait à moi, et je me sentais travailleur de terre à le regarder. Je l'admirais de loin, tout à mon aise, planté sur le chemin, derrière la haie. Je le trouvais heureux et glorieux de son rôle en ce monde. Touchant le premier après Dieu à ce sol mort, pour le ressusciter, il faisait un champ. Faire un champ ? que de choses pour moi dans cette parole !

A chacune de mes tournées, j'étais ébahi de la somme d'ouvrage qu'avait pu faire ce terrassier, dont l'outil, coup à coup, ne pouvait avancer que bien lentement ; mais il était si assidu, prenant la journée, je l'ai su depuis, bien avant l'aube ; la finissant bien après le crépuscule, piochant même le dimanche, tant il était endiable !

Enfin, un jour, n'y tenant plus, je me décidai à l'aborder ; il m'attirait. J'arrivai jusqu'à lui par un circuit, crainte de fouler son labour. Il ne me vit point venir, et parut fort surpris de me rencontrer là, inopinément, presque

sous son coup de pioche. Il m'accueillit d'un : « Qu'y a-t-il, jeune homme ? » assez bourru, Je lui contai mes petites affaires, afin de l'amener à causer.

— Je cherche, lui dis-je, des arbres à acheter, les chênes se font rares, les ormes encore plus, les tortillards surtout, et les frênes sont à feu d'argent. Je suis au service d'un négociant en gros sur la futaie, qui me fait battre les régions boisées, en quête de quelque bonne rencontre. J'aime, par humeur, la campagne, mais trop est trop, et quinze à vingt lieues que je me mets dans les guêtres chaque jour, ça finit par éreinter. J'ai bien du mal, allez, quand il pleut et quand il fange.

— Ah ! quand il pleut, qui donc n'a pas du mal ? dit le terrassier, en dépêtrant du fond de sa tranchée, qui l'un qui l'autre de ses pieds.

Je remarquai ses jambes bottées jusqu'en haut, pour qu'il ne rentrât pas de terre dans ses chaussures ; sa chemise ouverte laissait voir la croix velue de sa poitrine ; ses bras étaient retroussés entièrement, et il restait tête nue par toutes les intempéries. Il ne cessait de piocher que juste le temps d'ôter les racines et les herbes qu'il rencontrait, les disposant, derrière lui, en petits tas, pour, une fois desséchés, en faire un brûlis. La terre de dessus, il l'enfouissait, et celle du fond, il la ramenait à la surface. Son travail était fait en perfection. Je lui en fis compliment avec la timidité de quelqu'un qui admire sans trop comprendre, et puis je le quittai, ce qui parut lui faire plaisir. Dans un pareil entrain, tout témoin est de trop ; on se suffit.

A quelques jours de là, je revins ; il fut moins farouche, il causa, La connaissance était faite. Il me laissa prendre son outil, le manier. C'était une de ces pioches taillantes d'un côté, pointues de l'autre, qui sont emmanchées court pour fouir entre jambes. Son poids m'étonna. Comment pouvait-on brandir cela quinze heures durant ? Il y avait bien vingt livres de fer.

— J'ai grand'peur, me dit le terrassier, de ne pouvoir finir à jour dit. Je n'ai plus que deux semaines devant moi.

Et, ce disant, il cracha dans une de ses mains, la frotta contre l'autre pour lui communiquer l'adhérence, et, saisissant le manche, se remit à piocher en deux temps.

— Pourquoi ne prenez-vous pas des journaliers ?

— Parce que je n'en trouve pas.

— Vous n'en trouvez pas !

— J'en trouve sans en trouver, je trouve des mazettes qui, loin de me suivre, me retarderaient ; la jeunesse d'à présent, voyez-vous, ça ne sait plus

marcher un train de manœuvre, et ça veut gagner plus que nous ne gagnions nous autres, en notre bon temps.

— Qu'est-ce que vous me demanderiez pour m'apprendre votre état ?

A cette question, le terrassier leva la tête et me mesura du regard, avec un vilain sourire. Mais, ayant vu, à mon air, que je parlais pour de bon, il se contenta de me tendre ses deux mains entr'ouvertes, en me disant :

— Tâtez-moi ça.

Je touchai une espèce de corne à gros sillons ; on eût dit le dessous d'un pied de cheval.

— Si vous faisiez ce que je fais là seulement une journée, on pourrait, le soir venu, aller quérir le médecin.

— Il y a commencement à tout ; je suis fils de paysan, ce que mon père a fait, je le ferai bien peut-être. Vous même, vous n'avez pas toujours eu les mains aussi dures.

— A votre âge, j'avais les mains comme les voilà.

Je ne sais si ma détermination lui plut, ou s'il discerna en moi un amoureux de la glèbe, mais toujours est-il que changeant de ton tout à coup, il se mit à me détailler les avantages de son métier ; poussant la confiance jusqu'à me dire ce qu'il gagnait par jour et par heure, tout le long de l'année, sans repos ni chômages.

— Vous êtes tendre encore, me dit-il, mais je vous vois bien *assouché*, si vous voulez planter là l'écritoire et venir faire ce que je fais, je vous garantis que ce machin — il montrait sa pioche — vous enrichira, comme il m'a enrichi moi-même ; car, tel que me voilà, je possède une dizaine d'hectares en fine Limagne, et c'est quelque chose, entendez-vous, que la Limagne d'Auvergne !

Bref, il fut décidé, séance tenante, que j'abandonnerais le comptoir du débitant de bois et que je me ferais travailleur de terre. Quand je me mets à y songer, je me dis que je fis là un coup de tête bien fou, mais ma destinée m'y poussait ; j'obéissais au démon qui me tenait ; chacun à le sien. Les commencements furent rudes, ils furent terribles : il y eut là un combat entre mon corps qui n'en voulait plus et mon courage qui en voulait toujours : mon courage l'emporta. Je m'habituai à la peine, mes poumons jouèrent, ma poitrine s'ouvrit. L'haleine est tout chez le travailleur de terre.

— Quand la respiration ira bien, tout ira bien, me disait mon maître à piocher, et il disait vrai. Dès que je pus houer sans souffler, je fus ouvrier. Je

fus ouvrier, et je commençai à gagner. Je pus porter une ceinture : savez-vous ce que c'est qu'une ceinture pour le manouvrier, monsieur Henri ?

— Je m'en doute.

— Une ceinture (tout franc piocheur à la sienne), c'est un long fourreau de cuir, avec boucle et courroie, dans lequel il cache son gain. On se serre les flancs avec cela, et rien ne donne du feu comme de sentir sur sa peau un pareil baudrier, C'est là le cilice du terrassier, dont s'accroît sa ferveur. Au moindre mouvement, il sent sur sa chair le contact des pièces d'or, et, plus devient gênante sa ceinture, plus il est heureux. Vers la fin de l'hiver, — il n'est pas utile que tout le monde sache cela, — il y a tels bons terrassiers que l'on voit tout empenaillés de mauvais habits, qu'ont pourris les pluies en-dessus et les sueurs en-dessous, et qui paraissent bien gourds de tous leurs membres, à cause qu'ils sont tout ventrus de bonnes pistoles.

Que vous dirai-je ? à ce métier-là, je gagnai vite de quoi acheter une cahute et un champ ; car j'étais plus que rangé et plus que diligent, je puis bien le confesser, j'étais avare et j'étais intrépide. Je vivais de pain et de vin, tout sec et tout pur. J'entreprenais hardiment les plus violents travaux, comme de défoncer des garrigues où il y avait des chênes dans des enrochements, dont l'arrachage me prenait une semaine entière. Je m'endurcis tellement que j'en vins à ne plus sentir la fatigue, et à peiner tout un hiver sans me mettre hors d'haleine. Si par cas je soufflais plus fort une fois que l'autre, c'était de contentement, lorsque la besogne allait bien et que je reconnaissais que j'abattais beaucoup d'ouvrage.

Là dessus, je me mariaï ; j'épousai la fille unique d'un paysan aisé, ce qui doubla mes ressources et m'aida à devenir ce que je suis : Utin le riche ou Riche-Utin, pour parler comme tout le monde...

Je viens, madame Henriette, de me confesser à vous, je viens de vous raconter comment je m'y suis pris pour parvenir à la richesse en cultivant la terre ; il me reste à étaler devant vous cette richesse même. Si vous consentez à me suivre dans une promenade à travers mes cultures, vous pourrez juger par vos yeux de ce que sait faire ceci : et il désignait du pied le sol, en y frappant dessus avec la pointe de son sabot.

Ils descendirent la lande et se dirigèrent vers les domaines du paysan riche, domaines qui ne cessaient de reculer leurs frontières, de sorte qu'on n'eût jamais su au juste où ils commençaient, si l'aspect d'une végétation plus active n'eût tout d'abord désigné les pièces appartenant à Jean Utin.

On était à la mi-juin, c'est le moment où la terre est dans tout son épanouissement, où Cybèle a toutes ses mamelles garnies de ses nombreux nourrissons. Il faisait une chaude après-midi, tempérée par un joli frais du nord, qui rendait le jarrêt dispos et l'esprit alerte. Une buée de chaleur ondulait sur les campagnes mûrissantes, où le cri de la cigale dominait les murmures du feuillage et de l'herbe. On entendait le coucou, on entendait le ramier et la huppe, dont les roucoulements, prolongés, confus, faisaient rêver au son lointain du cor dans les bois....

— Nous voici chez nous, dit Utin, en saluant avec une cordialité qui n'était pas sans grâce. Le propriétaire rural ne saurait fouler souterrain sans une émotion particulière. Dès qu'il a franchi la borne qui sépare son champ de celui du voisin, il éprouve un tressaillement caractéristique à la vue de ces plantations, pour lui, si différentes de toutes les autres. Sur ce sol, qui ne ressemble à nul autre, il se sent souverain, sa parole s'élève au ton du commandement, son regard devient « l'œil du maître. »

Jean Utin subit d'autant plus visiblement cette influence qu'il avait son domaine plus à cœur, et les deux jeunes gens furent frappés du changement qui s'opéra dans toute sa personne dès qu'il se trouva dans un champ où tout était à lui.

Ils venaient de déboucher sur une grande prairie, située au milieu d'une espèce d'anse que faisait l'étier du Gestas en la contournant de trois côtés. On était à même d'y faire les foin, et, bien que ce fût un dimanche, le travail n'avait pas discontinué. Une moitié du pré était déjà fauchée, l'autre encore debout. Tout le personnel du domaine se trouvait là, chacun s'employant selon ses forces, les jeunes hommes à la faux, les femmes aux râteaux, les enfants et les vieillards à la fourche. Trois charrettes à bœufs arrivaient en ce moment même, pour charger. Elles étaient tirées par de massifs garonnais, qui sitôt dans le pré, animés par ce lieu de liberté plénière, doublèrent leur allure et se mirent à trotter pesamment, non sans secouer, sur les bruts chariots, les bouviers, cramponnés d'une main aux ridelles, tandis qu'ils s'efforçaient de modérer la fougue de l'attelage, en lui criant : — chou-là ! mais chou-là donc !

Dès que Jean Utin fut en vue, sur le chantier, le travail sur toute la ligne y fut soudain accéléré. Il se dirigea, suivi d'Henri et d'Henriette, vers le groupe des faucheurs, tout en indiquant, d'un geste de son bras levé, l'endroit de la prairie où l'on devait se rendre pour commencer le

chargement ; et les bouviers, cahotés sur les charrettes retentissantes, lui répondant aussi par gestes qu'ils avaient compris et qu'ils allaient obéir.

On arriva près des faucheurs ; ils étaient là dix jeunes gars, avec le plus robuste en tête, qui effectuaient ce travail des fauchailles, lequel est bien certainement le plus pénible de tous les travaux rustiques. L'herbe était haute et serrée au point de ne pouvoir la couper qu'à tour simple. Tous à leur rang, ils conservaient, de l'un à l'autre, l'exacte distance, sans un traînard. Le chef de file donnant, comme on dit, toute sa sueur, y mettait de l'amour-propre, et les autres, plutôt que de ne pas le suivre, se seraient tous crevés. Les jambes écartées, les pieds traînants, les bras ouverts, le corps penché, ils avançaient bien ensemble d'un train soutenu. A chaque coup dans l'herbe drue, le buste leur pivotait sur les hanches. Leur ceinture de laine rouge était toute trempée. De temps en temps, ils s'arrêtaient, et, se redressant, ils aiguisaient leur faux hâtivement. Quand ils se retournèrent vers le maître pour le saluer, lui et la compagnie, on eût dit qu'ils pleuraient à chaudes larmes, tant les gouttes de sueur leur découlaient du front.

Riche-Utin fut touché de leur fatigue ; s'adressant à ses deux compagnons de promenade, il leur dit en homme qui a passé par là : — Ils souffrent bien ! — puis, élevant la voix afin d'être entendu de tous : — Allons manger un cul-rousset.

En style de travailleur de terre « manger un cul-rousset, » c'est casser une croûte et boire un coup, en reprenant haleine. Le cul-rousset est un oiseau qui se mange fort vite par la raison qu'il est fort petit ; ainsi « manger un cul-rousset, » c'est interrompre le travail pour un peu de temps, le temps qu'il faudrait pour manger un oiselet. Cette locution, qui est très-fort en usage dans la contrée où se passe ce récit, avait, comme on voit, besoin d'être expliquée.

Dès que Riche-Utin en eut donné le signal, fourches et faux cessèrent de jouer, et chacun prit le chemin d'un grand chêne aux rameaux retombants jusqu'à terre, qu'on avait laissé au centre de la prairie, où il servait à abriter, de la pluie et du soleil, les travailleurs et les pâtres. Le maître s'y rendit aussi de son côté ; des faneuses lui présentaient, chemin faisant, des poignées de foin pour qu'il décidât si la dessiccation en était suffisante. Utin prenait cette manipule d'herbe coupée, la froissait d'une certaine façon, et prononçait infailliblement.

Sous l'arbre, il y avait, dans un naperon, un pain de vingt livres presque entier, de l'ail, de l'oignon, du sel, plus une dame-jeanne de vin. On coupa

vite un morceau de pain aux enfants, qui partirent, armés d'un feuillard pour émoucher les bœufs ; tous les autres s'assirent et se mirent à manger en parlant et en riant bien haut. Jean Utin était un homme très-gai, ses affaires marchaient trop bien pour qu'il ne fût pas dans un état de satisfaction continue ; son rire était communicatif autour de lui ; les subordonnés aiment surtout un maître joyeux, qui étant content de toutes choses, l'est par suite de ses serviteurs. Il les encouragea à manger et à boire : boire, ils le pouvaient, mais manger leur était plus difficile, à cause de la grande fatigue et de la grande chaleur : le pain ne leur passait pas.

Bientôt les bouviers, élevant la voix, demandèrent du foin pour charger ; chacun se leva, le cul-rousset était avalé, et le travail reprit son cours.

Quand Utin fut seul sous le chêne avec Henri et Henriette :

— Il y a, dit-il, vingt-cinq ans, qu'à la place de cette prairie, vous n'eussiez vu, ici, qu'un paquis à mouton. J'achetai ce vacant aux héritiers Martinqué, et vous voyez ce que j'en ai fait. J'ai détourné l'étier, qui passait en droite ligne, pour qu'il baignât plus de terrain, il en baigne trois fois plus. J'ai planté tous ces peupliers et tous ces saules, — et il montrait une double rangée de saules et de peupliers alternés. — Mais allons voir autre chose, et passons, si vous le voulez bien, dans la pièce de terre voisine ; et, ce disant, il quittèrent la prairie. Un peuplier, aux trois quarts déraciné par l'orage, était tombé en travers du cours d'eau, où il formait une passerelle agreste. Il avait continué à croître, et ses branches s'allongeant faisaient deux parapets de verdure, entre lesquels on avait pratiqué à la serpe un étroit passage. C'est là-dessus qu'eurent à défiler nos trois promeneurs pour franchir le Gestas, après quoi ils se trouvèrent au bord d'un champ d'avoine. C'était le moment où elle passe du vert au rose, pour aboutir au jaune tendre. Sa maturité était proche. Tous ses épillets frissonnaient au vent, en produisant ce chuchotement particulier de l'avoine en fleurs, qui babille. La pièce s'étendait au loin, il y en avait bien deux kilomètres, en suivant le bord de l'eau. Des hirondelles, à essaim, jouaient dans la houle de cette nappe mobile, sur laquelle la brise faisait courir des ondes de moire. C'était vaste, c'était riche, c'était beau.

A la suite de cette semaille d'avoine, venait, en remontant le coteau, une pièce de froment. Le paysan avait passé assez vite devant l'avéneraie, mais en arrivant auprès de l'emblavure, il ralentit le pas et parut se recueillir. Il conduisit les deux jeunes gens à une certaine place d'où le coup d'œil était

plus favorable, et les saisissant l'un et l'autre par le bras, d'une poigne pénétrante, il leur dit : — Regardez-moi ceci !

Ils se trouvaient devant un champ de froment fort long, et fort large, environ dix hectares en un tenant. Cela représentait, entre les hautes haies servant de rives, une mer d'épis. La moisson blondissait, on attendait la fin des foins pour y mettre la faucille. Depuis que Jean Utin emblavait, il ne se rappelait pas d'avoir si bien réussi, ce qui est beaucoup dire, car ses blés étaient habituellement sans pareils. Que l'on se figure des tiges égales et serrées, avec des épis, longs, lourds, à six rangs presque tous. L'azuré bleuet, le pavot sanglant, ces fleurs des maigres céréales, ne s'y rencontraient pas : la masse n'y était rien que blé pur.

Riche-Utin prit son chapeau de paille et le lança en l'air comme un disque. Le chapeau, tournoyant, décrivit une courbe élevée et alla tomber, à vingt pas, sur la superficie du champ de blé, où il resta sans enfoncer, poussé par le vent, qui se mit à le faire courir.

Les paysans, pour signifier qu'une céréale est bien réussie, ont l'habitude de dire qu'un chapeau jeté dessus ne tomberait pas à terre, et, cet adage, Jean Utin venait de le mettre en action.

— Tenez, dit-il, mon chapeau parcourrait toute la pièce sans y trouver un vide, tant c'est garni. Ah ! il y a de tout là dedans : de la paille et du grain ; vous voyez cinq cents hectolitres de froment portés par de simples brins de paille : ce que c'est que de s'entr'aider et d'être assez de inonde !

Puis, passant à un ordre de réflexions plus sérieuses :

— Je n'ai jamais pu me défendre d'un religieux respect à la vue d'un champ de blé ; car, de toutes les plantes nées de la sueur humaine, celle-ci est la plante sage par excellence, celle dont l'abus n'existe pas et qui n'a jamais fait à l'homme que du bien. Plante universelle comme la vie. Oh ! que c'est beau et bon, le pain !...

Après quoi, s'insinuant avec ménagements dans l'opime céréale, il alla sans rien avarier à la rencontre de son couvre-chef, que la brise éloignait toujours de plus en plus. Écartant des deux mains, avec des gestes de nageur, les tiges innombrables qui lui montaient aux épaules, il eut l'art de pénétrer, sans l'embrouiller, dans ce fourré précieux.

Quand il fut à portée de son chapeau, avant de s'en saisir, il se retourna vers les jeunes gens, et là, noyé dans les flots de la moisson mûre, dressé sur la pointe des pieds, il éleva les bras et se mit à battre des mains avec des acclamations de triomphe. Il n'était plus maître de son admiration, et il y

avait quelque chose de sauvagement grandiose dans l'enthousiasme de ce rustre, qui, tête nue, applaudissait ainsi à la fécondité de son champ.

Presque aussitôt, soit pour tempérer ce que sa démonstration offrait de trop personnel, soit pour lui, communiquer plus de grandeur encore : — J'applaudis, dit-il, en montrant le ciel, j'applaudis aux richesses de Dieu, car elles ne sont pas encore les miennes !

En sortant de la pièce de blé, ils entrèrent dans le vignoble, c'était plus auguste encore, comme rapportant bien davantage. Ce vignoble couronnait un mamelon. Les ceps, dans leur quinzième année de plantation, devaient à la plus généreuse culture une exubérante fertilité. Ils vivaient dans l'abondance des fumures et des labours. La longueur des sarments, l'ampleur du feuillage, disaient assez que cette vigne était en joie. Les levages y avaient été soigneusement pratiqués, les flages, se prenant de leurs petites mains crochues à des échalas de huit pieds, les dépassaient et jouaient au vent en quête d'un appui. On était au plus fort de la floraison : il s'élevait de ce plantis une immense senteur de réséda fleuri. La vigne en fleurs, que de promesses en cette suavité !... Un ortolan sifflait à l'ombre des ceps feuillus. C'est l'oiseau des vignobles. Il aime à chanter à terre, quillé sur une molle, d'où il fait entendre sa voix plaintive, voix d'entremets, si l'on peut dire.

Les trois visiteurs enfilèrent un entre-lignes et s'enfoncèrent dans cette forêt de pampres, où régnait l'ordre le plus rigoureux : chaque cep à son poste, chaque membre à sa place, pas une feuille qui sortît des rangs. La terre y était fraîchement façonnée, on n'y voyait ni herbes, ni racines ; les traces mêmes du pied des journaliers avaient été soigneusement rasées. Ils étaient là plus de cent mille ceps, et chacun d'eux traité comme s'il eût été l'unique dans un jardin. Jean Utin, ayant aperçu, chemin faisant, un brin d'agrostis et une bulbe d'orge folle, les ramassa et les mit discrètement dans son gousset, afin de les jeter au fond de la première ornière qu'il rencontrerait.... Il était devenu plus sérieux, la beauté de sa vigne le pénétrait ; se bornant à quelques gestes, il semblait ne pouvoir plus s'exprimer que par signes, tant son recueillement était profond ; il dit toutefois : — C'est ici la maîtresse pièce du domaine, passons sans faire de bruit, car vous savez : « La vigne en fleurs ne veut ni maître ni seigneur, » un rien suffit pour y déterminer la coulure. Et ce disant, il se hâta de sortir de ce magnifique plantier, pour lequel ses égards, allaient jusqu'aux scrupules. Il venait de se rappeler qu'il avait là, avec lui, une jeune femme,

et la crainte inexprimable d'une certaine influence sur la floraison lui fit presser le pas. Une réflexion néanmoins parut le l'assurer : mariée depuis cinq mois....

Le temps nous tire court, dit Utin en regardant l'heure qu'il était au soleil, nous avons encore plus d'une chose à voir, marchons un peu ; et il les entraîna vers un champ où il n'y avait absolument rien que de la terre labourée.

— Regardez, monsieur Henri, que voyez-vous là, rien du tout, n'est-il pas vrai ? et pourtant ce que vous avez sous les yeux est bien digne d'attention : un labour ! tout cultiver est là. Le bon Dieu fait germer, il fait croître et fructifier, mais il ne laboure ni ne houe. C'est donc ici, dans cette préparation du sol, que l'influence de l'homme se fait surtout sentir. C'est sa main seule qui dispose ici la glèbe à recevoir la semence, qui la rajeunit et la pare en vue des noces de sa fertilité !... Remarquez, s'il vous plaît, l'épaisseur de ce labour, sa finesse et son fini. C'est ameubli à fond cela. On a passé d'abord avec la charrue, puis avec la herse, puis avec le râteau, puis avec la mailloche ; après quoi il n'est pas resté une motte, c'est venu plus menu que cendre, plus liant que limon. Tenez, voyez comme mon bâton pénètre dans ce billon, comme il l'enfile de part en part !... Puis, se baissant, il prit à même d'un sillon une demi-jointée de terre, et la présentant aux jeunes gens, jusque sous le nez :

— Sentez-vous la bonne odeur de cette terre assaisonnée de fumier frais ? comme elle est onctueuse au toucher ! comme elle est en amour, comme elle aspire et sourit à la semence !... Ah ! c'est ici que je vous vois admirer le moins, et c'est ici qu'il faudrait admirer le plus !

— Que voulez-vous ? cela tient à ceci que nous n'y entendons absolument rien, dit Henriette avec bonhomie.

— Vous voyez, monsieur Utin, si nous avons besoin de vos instructions, ajouta Henri.

— Oh ! elles ne vous manqueront pas, mes enfants, mais ne m'appellez plus « monsieur Utin, » pour bien faire...

Maintenant ce n'est pas tout, vous avez vu le domaine, reste à voir ce qu'il rapporte. Descendons aux Dourneaux.

Les Dourneaux, ainsi nommait-on le vaste corps de ferme où Riche-Utin faisait sa résidence, en compagnie de tout son personnel, de tout son matériel et de tout son cheptel. Pour s'y rendre, ils durent longer des cultures de plus en plus admirables, en vertu de la loi agronomique qui fait

que les champs sont fertiles en raison inverse de leur distance à l'habitation ; ce qui tient à bien des causes, parmi lesquelles, qui le croirait ? la fumée qui s'élève des toits est pour quelque chose, comme le prouve ce fait qu'autour d'un logis, d'un hameau ou d'un village, les pièces de terre, qui se trouvent situées sous le vent dominant de la contrée sont plus fertiles de beaucoup que celles qui se trouvent à l'opposite.

Parvenus en face de la maison, Jean Utin leur en fit contourner les murs d'enceinte afin de donner un coup d'œil aux cultures qui l'environnaient ; car le paysan ménager de la terre sème et récolte jusqu'à toucher le seuil de sa demeure. Ces alentours si précieux à cause de leur fertilité propre, il n'a garde à notre exemple de les perdre en de vains embellissements ; il préfère avoir sous les yeux, à la place de nos boulingrins oiseux et de nos massifs funèbres, des récoltes plantureuses et vives, qu'il voit, jour par jour, naître, croître, fleurir, fructifier et mûrir.

Henri et sa compagne, involontairement attristés, il fait le dire, eux si dénués, à la vue de tant de biens, suivirent leur guide dans ce qu'on est convenu d'appeler « le vol à chapon. » Ce n'était plus que le tour du logis à faire.

Ici, les parcelles, moins vastes, paraissaient en meilleur état encore. On n'avait là que culture d'élite. En premier lieu s'offrit un chanvre déjà haut, avec sa verdure sévère, et son odeur étrange qui signale au loin cette chènevière si fort choyée par le paysan. A la suite de la chènevière, un champ de trèfle incarnat, tout en fleur, étalait sur le sol un tapis de pourpre grand comme une belle prairie. Ensuite venait une plantation de choux fourragers, dont la couleur atténuée adoucissait le paysage aux yeux. Les feuilles en étaient tellement développées que Riche-Utin, en ayant mis une, en guise de tablier, en parut recouvert de la ceinture au cou-de-pied.

— On y emmailloterait, dit-il, un enfant de huit mois.

Les choux dépassés, un champ de maïs, dont le rude feuillage au moindre souffle entraînait en rumeur, se dressa devant eux. Ce maïs, de l'espèce géante d'Amérique, façonné tout à bras et fumé à vive jauge, s'était développé au point de former un taillis haut de plus de deux toises. Ce fut dans cette jungle épaisse que durent pénétrer, faute de chemins, les trois promeneurs. Perdus, noyés dans cette végétation colossale qui voilait le ciel à leurs yeux, ils n'apercevaient au-dessus de leurs têtes, que des banderoles vertes, des fleurs, et des épis. On eût pu se croire en une forêt vierge, tant ce fourrage

était de belle taille. C'était à se demander comment la terre peut, en quelques mois, rejeter de son sein une telle masse de verdure et de vie.

Enfin, ils entrèrent dans la basse-cour, qu'ils trouvèrent encombrée de chariots, de herses, d'arares, d'échelles, de traîneaux. Une meule de paille énorme, s'élevant dans un coin, faisait vis-à-vis à un tas de fumier monumental.

— Peut-on voir les bœufs ? demanda Utin à un homme qui paraissait être de planton devant une porte fermée.

— Notre maître, je vais regarder où ils en sont de leur repas.

Puis, étant entré dans la bouverie, il en ressortit aussitôt en disant : — Ils n'ont pas fini de manger.

Sur cette assurance, le paysan riche entra avec sa compagnie, et ils se trouvèrent dans une étable de cinquante pas de long sur vingt de large, où trente bœufs étaient à l'engrais de pouture. Disposés sur deux files parallèles, avec une allée entre les deux rangées, ils présentaient la croupe aux visiteurs.

L'engraissement des bœufs est une opération compliquée ; délicate, où il faut du discernement. Deux points y sont indispensables : l'abondance du manger et l'abondance du dormir. Le bœuf à l'engrais doit être préservé de toute émotion, de toute distraction même. Relégué dans une nuit propice, ne lui montrez pas de nouveaux visages, et surtout ne le désheurez pas. C'est pour cela que Jean Utin avait eu soin de demander au maître bouvier si ses nourrissons étaient visibles. Dans le cas où l'heure eût été indue, il se fût bien gardé d'entrer, quelque envie qu'il en pût avoir ; et c'eût été véritablement dommage, car, voulant donner une idée de ce que vaut et rapporte la vie rurale, rien n'y était plus propre que le spectacle de cette fabrique de viande, qu'on appelle une étable d'engraissement.

Il y avait là une bande de bazadais hors ligne, choisis sur le foirail par Utin lui-même, en homme qui avait tout le tact et tout l'argent qu'il y faut. Au point de vue de l'aptitude à prendre la graisse, on ne voyait là qu'organisations prédisposées, que complexions d'élite. L'opération, sur eux, était fort avancée ; on les finissait. Quand entrèrent les trois visiteurs, ils étaient à même de prendre leur repas de la mi-journée : ils dînaient tout couchés, en Romains de la décadence. Un aide-bouvier leur chantait, tout en les servant, une chanson lente, en manière d'invitation à manger plus que d'appétit. Tous se retournèrent et se prirent à considérer leurs hôtes avec une curiosité tranquille. Réduits à l'état de végétation animale ; nourris sur

place comme des chênes, ils reposaient sur une triple couche de paille fraîche, et leur corpulence massive, au moindre mouvement, faisait luire et se plisser leur fine peau. Les bons traitements dont ils étaient l'objet depuis des mois avaient doublé chez eux les instincts de domestication. Le bœuf de travail est obéissant, le bœuf d'embouche est affectionné. Comment n'aimerait-il pas ceux qu'il voit chaque jour occupés à renchérir, à son égard, sur l'excellence de la nourriture, et qui ne l'abordent que les mains pleines de bonnes choses ? L'aide-bouvier s'étant trouvé à portée du mufle d'un bœuf, en ajoutant à sa provende, celui-ci le décoiffa prestement, puis se mit à lui passer et repasser la langue tendrement dans les cheveux. On eût dit une génisse après son nouveau-né l'homme se laissa faire, et le bœuf paraissait prolonger avec sentiment cette caresse intime. Pauvre grand mouton !

La visite fut courte, on passa au cellier à vin, lieu de permanentes ténèbres. Dès que les jours furent ouverts, l'empilement des fûts engerbés à quatre et à cinq sortit de la nuit. On n'en finissait pas de suivre les files, tant elles étaient longues... En quittant le chais, ils montèrent au grenier, vaste salle allongée sous la tuilée, où chaque sorte de grains avait sa pile. Au milieu, le tas majestueux de pur froment dominait tous les autres, puis venait, par ordre d'importance, les tas d'avoine, de maïs, de fèves, de haricots, d'épeautre, de jarosse, en tout un millier d'hectolitres ou environ.

— Toutes ces différentes récoltes, dit Jean Utin, c'est de l'argent, et afin que vous n'en puissiez douter, il me reste à vous montrer certain recoin encore. Entrons, s'il vous plaît, à la maison.

Ils entrèrent dans une cuisine où l'âtre était encombre de marmites diverses, en présence d'un feu de bataille. Une forte gouge, le visage enflammé, cuisait là pour les porcs, pour les serviteurs et pour les maîtres.

— Où est la maîtresse ? demanda Utin à la servante.

— La maîtresse est à vêpres, répondit la fille.

Cette réponse parut contenter le paysan, qui s'élança vers l'escalier, avec un visible empressement. Ce qu'il lui restait à exhiber, en effet, il n'eût jamais osé le montrer au su de sa femme, car c'était bien certainement la chose que le paysan cache avec le plus de soin.

Ils traversèrent une enfilade de pièces à peines meublées, et parvinrent à une dernière chambre, où se voyait un lit à impériale, avec courtines en cotonnade, à grands carreaux bleus et blancs. C'était la conjugale couche, une et indivisible.

Jean Utin marcha droit à un bahut, le prit par une anse, le détourna péniblement, car il était lourd. Le bahut ôté ; il s'arma de son couteau dont la lame lui servit à soulever la partie du plancher qu'avait mise à découvert le coffre en se déplaçant. Ce plancher recélait une cachette, une cachette littéralement pleine d'argent et d'or. Il y en avait, en monceaux, non pas une somme, mais une fortune. Les pauvres enfants n'avaient jamais rien vu de pareil ; c'était bien la première fois qu'ils se trouvaient en présence d'une provision de cette espèce. Ils ne purent s'empêcher de rougir : leur pauvreté leur monta au visage. Devant ce trésor qui osait se livrer aux yeux, devant cette impudeur de l'or sans voiles, de l'argent nu, eux si vierges à cet égard, ils eurent grand'honte.

— Voilà ce que représente une récolte quand on en effectue la vente, dit Utin, vous avez vu les produits de la terre sur pied, vous les avez vus dans les celliers, vous voyez ici ces mêmes produits mis en bourse. — Puis, il ajouta : — Ceci c'est pour acheter une ou deux métairies, car nous autres paysans, nous n'aspirons qu'à échanger le numéraire contre de la terre, c'est tout l'opposé des fils de famille, qui n'aspirent, eux, qu'à échanger leurs terres contre du numéraire. Chacun son goût : autant de gens autant de guises.

Cela fait et cela dit, ils sortirent au plus vile de la chambre, où Jean Utin avait remis chaque chose à sa place, en un tour de main. Tout trahissait en lui la crainte d'être surpris dans cette exhibition si contraire à la nature mystérieuse du paysan, et qui donnait en conséquence à ces deux enfants une marque de confiance bien extraordinaire. Ce qu'il devait appréhender par-dessus tout, c'était d'être surpris par sa femme, dont il subissait terriblement l'empire. Non qu'il fût d'un naturel faible, mais le caractère de sa femme se trouvait encore mieux trempé que le sien. Elle régnait au logis fort despotiquement.

Utin s'estimait donc tout à fait heureux d'avoir pu achever son délicat inventaire avant que son épouse fût de retour de l'église. Il s'en réjouissait *in petto*, et déjà il avait franchi avec ses deux invités une bonne moitié de la basse-cour, quand le guichet du portail joua et sa femme parut.

Troisille Fouchard, vulgairement dite la Foucharde, était une personne de haute stature, d'ample carrure. Plus grande et plus épaisse que son mari, elle formait avec lui ce qu'on appelle « le mariage de l'épervier, » à cause que, chez les rapaces, la femelle est habituellement plus corpulente que le mâle. La Foucharde se trouvait en ce moment tout endimanchée, et son sévère

costume de paysanne d'il y a cinquante ans, qu'elle n'avait pas quitté, était des plus propres à rehausser la gravité de son port et de sa démarche.

Un riche madras recouvrait ses épaules ; une jupe à plis lui tombait jusqu'aux pieds ; sa taille était prise dans un juste, ouvert aux hanches, où de chaque côté la chemise paraissait grand comme la main, et Dieu sait si les prédicateurs de l'époque ont tonné contre cette mode qui était piquante au possible, et qu'ils qualifiaient de châtiments du diable... Elle avait conservé l'austère devantier ; il était d'une étoffe plus précieuse que le reste, comme pour honorer cet emblème du travail et de la chasteté. Son front portait la grande coiffe blanche, à cimier ballonné, à barbes de dentelles, à bandelettes interminables. Une chaîne d'or d'un bon poids chargeait son cou et sa poitrine. A ses oreilles pendaient pour anneaux, des cercles d'or d'un diamètre excessif.

Une telle mise la parait, elle la portait avec aisance l'ayant toujours portée. Il faut du temps au corps humain pour se faire à la forme du vêtement et en venir à se l'identifier. Nos variations trop fréquentes de la mode empêchent aujourd'hui toute équation entre l'habit et la personne.

Au reste, ce costume de paysanne, qui, fait d'étoffes grossières peut paraître commun, devient véritablement distingué quand il n'y entre que de somptueux tissus, et c'était ici le cas.

La Foucharde entra donc gravement, le pas assuré, le regard inflexible, et, ayant aperçu M. et madame de la Bouzée, elle marcha droit à eux... Quel accueil allait-elle leur faire, cette terrible femme ? car elle n'était point tendre au pauvre monde : son époux en savait quelque chose. Allait-elle traiter de haut en bas ces malheureux, heureuse de pouvoir élever sur leur abaissement l'orgueil de sa fortune ? C'était fort à craindre, et Jean Utin, pour son compte, n'en pouvait guère douter. Le cas s'aggravait pour lui de s'être permis d'introduire dans la maison ces pauvres, presque ces mendiants, sans l'aveu de sa femme, c'est-à-dire sans l'aveu de l'autorité. Il avait peur, il n'osait lever les yeux vers le visage de sa souveraine, que l'habitude de commander à un homme de l'importance de Riche-Utin avait rendu hautain à l'excès. Cette figure encore fraîche à soixante ans, avec des yeux fiers et beaux, portait, sur une joue, une tache de vin, qui lui imprimait une sorte de cachet viril et ne déplaisait pas. Mais, hâtons-nous de le constater, les appréhensions du pauvre mari n'étaient pas fondées ; le moindre coup d'œil sur sa terrible moitié l'eût entièrement rassuré ; il n'y eût vu que de la bienveillance, et une bienveillance d'autant plus avenante

que plus inusitée. Elle avait été gagnée de prime abord par la vue de ces infortunés, et qui ne l'eût pas été ! Leur distinction les décorait encore plus que leur malheur.

Elle s'empressa de les saluer, leur prit la main, et Henriette s'y étant prêtée de bonne grâce, elle l'embrassa avec cette effusion des personnes rudes, qui, lorsqu'elles en viennent à s'adoucir, vous font, comme on dit, chère d'avaricieux.

Elle les pria de revenir au logis, où elle leur offrit une collation qu'ils acceptèrent de premier mouvement. Il n'était dans le caractère ni d'Henri ni d'Henriette d'affecter la moindre fierté. N'étaient-ils pas d'ailleurs chez un ami, et, pour tout dire, chez Riche-Utin, en qui le paysan disparaissait si bien sous le millionnaire ?

Ils acceptèrent cordialement ce qu'on leur offrait cordialement. Des deux parts le cœur était de la fête ; car c'en était une surtout pour la maîtresse du logis, laquelle avait trop de supériorité pour ne pas avoir de grandeur d'âme. Elle appréciait avec tout le pays la belle conduite de ces jeunes gens, qui auraient pu acquérir une grosse fortune par un mariage indigne, mais dont le cœur n'avait pas voulu entendre à ce vilain marché. De plus, c'était pour dame Foucharde un honneur de recevoir, sous son toit, ce type de vraie noblesse, qui ne pouvait être mieux personnifié que dans ce couple gracieux et charmant.

On se mit à table. Il avait été boulangé ce jour même ; une robuste fille, encore tout enfarinée et la mine assez bourrue comme de raison, car toute servante qui travaille au fournil soit pour cuire, soit pour lessiver, n'est jamais accorte, témoin le proverbe :

Pain et buée,
Femme enragée.

Une robuste fille, donc, rapporta du four une fouace au sucre, une miche au beurre et un gâteau de mousseline bien renflé en dôme. Le tout accompagné de l'effectif des fruits secs au grand complet : poires, figues, raisins, pruneaux, noix et noisettes. Utin alla querir une grosse bouteille d'un joli vin blanc, encore bourru à la Saint-Jean. La Foucharde produisit des ratafias divers, qui ne pouvaient qu'être excellents, vu leur grand âge : les plus vieux remontaient à cinquante ans. On collationna tout à fait

gaiement. Jean Utin, encouragé par les façons bienveillantes de sa femme, grillait d'exposer le sujet de la promenade qu'il venait de faire, en compagnie du jeune ménage, à travers les Dourneaux, ainsi que l'intention où il était de les aider dans le débrouillement de leurs affaires ; mais il n'osait pas oser. Pourtant ayant bu, à bon escient, trois belles rasades de vin bourru, il se sentit un tout autre homme, et se lança.

— J'ai voulu, dit-il, montrer à monsieur et à madame ce que nos terrains peuvent faire quand ils sont bien maniés. Je les ai conduits, à cet effet, dans nos blés et dans nos vignobles, afin de les mettre à même d'établir une comparaison avec ceux des voisins, chez lesquels la terre est la même, mais où le maître, il faut croire, est différent. Je me suis fourré dans la tête, avec le peu qu'il leur reste, de rétablir leur fortune. J'éprouve le besoin, femme, après avoir, toute ma vie, pratiqué l'état de cultivateur, d'en donner des leçons sur mes vieux jours, par le motif que j'en sais bien plus aujourd'hui, que je n'en savais quand j'ai commencé pour mon propre compte, il y a quarante ans passés. Tout dépend du point de départ...

Nous devons dire que pour parler ainsi devant sa femme, Jean Utin avait eu grand besoin de se sentir en pointe de vin ; car, à qui connaissait sa dépendance, c'était véritablement s'émanciper. Non-seulement Utin était le mari le plus soumis, mais de plus sa femme, quoi qu'il eût pu faire, ne l'avait jamais gratifié de la moindre approbation. Ses plus brillants succès agricoles n'avaient pu obtenir de cette difficile maîtresse le plus petit *satisfecit*.

Il avait eu beau élever des friches à la catégorie de terres d'alluvion, faire produire au froment trente fois la semence là où l'avoine ne pouvait épier, tout cela était peu de chose aux yeux de son *incontentable* moitié. Lorsqu'il l'avait conduite devant ces merveilleux fourrages, que nous venons de visiter ; lorsque avide d'un encouragement, d'un éloge, il lui montrait ces trèfles incomparables, ces maïs sans pareils, elle n'avait jamais manqué de faire la lippe à tout cela, en se bornant à dire : — On peut obtenir mieux ; assurant même, ce qui était mensonger tant et plus, qu'elle avait vu, dans son enfance, chez son père, bien plus beau que cela. De façon que Jean Utin, que toute la contrée proclamait son premier agriculteur, n'avait jamais pu contenter sa femme en ces matières ; et, loin de regimber contre une sévérité si injuste, il n'en paraissait que plus déferant, plus désireux de cette approbation qu'il ne cessait de quémander en vain.

Donc, en se posant ainsi, par devant dame Foucharde, en cultivateur émérite, il se targuait là d'une qualité qu'elle était loin de lui reconnaître, et il devait s'attendre pour le moins à quelque rebuffade, haut la main. Mais que devint-il quand il entendit sortir de la bouche de sa femme son éloge, et un éloge sans restriction ! C'était à ne pas y croire : celle qui avait improuvé quarante ans durant se mettait tout à coup à applaudir ; assurant M. Henri qu'il ne pouvait mieux faire que de s'abandonner aveuglément aux conseils de Jean Utin, que ses cultures proclamaient un cultivateur sans égal.

— Puisque vous avez parcouru, dit-elle, les récoltes en terre, vous avez dû être frappés de leur magnifique apparence. On ne saurait les voir sans se récrier, et, pendant le faucillage, les journaliers s'échappent à tout instant en cris d'admiration. C'est ainsi toutes les années. Je puis bien le dire, car ce n'est pas moi, c'est mon homme qui fait cela, à lui tout seul.

Utin, pour le coup, ne savait plus où il en était. Gesticulant de surprise et de ravissement, il recevait, bouche béante, cette manne inespérée. Devait-il rire, devait-il pleurer ? Son cœur partagé entre la joie et l'étonnement avait peine à suffire à cette double impression. Ses yeux se remplirent de larmes, mais sa femme, d'un pli de son sourcil, lui signifia de les rentrer, ce qu'il fit bien vite, au risque d'étouffer ; puis s'adressant avec expansion à Henriette, Troisille continua :

— Vous connaîtrez un jour, madame, combien c'est un heureux partage dans la vie, que d'avoir rencontré un bon mari, dont le dévouement et l'intelligence savent vous faire l'existence prospère. Vous connaîtrez ce bien, je n'en doute pas, et, sous la direction de Jean, M. de la Bouzée rétablira votre fortune, ce sera comme si je vous avais donné une part de mon bonheur.

Jean Utin, de plus en plus, ravi commençait à revenir de son premier étourdissement. Il aurait bien voulu rendre à sa femme louanges pour louanges, il l'essayait, et point n'en venait à bout : l'attendrissement et l'émotion paralysant tous ses moyens oratoires.

Certes la scène entre ces quatre convives, tous animés des plus beaux sentiments, était marquée d'un grand caractère. Il y avait là, assis à la même table, non pas deux nobles et deux roturiers, il y avait bien assurément quatre personnes nobles, car pour l'élévation de l'esprit et du cœur ces personnages se valaient. Ils étaient de race les uns comme les autres : un paysan ne différait pas moins d'un bourgeois qu'un gentilhomme.

Quand on fut pour se lever de table, Henriette, par une sorte d'emportement du cœur, courut à la femme Utin, et, se jetant à son cou, se mit à l'embrasser avec une tendresse ravissante. La Foucharde, à en juger d'après le rayonnement de son visage, comprit ce que valait cette embrassade. La grande paysanne recevant ainsi l'accolade de la grande dame, se sentait anoblir.

La journée tirait à sa fin, on avait fait longue table, moins pour la réfection que pour la causerie. Les deux jeunes gens se retirèrent en compagnie de Riche-Utin, lequel, dans son enivrement, n'était plus apte à traiter d'autre question que celle des mérites de son épouse, pour laquelle son cœur et ses lèvres débordaient. Parvenus à mi-chemin entre les Dourneaux et Fouettemerle, il laissa M. et madame Henri achever seuls le trajet, en leur donnant rendez-vous pour le lendemain matin.

On était au solstice d'été, par conséquent « le lendemain matin » devait se trouver, pour un paysan, entre trois et quatre heures après minuit.

Les deux jeunes gens dormirent peu cette nuit-là ; ils l'employèrent quasi toute à reparler des événements si étonnants pour eux de la dernière journée. Ce Riche-Utin, l'homme considérable de l'endroit, qui consentait à les guider, qui entendait les enrichir, c'était pour eux un vrai coup du ciel. Que pouvait-il leur échoir de plus heureux ! Mais comment allait-il s'y prendre, ce rude ami, pour leur faire retrouver une fortune dans le mince avoir qui leur restait ? Ils n'y comprenaient goutte et se bornaient à espérer et à croire.

Jean Utin arriva tout gaillard à cette heure du soleil levant, qui appartient en propre au paysan, car il est seul sur la terre à en jouir. Cette heure ne ressemble à aucune autre, elle a sur l'homme matériel une action si marquée, que chez certaines organisations plus impressionnables, cette action se manifeste par une décharge. Quand, par un temps clair, le bord du disque rouge lance un premier trait de lumière sur la campagne, l'effet en est magique, et le pauvre corps humain vibre à ce contact comme une statue de Memnon. On se sent touché par quelque chose qui n'est pas de ce monde, par un rayon de l'insondable abîme, de l'abîme de la clarté...

— Ah ! nous allons commencer, fit le riche homme en entrant dans la chambre où les Henri l'attendaient. Nous allons faire le premier pas dans ce voyage en Californie, qui, pour être effectué sur place ne laissera pas de nous fatiguer. Passer de la pauvreté à la richesse, il y a, entre les deux, une bien grande mer. Pour la franchir, le courage est de rigueur, car de se flatter

qu'on n'essuiera ni grains ni bourrasques, ni bris ni avaries, ce serait rêver l'impossible. L'essentiel, c'est d'éviter le naufrage. — Bonjour, madame, bonjour monsieur Henri, vous n'êtes pas plus mal qu'hier, si j'en crois votre bonne mine à tous les deux. Ah ! vive la jeunesse pour se gaillardement porter ! Chez un vieux comme moi, tout est triste et même la santé.

Puis, revenant à son propos : — C'est que, voyez-vous, si vous deviez manquer de courage, ce ne serait pas la peine de nous mettre en marche. Saurez-vous peiner, là, véritablement, comme un animal de paysan ?

— Le courage, répondit Henriette avec fermeté, ne nous manquera pas.

— Ah ! vous dites cela bien comme il faut, madame.

— Je le dis, je vous assure, comme je le sens. Nous n'avons pas été, mon mari et moi, très-dorlotés par les aises de la vie.

— Vous avez, pardienne, commencé comme moi, et vous finirez comme moi.

— Nous n'avons guère vécu jusqu'ici que de privations, et ces privations stériles, d'un intérieur où tout manque, sont bien assurément plus pénibles à endurer que celles que l'on supporte en travaillant à se tirer d'affaires.

— Vous avez, ma foi, raison : mieux vaut recevoir les coups en bataillant que l'arme au pied. Dans la lutte on ne sent pas les horions ; le corps est à non plus et le cœur en veut encore. J'ai connu cela, moi, quand je tombais comme une rosse dans ma tranchée ; j'étais heureux et branlant ni plus ni moins qu'un véritable ivrogne. Tout le monde ne connaît pas ce plaisir-là, mais c'est un plaisir, oui ! Écoutez-moi : je vous promets plus que le bien-être, je vous promets la richesse ; seulement, je le répète, aurez-vous toute la constance qu'il faut, l'aurez-vous, monsieur Henri ?

— Nous l'aurons, se hâta de répondre Henriette.

— Puisque ma femme est sûre d'elle, dit Henri, je crois pouvoir répondre de moi.

— Brave cœur, dit Jean Utin, en empoignant le bras de la jeune femme, qu'il serrait rudement en la regardant avec des yeux humides. Non, je ne doute pas de vous ! vous me rappelez, révérence gardée, un attelage que j'ai eu, dans le temps, et qui offrait cela de particulier qu'il était formé d'un bœuf et d'une génisse, mais la génisse valait le mâle, si elle ne le dépassait, et jamais je n'ai vu couple plus hardi sous le joug.

— Si je ne m'abuse, dit Utin d'un ton positif, voici ce qu'il doit présentement vous rester, après avoir satisfait à tout, il doit vous rester ce manoir et la lande de Boutage. Ce manoir n'est plus en état, et la lande n'est

pas en culture : ce sont deux ruines. Les réparer l'une et l'autre, il en coûterait dix fois ce qu'elles valent. Les vendre ? vous pourriez réaliser là, je le mets bien haut, vingt-cinq mille francs, mais où prendre un acheteur ? De ce côté donc, rien qui vaille ; toutefois, s'il est impossible d'échanger votre lande contre de l'argent, il y aurait moyen, je crois, de l'échanger contre quelque chose qui vaut de l'argent, contre du travail, par exemple. Vous allez voir : la lande de Boutage contient approchant quatre cents journaux, prenant le journal pour un tiers d'hectare, eh bien, il vous faut donner trois cents de ces journaux, à la condition que l'on vous défrichera les cent journaux restants. Vous trouverez aisément des paysans qui toperont au marché de piocher à fond un journal de terre, sous la clause de recevoir pour paiement trois autres journaux en toute propriété. Vous rencontrerez, pour un tel arrangement, des amateurs en foule, et vous n'aurez qu'à choisir dans le tas, car il y faut des terrassiers capables. Voilà donc qu'à la placée de cette étendue improductive, vous arrivez à avoir un lot de terre suffisamment grand, parfaitement mis en œuvre et prêt à recevoir telle semaille ou telle plantation qu'il vous plaira. Cent journaux de terre vierge, défoncés, nivelés à bras, épierrés, émottés à la main, c'est déjà un bon pas en avant, et voyez comme votre position change : vous ne possédiez qu'une lande stérile et vous voilà un domaine... Mais ce n'est pas tout ; parlons de ces murailles : il y a bien du moëllon, faut croire que la chaux n'était pas chère en ce temps-là ; en ont-ils mis dans ces murs d'épaisseur ! Cette chaux, mélangée de plâtre, de sable, de salpêtre, savez-vous que c'est un fameux amendement ? Eh bien, il vous faut les répandre sur les cent journaux que l'on vient de vous défricher. Pour cela, c'est de démolir d'abord, et, pour démolir sans bourse délier, un seul moyen s'offre à vous : abandonner la pierre à qui en voudra, je la sais d'excellente qualité pour les routes, on la prendra à cette fin, moyennant que vous en fassiez largesse ; après quoi il vous restera une montagne de gravois, qui, répandus sur votre défoncement, en bonifieront le fonds plus que je ne saurais dire.

— Mais, objecta Henri, pour transporter cet abondant plairas, il y aura des charrois coûteux, et comment les payer ?

— Attendez, reprit Utin, attendez. Je ne suis pas homme à oublier cet article-là. Au point où vous voici, votre quartier de lande, retourné, ameubli, il vous faut de l'argent en effet, et nous allons en parler. Cet immense château recèle un trésor, trésor connu bien certainement de moi seul, et dont je vais vous révéler le gîte. Veuillez seulement me suivre tous là-haut.

Et Jean Utin, précédant les deux jeunes gens, alla prendre le grand escalier, le gravit en entier, pénétra sur la voûte de la salle, et là, ouvrant successivement des lucarnes fenêtrées, qui donnaient sur la toiture, il éclaira les combles du manoir. Là se voyait une de ces magistrales charpentes de château féodal, charpentes aussi fortes que les murailles qui les soutenaient, et de proportion véritablement cyclopéennes. Ce n'était qu'enchevêtrement de membrures énormes, et l'on se sentait frappé d'admiration à la vue de ces pièces diverses, formant un ensemble où l'élégance le disputait à la force. C'était fait depuis mille ans, avec des arbres de mille ans.

— Vous avez ici, dit Utin, quarante poutres qui valent, je ne mets pas trop, cinq cents francs chacune, — et il montrait une longue suite de poutres colossales — c'est en, chêne rouvre, une essence à peu près perdue, c'est comme pétrifié par le temps, on dirait un bois de fer. Je me charge de vous trouver marchand au prix que je dis. Vous tenez donc là vingt mille francs d'argent. Avec un tel denier, on peut mettre Boutage en culture.

— Comment diantre avez-vous fait pour penser à cette charpente ? nous allions, sans vous, la donner pour rien.

— Ne vous ai-je pas dit que j'ai commencé par travailler chez un marchand de bois ? Je me souviens encore de ce que j'ai appris dans ce collège-là.

— Mais, fit Henriette, de plus en plus attentive, vous ne vous avez pas dit ce que nous mettrions dans la lande, une fois le défrichement effectué ?

— C'est juste, madame, mais j'y ai pensé, allez, et ces détails sont très-bien en ordre dans mon esprit ; seulement, à présent que nous avons vu ici ce que nous voulions y voir, redescendons dans la salle, où nous pourrons deviser tout assis.

Réinstallés en bas, le vieux paysan reprit : — De votre lande il faut faire rien qu'un vignoble. Plus je vais, plus je vois l'avantage d'être l'homme d'une seule culture. Ce n'est pas trop de pouvoir consacrer tout son temps à cette denrée unique. Plusieurs récoltes, de différente nature, s'entre-nuisent, forcé qu'on est de négliger l'une pour courir aux autres. Toutes réclamant votre activité à la fois, rien ne se fait à fond, ni en saison. Vous aurez là cent journaux de vignes, c'est pour vous donner le revenu d'un millionnaire, vrai comme je le dis... Voici votre ordre de marche : avant de planter la vigne, vous allez commencer par ensemercer en avoine tout ce terrain, ce qui l'acheminera à produire, en lui donnant, comme on dit, chez nous, la partance.

— Que coûtera cette semaille ? demanda Henriette.

— Plus elle coûtera, plus elle vaudra, c'est-à-dire que vous y mettrez absolument tout ce qu'il vous restera d'argent, quand vous aurez pourvu au logement, tant pour vous que pour vos récoltes. Donc, sur les vingt mille francs que vous retirerez, j'espère, de la vente des poutres, vous en prélèverez approchant un cinquième pour votre habitation, et le surplus sera appliqué en entier à votre semaille d'avoine, car, dans un défrichement, l'avoine est chez elle.

— Mais, dit Henri, mettre tout notre avoir sur cette récolte, c'est l'aventurer. Ne suffira-t-il pas d'une intempérie, d'une grêle, pour que tout soit perdu ?

— Vous n'avez rien à craindre de ces choses-là, dit résolûment le paysan ; puis, les prenant l'un et l'autre par les épaules de manière à ne former qu'un seul groupe ; vous serez avec moi, entendez-vous, avec moi qui suis un homme heureux, toujours heureux !... Il faut débiter, d'ailleurs, par un acte de confiance en la terre, elle vous aimera si vous l'aimez, cette femelle-là... Après que l'avoine, culture préparatoire, aura réveillé le terrain, il s'agira de le garnir de vigne, et je vous marquerai le cépage préférable, ainsi que le mode de plantation. Au bout de deux ans, vous vendangerez un peu, et dans quatre ans vous vendangerez à plein ; je vous garantis la richesse pour résultat définitif. Toutefois, il y aura de la peine à prendre, je vous le répète, mais en avant quand même, je vous crois de force à livrer cet assaut.

Jean Utin laissa les deux jeunes gens dans les meilleures dispositions. « Leur moral était excellent », comme on dit des soldats à la veille de les faire périr par milliers. Ils avaient toute confiance en leur directeur agricole. La dure vie qu'ils allaient affronter, loin de les épouvanter, leur souriait. Henriette disait qu'ils allaient vivre comme ces pénitents de la primitive Église, qui se retiraient au désert. Ils avaient au surplus en perspective un cénobitisme à deux qui ne pouvait leur répugner, s'aimant d'amour comme ils faisaient. Vivre séparé du monde, quoi de mieux quand on s'aime, et qu'important les difficultés de l'existence lorsqu'on peut s'appuyer doucement l'un sur l'autre ? Puis, à la suite de tout cela, planait le mirage de la richesse si bien acquise, ce mirage les séduisait : n'avaient-ils pas à penser à l'avenir de petits berceaux déjà caressés en espérance !...

V

La Saint-Jean approchait, Riche-Utin avait calculé que le défrichement aurait lieu vers l'automne, que l'avoine se sèmerait en mars, et que, l'hiver suivant, se planterait la vigne. Tout devait marcher plus vite que cela. Il commença par chercher des acquéreurs en faisant de la publicité rurale, laquelle consiste à répandre une nouvelle sur un champ de foire, au canton, d'où les forains la colportent, les dimanches d'après, dans les communes, d'où elle rayonne dans les hameaux et jusques dans les maisons seules. Ces annonces-là valent bien les autres, nul n'y échappe. Grâce à elles, on sut bientôt dans la Bénauge, l'Entre-Deux-Mers, le Marancin, le Bazadais et jusques chez les Gabaches, qui sont les gens de delà l'eau, que, sur la paroisse de Fouettemerle, on donnait trois journaux de terre à qui voulait en défoncer un. C'était tentant, et n'eussent pas été francs piocheurs ceux à qui semblable nouvelle n'eût pas fait dresser les oreilles. Rien que d'y penser, comptant y être déjà, ils se crachaient dans les mains de belle envie. C'était à leurs yeux dé la terre pour rien. Quant aux cinquante ou soixante journées d'un travail de forçat que cela devait leur coûter, ils n'y songeaient pas. La fatigue, les sueurs, lorsqu'on est paysan, ces débours-là se comptent-ils ?

Les chalands arrivèrent donc en foule ; Utin n'eut garde de se hâter ; pour mieux profiter de son avantage, il laissa affluer les amateurs, et, quand leur nombre fut tel qu'il devint évident qu'il n'y en aurait pas pour tous, il partit de cette demande surabondante pour faire ses conditions et pour les faire dures : exigeant que le défoncement fût porté à vingt-deux pouces au lieu de dix-huit, qui est la jauge ordinaire ; imposant un épierrement sévère, un émottement minutieux, un éracinage approfondi ; et stipulant par-dessus tout que le travail serait fait en terre sèche, de manière qu'à la moindre ondée, au moindre dégel, toute pioche cesserait de jouer. C'était s'assurer un travail parfait. Les défrichements, en général, sont besogne hivernale ; mais, vu l'empressement, force fut cette fois de dessaisonner l'opération, et dès le quinze août, tout était en train. Le quartier de lande que M. Henri s'était réservé, sur l'avis de son guide, habile à flairer le meilleur morceau, se couvrit d'une armée de travailleurs. Une armée !... ah ! puissent nos campagnes n'en connaître jamais d'autres ! Malheur, trois fois malheur,

quand, dans ces champs faits pour produire des récoltes naturelles, les potentats se mettent à cueillir ce qu'ils appellent, ô ironie affreuse ! une moisson de lauriers !

Le jeune marquis, entrant bien dans son rôle, se plaça à la tête de cette légion de manouvriers : ne cessant, durant tout le jour, de se tenir au milieu d'eux, pour vérifier la tranchée, et s'assurer qu'on lui faisait bonne mesure.

— Votre présence, lui avait dit Jean Utin, doublera la besogne, tant en qualité qu'en quantité. Vous devez être assidu sur le chantier, dans votre intérêt et aussi dans l'intérêt des travailleurs. Une escouade qui se sent sous l'œil du maître, fait plus de travail en se fatiguant moins : ça ranime, ça soutient ; on sait que l'effort vous sera compté, que la peine ne passera pas inaperçue, qu'elle sera payée d'approbation. — Surtout, avait-il ajouté, ne mettez jamais la main à l'œuvre, ne touchez à rien, cela vous ferait descendre de grade : vous ne seriez plus leur chef, vous seriez leur égal.

La première fois qu'Henri se rendit à son poste, il s'y rendit par devoir, mais bientôt, l'attrait le gagnant, il prit goût à des fonctions si attachantes. Se trouver ainsi au milieu de choses qui intéressent, et de gens qui obéissent, quoi de meilleur ? Le temps passe d'une aile légère ; à chaque instant la scène change : on voit disparaître sous l'outil sol aride qui fait place au guéret.... L'entrain même des manouvriers atteignait Henri, il se sentait pris de leur ardeur ; n'étaient-ils pas en chemin les uns et les autres de devenir possesseurs de terre, maîtres d'un champ ?

Seul inactif, seul debout, dans cette multitude agissante et courbée de terrassiers diligents, il représentait bien le capitaine, qui, sans agir que de la pensée, préside à la mêlée en feu. Les promesses de Riche-Utin lui revenaient sans cesse à l'esprit : il voyait de l'œil de l'espérance le ravissant vignoble à venir, dont tous ces bras jetaient les premières assises. L'effervescence de ses pensées l'empêchait de tenir en place, il ne faisait qu'aller d'un travailleur à l'autre, arpentant infatigablement le vaste carré de cent journaux. Utin, qui venait plusieurs fois la semaine donner un coup d'œil à la lande, faisait presque toujours quelque remarque utile, quelque observation fondée. L'opération l'intéressait, il en était le promoteur et ne cessait de s'en préoccuper. Boutuge se défrichant, restait à trouver un acheteur pour les fameuses poutres du manoir. En sa qualité d'ancien commis en haute futaie, il eut des facilités pour conclure le marché. Les quarante poutres furent placées au prix, non pas de cinq cents francs, comme il l'avait annoncé, mais au prix de six cents francs, soit vingt-quatre

mille francs. Un spéculateur prit le restant de la charpente, et toutes les menuiseries quelconques, pour trois mille francs. Quant aux murailles, on les abandonna à un agent-voyer, qui devait les acheter assez cher par la difficulté de les démolir ; tous gravois et plâtras furent réservés à M. Henri. Voilà donc ce dernier en possession d'une somme de vingt-sept mille francs, dont il fallait tirer bien sagement parti, car pour la création d'un vignoble de trente-trois hectares, ce n'est pas un gros capital que vingt-sept mille francs.

Il y avait, joignant la lande de Boutuge, une très-mauvaise métairie, dite les Grangeottes, qui se débitait pièce à pièce. Il en restait à vendre les bâtiments, consistant en maison de colon, étables, hangars, le tout fort vaste. Nul paysan qui en voulût. Quoi faire, disaient-ils, d'un pareil « louvre ? » c'était leur mot. Henri de la Bouzée, sur l'avis de son conseil agricole, acquit ces bâtisses moyennant quinze cents francs. Les deux chambres du précédent métayer, un peu rhabillées au lait de chaux, pouvaient lui servir de logement. Habitation des plus humbles, où ils s'établirent avec leur pauvre antiquaille de mobilier. C'était presque descendre au rang de paysans ; faits à la gêne, ils n'en souffrirent point. Le surplus des Grangeottes fut converti en chai et cuvier. On y disposa, à cette fin, une rangée de cuves et de pressoirs. Il fallait bien penser aux futures vendanges. Ces pressoirs et ces cuves, quoique achetés d'occasion, chez un grand propriétaire qui tenait à renouveler son matériel, coûtèrent encore cher : il y en eut pour cinq mille francs ; mais enfin le vin pouvait venir, on était prêt à le recevoir.

Ces frais subis, il ne restait plus que vingt mille francs à notre jeune ménage. Ces vingt mille francs, Henri pensait qu'ils allaient servir uniquement à planter et à élever la vigne ; mais Jean Utin fut loin de l'entendre ainsi.

Avant de procéder à la plantation, dit-il à M. de La Bouzée, il est urgent de mettre le sol en action par quelque culture bouleversante. Rien ne passe l'avoine pour cela. Graminée vorace, elle aime la glèbe sauvage, la terre crue ; elle est particulièrement résistante, cette plante qui donne le grain à nos attelages, c'est bien une plante de cheval.

— Cette semaille d'avoine, demanda Henri, combien pensez-vous qu'elle puisse coûter ?

— Combien vous reste-t-il ?

— Vingt mille francs.

— Eh bien, alors, pour ensemençer vos cent journaux en avoine, cela vous coûtera vingt mille francs tout rond.

— Vingt mille francs ! et que restera-il pour planter le vignoble ?

— Il restera, pour le vignoble, une excellente préparation du terrain. Si, au lieu de vingt mille francs, vous en aviez trente, je vous dirais de mettre à votre avoineraie trente mille francs, car la terre fera pour vous selon ce que vous ferez pour elle. Je conçois que cela vous étonne, n'ayant qu'une somme limitée, de l'employer ainsi tout en une fois, mais elle sera placée à gros intérêts, allez. Sans compter ce que vaudra l'avoine, paille et grain, il y aura la force en excès du sol, qui restera pour la vigne ; vous verrez ça.

Non-seulement Henri prenait les idées de Jean Utin, mais il prenait aussi sa confiance, sa verve ; de manière que toutes ces choses de la culture l'entraînaient. Henriette et lui, passionnés pour ce bas-âge de leur domaine, n'avaient pas d'autre entretien. Leur grand régal, le dimanche, quand la lande était vide de travailleurs, consistait à s'y rendre de compagnie, et là, bien seuls, de prendre possession, en idée, de ce futur vignoble que Riche-Utin annonçait devoir être si merveilleux.

Leur imagination séduite leur faisait apercevoir, dans le vide des profonds labours, les longues lignes de ceps grappus et la joyeuse troupe des vendangeurs tumultueux.

Le défonçement ne traîna pas, favorisé qu'il fut par le temps le mieux approprié. Dès la fin d'octobre, tout se trouvait retourné, et chaque terrassier s'en alla piocher, de grand appétit, le lopin qui lui revenait à titre de paiement en nature.

Après cela, la première besogne, besogne d'une journée, fut d'incinérer sur place les broussailles, racines, souchettes, qui gisaient en petits monceaux sur le guéret. Avant d'y mettre le feu, on les recouvrit de terre, qui, mélangée à la cendre, forma un compost excellent. Mais c'était là un amendement bien léger au prix de celui que ce sol allait recevoir, grâce aux démolitions du manoir, disparu pierre à pierre, planche à planche, pour être remplacé par un tertre de gravois, qu'un agriculteur n'eût su considérer sans envie, car il renfermait les éléments de toute fertilité, en chaux, plâtre, salpêtre et autres résidus.

Restait à transporter cet énorme tas sur le défrichement ; c'était ou peu s'en faut une montagne à déplacer. Par bonheur que du manoir à la lande le trajet n'était rien. Il fut offert à tous les bouviers et charretiers dix sous par tombereau, et, à ce prix-là, il y eut des acceptants en suffisance, car ils

pouvaient voiturier de vingt à vingt-cinq tombereaux par journée, en y allant comme à la tâche, bien entendu. Ce fut, pendant un mois, un va-et-vient des plus animés, de ce monceau de décombres qui décroissait, à la portion de lande défoncée, qui se couvrait de monticules pulvérulents. On eut soin d'administrer cet amendement à la très-haute close de six cents tombereaux à l'hectare. Les décombres une fois enlevés, on s'attaqua à la terre même des douves et des cours du manoir ; on creusa le sol jusqu'aux fondations, laissant, à la place du ci-devant château des La Bouzée, une grande excavation, dite « chambre d'emprunt » en style des ponts-et-chaussées.

Dans sa fièvre, qui le croirait, Henri ne songea même pas à donner un regret au toit de ses aïeux ! L'agriculteur chez lui effaçait le gentilhomme.

Une fois le défrichement garni de tous les détritrus, mis en couverture sur le guéret, Jean Hutin dit au jeune homme : — Monsieur Loupart, il vous faut à présent, avec, des brouettes, transporter en avant sur le terrain toutes les bordures, puis diviser ce même terrain en une dizaine de grandes pièces séparées par des allées, dont le déblai sera aussi centralisé, de façon à ce que chaque carré soit bien en relief et à surface bombée ; — ce qui fut fait.

Après cela, le champ entier étant hersé, puis embillonné, on dut procéder enfin à la couvraille de l'avoine, dont cent hectolitres furent semés à la Sainte-Catherine, 24 novembre, époque, pour la contrée, pas trop tardive.

Les choses en étant là, il n'y eut plus qu'à laisser agir la nature, et certes il était temps de s'arrêter, car les frais avaient été considérables, ce qui est un bon signe, disait Jean Hutin.

Ces frais, au surplus, peuvent se décomposer ainsi :

Transport des décombres.	10,000 fr.
Allées et hordures.	5,000
Mise en billons.	1,000
Semilles.	2,000
100 hectolitres d'avoine pour semence.	1,200
Ensemble	17,200 fr.

Cette somme de 17,200 francs étant ôtée de 20,000 francs, restait 2,800 francs, auxquels vint s'ajouter un boni de 500 francs, que produisit la vente à un paysan de l'emplacement de l'ancien manoir et de son pourtour, en tout une soixantaine d'ares, mais excavés en forme de cratère, et dont le rustre comptait bien tirer parti en cultivant les glacis ; d'autant plus qu'au fond de ce grand entonnoir, il y avait comme une sorte de puisard, fournissant, en toute saison, de l'eau pour l'arrosage.

Voilà donc nos jeunes gens en possession de 5,500 francs, dont une partie devait servir à récolter l'avoine qui va poindre, et sur lesquels, de plus, il fallait vivre. Leur économie était grande dans un ménage réduit à sa plus simple expression. En fait de serviteurs, ils n'avaient qu'une fillette toute neuve, et encore l'avaient-ils prise, moins pour conserver une domestique qu'afin d'arriver, par cette sorte de transition, à s'en passer tout à fait. Henri, qui le croirait, se défit de son dernier chien d'arrêt. Jean Utin lui avait dit : — La première condition pour réussir, c'est de renoncer à la chasse. Un chasseur n'est bon à rien qu'à chasser. L'entraînement est trop fort, cela rend sauvage et un sauvage ne travaille pas. Je vous passerai tout au plus la chasse aux pièges, ou en battant les buissons du bout du fusil : mais pour la chasse à la suite d'un chien qui vous fait arpenter des lieues de pays, ce serait la mort de votre entreprise, je vous en préviens, monsieur Henri.

Le jeune homme se soumit, il ne chassa plus. Tout entier à la grande espérance que couvaient les sillons nouveaux, sa promenade habituelle consistait à faire avec Henriette de si fréquentes visites au champ d'avoine, que tant vaut dire qu'il y passaient la journée. Que de choses pour eux dans ce sein mystérieux de Cybèle, dans ces sillons renflés et nus ! Rien ne s'y montrait, et ils regardaient insatiablement ; ils écoutaient, selon le dicton significatif, les avoines lever.

Oh ! la belle et douce chose que cette nudité de la terre façonnée, qui va germer son vêtement ! Pleine de promesses, elle resplendit de tout ce qu'on a fait pour elle, et du travail qu'on y a enfoui, comme on dépose un grand dessein dans le cœur d'un ami. Pour qui sait comprendre, et tout maître entend cela d'instinct, quelle force sous ces glèbes transformées en une officine immense où s'élabore la vie, où la plumule et la radicule s'apprêtent à briser l'obstacle de l'embryon, celle-ci pour plonger vers la chaleur obscure de la terre, celle-là pour s'élever vers la chaleur éclatante du soleil.

Les deux époux (donnons-leur ce nom, si doux quand il est justifié), les deux époux ne pouvaient détacher leurs regards du labour immense, dont ils suivaient le pourtour. Un soir, ils l'avaient quitté sans y rien remarquer de plus qu'à l'ordinaire, chassés par une tiède ondée qui persista toute la nuit, et le lendemain qu'elle ne fut pas leur étonnement de voir l'avoine partout sortie. Le champ verdoyait d'un bout à l'autre ; mille petits brins disaient aux yeux : Nous voici, nous voici !

Jean Utin arriva, et trouva les deux jeunes gens en contemplation devant cette aurore. Il arrivait, lui, à point nommé et à coup sûr, pressentant bien, d'après le temps écoulé, que la semence devait avoir levé. Il examina, en se baissant, la plantule naissante, et, lui trouvant bonne mine, dit : — Voilà qui va bien, l'avoine sera haute et touffue, j'en répons.

Du reste, tout alla le mieux du monde pour cette récolte, à laquelle les saisons furent si propices, que cette année garda, par la suite, la qualification « d'année de l'avoine. » En peu de jours, le sol disparut sous la plantureuse graminée, dont chaque pied, grâce à un hiver sec, ne cessa de taller. En avril parut la tige, en mai le fourreau et en juin l'épi, puis l'avoine étendit à perte de vue sa verdure uniforme, aux reflets moirés. Il n'y eut à rencontre ni tourmente ni grésil, deux accidents que le délicat épillet redoute par-dessus tout. Si le temps convint à cette semaille, le fonds lui convenait aussi ; elle prospéra et ne connut, pour ainsi dire, que des jours alcyonniers.

Toute entreprise, à son aurore, est riante ; tout début est alléchant ; c'est comme l'enfance de la destinée. Les commencements, en dépit de ce qui doit suivre, ne manquent jamais d'offrir quelque chose de favorable. Chacun s'y laisse prendre, et le cultivateur plus que personne ; il se figure avoir pour lui, non-seulement la chance, mais encore l'ordre entier des phénomènes naturels, les vents et les étoiles. Aussi, Dieu sait ! avec quel entrain, s'estimant en veine, il joue cette partie, qu'on appelle une opération culturale, et dans laquelle c'est la nature elle-même qui tient les dés.

Donc, en vertu de ces prémisses du sort, si souvent fallacieuses, la magnifique céréale ayant échappé à la coulure, à la nielle, et à la verse, entra posément dans la phase de sa maturité. Les nœuds de la tige y prirent cette couleur d'ivoire, qui indique qu'il est temps de fauciller. Le jour, le grand jour qui ouvre la moisson, fut choisi. Utin, consulté, après une inspection approfondie à travers les sillons épais, avait déclaré que l'avoine était « sciable. » Une troupe de faucilleurs fut formée ; on la réunit sans peine : les gros chantiers sont attractifs des travailleurs.

Par une de ces journées de juillet où l'air est comme l'haleine d'un four prêt à cuire, la grande bande se mit à l'œuvre, entamant bravement cette pièce où l'avoine avait la taille d'un fourré de roseaux. La beauté de la récolte animait les journaliers ; courbés sur ce sol qui leur renvoyait au visage un feu terrible, la faucille au poing, ils rassemblaient de la main de grosses poignées d'avoine ras de terre, les sciaient, puis, par un mouvement

demi-circulaire, exécuté au-dessus de leur tête et comparable au salut de l'épée, il dégageaient ces épis coupés de ceux encore debout, et les déposaient à plat par couches allongées, — c'est là javeler.

Ça gerbait au point qu'il n'y avait pas un seul sillon qui ne fût recouvert de javelles ; on ne savait où poser les pieds, force était de marcher dessus.

Henri se tenait presque toujours, en serre-file, derrière sa troupe, où, détail à noter, il faisait très-bonne figure. Il y savait représenter, ce qui est un don. On représente dans un champ, moyennant qu'on y soit le maître, ni plus ni moins qu'en un salon ; le prestige n'y est pas moindre. Certes, ici, la beauté de la récolte communiquait à son propriétaire une distinction bien tranchée. Que ses journaliers le trouvaient donc grand d'avoir en propre une telle richesse ! Il n'y a meilleur juge de la valeur d'une récolte que celui qui la manie, et qui ne cesse d'en supputer le produit, faisant le rêve cent fois repris d'en être l'heureux possesseur, commettant cet adultère imaginaire de besogner là pour son propre compte...

On travaillait vivement, et cependant c'était si fourré que ça n'avancait que bien lentement. On eût dit que ces épis se relevaient, une fois par terre, pour se remettre en ligne.

Quand tout fut faucille, il fallut réunir en gerbes les javelles. Les quintaux se touchaient. Chaque gerbe était plus haute qu'un homme, et pesait comme de la terre. A la grosseur de l'éteule, il semblait qu'on avait scié un champ non pas d'avoine mais de millet.

Le rendement fut de 35 fois la semence ; en tout, pour les cent journaux, 3,500 hectolitres, vendus 12 francs, soit 42,000 francs. Une fois tout ce grain empilé dans la grange, cela forma un las qui avait bien sa poésie aux yeux du cultivateur, pour lequel la quantité est l'idéal. Il y eut de paille, cette paille d'avoine qui est un demi-foin, 400 bottes au journal, vendues 50 francs le cent, ensemble 12,000 francs ; 12,000 francs et 42,000 francs font en bloc 54,000 francs. Les frais, tant de la moisson que du bottelage, atteignirent 11,000 francs, lesquels ôtés de 54,000, il resta pour bénéfice net 45,000 francs aux époux Henri.

Quelle pépite ils avaient trouvée dans leur quartier de lande !

— Vous voyez, dit Utin à ses protégés, que les 20,000 francs jetés dans la semaille d'avoine ont fait des petit ? Ils n'ont pas été mal employés, puisque, sans tenir compte de l'amélioration foncière, vous avez placé votre argent à plus de cent pour cent. Tachez de continuer sur ce pied-là et vous arriverez infailliblement où je veux dire. Je prétends vous faire plus riche

que moi, monsieur Henri ; vous avez un guide, vous, et, moi, ça m'a manqué.

Puis, changeant sans transition de propos, en homme qui a en tête plus d'une affaire : — Il vous reste les arrière-vents d'avoine au moins aussi gros qu'une maison ; ne les vendez pas, si vous m'en croyez, personne n'y mettrait le prix. Cette grenaille vous servira à élever des centaines de poulets ; avec cela on vit, et, vous savez, il y aura encore pour vous quelques rudes vigiles de fêtes. On ne sait trop, en fait d'intempéries, ce qui peut arriver. Vous avez eu une terrible chance pour votre avoine, il n'en saurait aller ainsi à perpétuité. Attendez-vous à des jours difficiles et préparez-vous en conséquence. A présent l'heure est venue d'établir, sur votre terrain, pour plantation définitive, un vignoble. Un vignoble ne se jette pas en moule, un vignoble ne s'improvise pas comme une emblavure, mais aussi une fois en place cela dure autant que nous. Il ne s'agit donc pas ici de semer ou de planter, il s'agit de fonder. Tout est à peser ; la moindre négligence devant se faire sentir indéfiniment... J'ai longuement réfléchi à votre cas, et voici comment je m'y prendrais si j'étais de vous.

— Parlez, maître, dit Henriette qui était présente, ce que vous nous conseillerez de faire nous l'exécuterons, vous le savez bien, avec docilité et confiance.

— Il me suffirait, pour avoir votre affaire à gré, qu'elle fût de mon métier, jugez si j'y tiens, la chose vous concernant comme elle fait.

— Vous êtes véritablement notre ami.

— C'est cela, madame, c'est cela. Oui, je suis véritablement votre ami, et je le suis d'une force que ça me surprend à la réflexion. C'est être esclave que de vouloir du bien à quelqu'un, comme je vous en veux à tous deux. Je me dis parfois que je vous aime trop, que vous m'enlevez à moi-même, mais je serais tout de même bien fâché qu'il en fût autrement, sucre diable !

— C'était son honnête juron :

Disons que le sentiment vif et tyrannique dont s'étonnait ce rustre, n'était autre que le naturel amour du maître pour le disciple, que la filiation pure des intelligences.

— Vous allez donc couvrir de vignes votre terrain, ce qui vous fera un plantis de 100 journaux, contenance qu'un viticulteur ne devrait jamais dépasser. Il y a ici plus d'un parti à prendre : quel mode de plantation, quel cépage adopterez-vous ? Comment cultiverez-vous ? Les modes de plantation, pour la vigne, se réduisent à deux, le plant et la bouture ; quant

aux cépages, ils varient à l'infini, mais en premier lieu se présente la grande division des cépages blancs et des cépages rouges. Relativement au système de culture, les préférences sont partagées entre la culture à la houe et celle à la charrue. Examinons ensemble ces divers articles, sur lesquels je ne laisse pas d'avoir mon opinion. Dans votre terrain, qui est médiocre, il faut vous en tenir aux cépages blancs : terres blanches, vignes blanches. La vigne blanche est plus robuste que la vigne rouge, elle produit proportionnellement davantage ; sa culture est moins coûteuse ; elle pousse et fleurit plus tard, ce qui tend à diminuer les chances de gelée et de coulure, elle se vendange plus rapidement, et donne un vin dont on fait plus vite de l'argent, par la raison qu'à huit jours, il est buvable. De plus, la vigne blanche souffre moins de la concurrence que la vigne rouge, à cause qu'on ne peut pas la faire réussir partout : elle ne vient ni dans les plaines, ni dans les paluds, qui sont les fonds les plus productifs de vin.

La vigne blanche adoptée, quel cépage choisirez-vous ? Ce point est décisif, car, pour le rendement, il en est des cépages comme des vaches à lait, l'une fait 2 litres de lait par vingt-quatre heures, l'autre en fait 50, c'est-à-dire qu'elle vaut 15 fois mieux. Cherchons donc une variété de cépage blanc qui fructifie beaucoup, et je compte que le *Saint-Pierre* sera ce qu'il vous faut. Le saint-pierre exige une taille longue, en quoi il l'emporte sur la *Folle*, qui ne peut supporter qu'une taille fort courte, et il charge même sur le vieux bois, ce qui fait qu'après une gelée, toute repousse donne des mannes. Ces mannes produisent des verjus compactes qui deviennent des raisins gros et longs comme un pis de chèvre.

Maintenant, planterez-vous en vue de façonner à la houe ou à la charrue ? Mon avis est positif là-dessus : plantez pour façonner à la houe, ce sera moins coûteux et ce sera mieux fait. Quelle différence entre l'effet produit, dans un vignoble, par la houe que conduit la main du vigneron, dont elle est comme le prolongement, et l'effort brutal de la charrue qui fouit en comprimant, à la manière d'un coin ! Dès que l'homme sent un obstacle au passage de l'outil, il en arrête ou il en diminue l'entrure, au lieu que l'araire broie ou rompt indifféremment tout ce qui résiste. D'un côté, vous avez, dans le manouvrier, un travailleur intelligent, qui efface jusqu'aux traces de ses pas, et de l'autre vous avez, dans la bête de labour, un travailleur inconscient, qui, marchant comme la mouche le pique, abat autour de lui bourgeons et rejets du fouettement de sa queue et du frottement de ses

épaules. Ah ! le singulier journalier, à travers un vignoble, qu'un bœuf ou un cheval !

L'animal fait moins bien que l'homme et son travail coûte plus cher, beaucoup plus cher. Je vous en fournirais le relevé au besoin, mais vous me ferez crédit de la preuve pour cette fois. Je sais bien que le viticulteur, ayant déjà, sur son domaine, un attelage qui sert à autre chose, et auquel il fait, à temps perdu, labourer ses vignes, peut le trouver avantageux ; mais, pour vous qui n'avez rien à cultiver qu'un vignoble, j'affirme qu'entre faire façonner à bras, et faire façonner à la charrue, ce dernier parti serait de beaucoup le plus dispendieux.

Et, de plus, remarquez-le, un bœuf, un cheval ne saurait tout faire en une vigne : il ne peut ni la tailler, ni l'échalasser, ni l'épamprer, ni l'accoler, ni l'élimaçonner, il ne peut pas la vendanger. Songez combien les bras vont vous manquer pour ces diverses opérations, et combien vous les payerez cher, et combien ils y seront impropres, si vous n'entretenez pas chez vous des vigneronns attitrés, qui suivant vos ceps dans tous leurs besoins, en seront les servants exclusifs.

Vendanger est une opération délicate, minutieuse, qu'on ne peut remettre ; il y faut des bras et à jour dit. Vous aurez des forains, je le sais, mais à quel prix et comment cueilleront-ils ? Que de grains à terre, que de grappes froissées dans la main, dont le jus se perd ; quelle indifférence pour cet arbuste dont le vigneron n'approche qu'avec égard, qu'avec sentiment !.... Faire façonner sa vigne par des attelages, c'est la réduire à être cultivée sans vigneronns ; car le journalier, qui ne fera que tailler et vendanger, ne sera pas vigneron pour cela. L'art de gouverner la vigne est assez compliqué pour qu'il faille s'y adonner tout entier, et ne faire que cela d'un bout de l'année à l'autre.... Je sais au surplus que bien des propriétaires n'auraient pas abandonné la culture à bras s'ils avaient pu trouver des bras en suffisance, et que recourir aux attelages n'a été, pour eux, qu'un pis-aller. Eh bien ! monsieur Henri, c'est grâce à eux, c'est grâce à la détermination qu'ils ont été forcés de prendre, que vous pourrez faire cultiver par des hommes : ceux qu'ils ont congédiés, vous les trouverez disponibles.

Ainsi, dit Riche-Utin, voilà qui est entendu : — Votre vignoble n'aura que des journaliers à son service, de quoi il se trouvera bien et vous aussi.

— Mais vous ne nous parlez pas du mode de plantation ?

— C'est, ma foi, vrai, j'aurais dû commencer par là : réparons au plus vite cette omission : il y a deux manières de planter un vignoble, à l'aide du

plant chevelu ou à l'aide de boutures. Avec le plant chevelu, un vignoble est plus tôt fait ; avec la bouture, il est mieux fait. Le plant a de l'avance en commençant, mais cette avance ne se soutient pas, et la bouture finit par le rattraper et même par le dépasser. Cela se comprend : le plant chevelu a subi une rude opération lors de l'arrachage, qui a rompu ses radicelles, et lors de la replantation, qui les a mises toutes en un paquet. Pour la bouture, il n'en est pas de même : les racines naissent et s'arrangent naturellement dans l'ordre où elles doivent être, ni trop haut ni trop bas ; cet ordre n'est plus troublé, ce qui est un grand avantage dont toute la durée du cep se ressentira. Donc, pour bien faire, vous préférerez la bouture au plant chevelu, et vous repousserez vignes rouges et labourage. Remarquez, monsieur Henri, qu'en tout, nous faisons le contraire de ce qu'on fait généralement ; c'est le plus souvent une bonne marque. — Et maintenant, s'écria-t-il, mettons bien l'hiver à profil ! C'était sa recommandation ordinaire, « mettre l'hiver à profit. » Il reprochait aux cultivateurs de ne pas connaître l'hiver, qui est à leurs yeux un temps d'arrêt et qui devrait-être le moment de la plus grande activité agricole. C'est en effet l'époque des labours profonds, des défrichements, des ferrages. Durant les autres saisons, on cultive la plante, durant celle-ci on cultive la terre même ; profitant du sommeil de Cybèle pour lui faire, à l'exemple de certain faune, maintes petites choses, qu'éveillée, elle ne souffrirait pas.

Conformément aux prescriptions de son maître à planter, Henri se mit à l'œuvre au moyen d'un fort piquet de terrassiers vigoureux, embauchés à chers deniers. Il se sentait bien soutenu dans son entreprise par l'espoir que lui donnait Riche-Utin, et par la jolie somme de 43,000 francs qu'il se savait en bourse... L'argent comptant, il n'y aura jamais meilleur tonique au monde.

On commença par mettre le feu à l'éteule laissée par l'avoine. Mauvaises herbes et mauvaises graines, tout fut consumé, et à la place resta une couche de cendres fines. Après quoi, pioches et brouettes durent entrer en jeu : les brouettes abaissant les bordures, relevant les milieux, creusant les allées. Les carrés étaient divisés entre eux par de larges voies charretières, Le nivellement obtenu, on traça les planches, sur lesquelles la houe ouvrit, par place, des fosses destinées à rester béantes jusqu'en mars, qu'il fut procédé à la plantation, laquelle prit tout le mois, et puis ce fut fini, le vignoble existait.

Ces divers travaux absorbèrent à eux seuls près de vingt mille francs ; il ne restait conséquemment aux Henri que vingt-trois mille francs ou environ ; mais au prix de ce qu'on avait fait, ce qui restait à faire semblait peu de chose.

— Voilà dépenser gros, dit Hutin, qui était d'un tempéramment à sentir la fuite des « espèces ; » toutefois vous marchez et je pense qu'à présent vous tenez votre affaire. Je ne suis plus en peine de vous, néanmoins il est encore une dépense à subir pour couronner le tout. La vigne offre ceci de particulier qu'elle s'accommode à merveille d'être associée à une autre culture. Voyez-la, dans l'état sauvage, il lui faut un compagnon, elle naît, comme le lierre, au pied d'un arbre, dans lequel elle grimpe, après l'avoir embrassé. Les vignobles doublés d'une artichautière, d'une aspergeraie, d'une fraiseraie, ne sont pas rares. Les artichauts, les fraises, les asperges, dans ce cas, payent toutes les façons, ce qui est bien quelque chose. L'artichaut demande des alluvions, l'asperge des sables, la fraise des graves, rien de tout cela ne saurait prospérer chez vous. Ce qui peut y prospérer, c'est le prunier. Le prunier, au port exigü, à la sève avare, aux rameaux rarifeuillés, vient sans nuire et vient vite.

Établissez, sur vos planches, entre les rangées de ceps, une prune laie de l'espèce dite reine-claude ; c'est un fruit qui se vend tout vert et qui se débite couramment ; il n'y en a jamais assez sur le marché ; on en charge des navires. Vous pouvez en disposer, sur ce vignoble, quatre mille pieds, à raison de quarante au journal, très-suffisamment espacés. Le coût en sera de trois mille francs, mis en place. Quand la vigne sera en rapport les arbres fruitiers le seront aussi, et vous aurez de cette manière, étagées sur le même champ, deux récoltes contre un seul entretien.

Les quatre mille pruniers reine-claude furent achetés et plantés dans la huitaine ; le temps pressait, on touchait au mois d'avril. L'encaisse en fut réduite à 20,000 francs net. Avec cela, il fallait subvenir aux frais de culture du vignoble pendant trois ans au moins ; il fallait, dès la deuxième feuillaison, échalasser.

— Le saint-pierre est un cépage diligent ; à deux ans vous aurez du vin à boire, répétait Jean Hutin, à trois ans vous en aurez à vendre.

Cent journaux de vignes, à raison de 45 francs par journal, pour les trois façons de rigueur, cela forme un total de 4,500 francs l'an. La première et même la seconde année, la taille étant une opération peu dispendieuse, on la remplace par une façon de bêche en plus, ce qui est pour le mieux, car à une

jeune vigne, dit le proverbe, il ne faut jamais ôter d'herbe, c'est-à-dire qu'il ne faut jamais y en laisser venir.

Voilà donc le vignoble *lancé*, le voilà donc parti ! Ces deux expressions, empruntées au domaine naval, conviennent parfaitement ici ; car il y a une grande analogie entre le champ qui porte une culture elle navire qui porte une cargaison : l'un et l'autre dépendent des éléments ; l'un et l'autre obéissent sous le ciel à l'action des météores, l'un et l'autre ont une traversée à fournir, devant laquelle, livrés à la merci du temps, ils peuvent subir des avaries, périr dans un orage, ou n'aboutir au port qu'avec un chargement sans valeur.

Ces risques sont bien redoutables, tant pour le navire que pour le domaine, encore ne sais-je si pour ce dernier ils ne sont pas plus offensifs ; car la nef peut fuir devant la tourmente, elle peut, à sec de voiles, ôter presque toute prise à l'ouragan, tandis que le champ est un vaisseau toujours immobile, toujours ancré en pleine mer, où il ne peut ni chasser, ni carguer.

Ces mauvaises chances, les nouveaux propriétaires, s'abandonnant à l'espérance, n'y songeaient pas. L'espérance ! toute chose, ici-bas, s'ouvre par cette floraison.... Le passé d'ailleurs ne semblait-il pas répondre de l'avenir ; leurs yeux pouvaient-ils assez admirer la métamorphose accomplie sur ce morceau de terre aride, transformé en fonds fertile et productif ! Mais, hélas ! ce qu'ils avaient déjà fait dépend de l'homme, ce qui restait à faire n'en dépend pas.

Quoi qu'il en soit, ils furent sages de ne pas laisser l'avenir jeter le trouble dans un présent pour eux si favorable. Ils ne demandaient à ces 200,000 boutures qu'une seule faveur : qu'elles consentissent à verdoyer, à quoi elles ne faillirent point, car, chez toutes, unanimement, les bourgeons se mirent à gonfler, puis à éclore, puis à feuillir. Chacune de ces tendres phases fut avidement observée par Henri et Henriette, qui se baissaient jusqu'à terre pour mieux voir les progrès du jeune arbuste : on eût dit deux époux penchés sur un berceau...

Cette première année s'écoula dans ces jouissances, dont une expectative fallacieuse peut-être faisait tous les frais. Sous tous les rapports, ces enfants étaient heureux. Il ne manquait point du nécessaire, bien que leur train de maison fût des plus humbles, et que la plus stricte économie y présidât. Une basse-cour populeuse, grâce aux arrière-vents fournis par l'avoine, donnait des œufs et des poulets tant et plus. Henriette avait à son service une fillette

du pays pour dépêcher le gros de la besogne ; Henri se tenait parmi ses travailleurs, se levant à l'aube comme eux, réglant ses heures de repas sur les leurs, dormant quand ils dormaient. Un tel règlement de vie est hygiénique à l'esprit et au corps. Ceux qui l'ont suivi le savent bien. Qu'on est joyeux, qu'on est dispos, que les heures échappent vite ! Comme cette culture qu'on a sous les yeux prête un thème intéressant à la conversation ! On ne discourt d'autre chose, et c'est toujours nouveau, car la plante qui croît, change à vue d'œil : la vigne, le blé, l'herbe d'aujourd'hui n'est déjà plus celle d'hier, et il y a chaque matin quelque chose à ajouter à ce que, la veille, on avait pu en dire. Il faut remarquer aussi que tout journalier est, par nature, un intarissable panégyriste de la récolte qu'il pousse ; » ce qui tient à deux causes : il s'attache à la plante objet de ses soins, et il tient à montrer que son labeur est efficient. Quoi qu'il en soit, il n'est jamais désagréable d'entendre louer les fruits de son domaine. Henri se délectait de ces flatteries détournées. La première année de la plantation fut remplie par les minutieux détails que réclame tout bas-âge, et la seconde commença par une opération très-coûteuse, l'échalassement.

Pour échalasser à neuf ces cent journaux, cela eût coûté, qui le croirait ? de 30 à 40,000 francs. Utin indiqua la manière de s'en tirer à meilleur compte. Les hautes vignes des paluds ne peuvent user que de très-longes échalas : sitôt qu'ils se trouvent réduits à moins de deux mètres, on les rebute. Ces échalas, ainsi diminués par des aiguissages successifs, sont les meilleurs, car ceux de mauvaise qualité pourrissant dès les premières années, ne deviennent jamais courts. On les vend 15 francs le mille ; ils ont coûté 200 francs étant neufs, et ont duré une vingtaine d'années. Ils peuvent durer encore autant dans les vignes basses des coteaux. Ce fut là que s'adressa M. Henri pour garnir sa jeune plantation, et la dépense en fut de 3,000 francs ; avec l'osier et la mise en place comptons 4,000 francs ; ce qui faisait une sensible brèche clans la réserve réduite à 11,000 francs, somme qui paraissait suffisante, car enfin, passé deux années encore, pour lesquelles les frais de culture seraient de 9,000 francs, le vignoble serait en rapport. Il y avait, il est vrai, l'imprévu, l'imprévu avec lequel on doit si fort compter en toute opération agricole. M. Henri n'avait point l'expérience de ces choses, l'espérance dominait tout chez lui ; il se jugeait en belle et bonne passe, trouvant que sa fortune avait bien changé. Quand il envisageait ce beau plantis tout neuf, il en était plus que satisfait, il en était fier, et non sans raison, car un vignoble suffisamment étendu et

suffisamment prospère est un objet considérable : ce n'est certes pas un planteur de choux, qu'un planteur de vignes.

Cette seconde année amena des soins plus fréquents : la pousse fut vigoureuse, il fallut employer maintes journées de femmes à accoler, à l'aide de pelures d'osier, les flages nouvelles qui ne demandaient qu'à s'allonger, et qui déjà, dépassant le bout de l'échalas, jouaient au vent. Pour Henri et pour Henriette tout marcha à souhait durant cette seconde année : le vignoble se montrait ; il recouvrait tout un coin de Boutuge d'une verdure, en pareil lieu, bien inusitée ; sa vigueur étonnait, c'était un plantis de deux ans auquel on en aurait donné trois pour le moins. Les deux jeunes maîtres se complaisaient à errer dans cette chère plantation, qui offrait aux promeneurs une si grande étendue, en les cachant déjà à tous les yeux. Ils s'y oubliaient parfois jusqu'à la brune. C'était si nouveau pour eux de se voir en possession d'un champ qui prospère. Ils se croyaient à la veille d'être riches, mais, grand Dieu ! qu'ils se trompaient !... L'année suivante, qui était la troisième, fut une année désastreuse : le 6 mai une gelée intense frappa les vignes ; au soleil levant, la campagne se montra toute blanche, on eût dit une mer. La gelée est surtout dommageable aux jeunes vignes, qu'elle oblige à rejeter depuis terre, et tout est à recommencer. L'année d'après (bonnes et mauvaises années vont par série), l'année d'après, nouvelle gelée le 30 avril. Pour le coup, c'était à désespérer. Cette quatrième année, où les ceps devaient se trouver en plein rapport, ramenait l'entreprise à son point de départ ; il fallait reprendre et recéper chaque pied ras du sol. Henri toutefois ne perdit pas courage ; il avait grandi à la dure, et pouvait se dire : j'en ai essuyé bien d'autres. Il était affecté néanmoins, car cette quatrième année, dont la récolte venait d'être supprimée, allait épuiser ses ressources. Le bout de l'an amènerait le bout de son argent. Utin ne manqua pas de lui relever le cœur par ses paroles, Henriette le lui releva davantage par sa fermeté.

— Mais, disait Henri à sa jeune femme, passé cette année, comment cultiver, c'est notre dernière année d'argent ?

— En vendant notre mobilier, répondait Henriette, nous sortirons d'embarras.

— Il faut une grosse somme, seulement pour une année de culture.

— Notre mobilier a plus de valeur que nous ne pensons, à cause de son ancienneté ; tu seras étonné, mon ami, de ce qu'on nous en donnera. Les

grandes villes fournissent des amateurs de ces sortes d'objets, rares de plus en plus. J'irai à Bordeaux, j'y parlerai à quelque brocanteur ; tu verras.

Toutefois la gêne, une gêne sérieuse, commençait. La servante dut être congédiée. Henriette descendit courageusement au rôle de femme de ménage, de cuisinière. Henri en souffrit. La voir à ce point rabaissée. Il n'avait donc pas su mieux la protéger !

— Ne prenons pas garde à cela, disait Henriette avec une certaine gaieté, les rois ont eu de mauvaises passes, les dieux aussi, ce dit-on. Il vaut mieux subir les revers avant qu'après une entreprise. Nous savons bien que la nôtre doit bien finir. Cent journaux de vignes, en plein rapport, ne peuvent mal tourner. Ce n'est au surplus qu'une année de gêne ; noire vignoble est en âge, il n'attend, pour se mettre à fruits, que de n'être pas gelé....

— Ou grêlé, dit piteusement Henri.

— Oh ! la grêle, c'est si rare dans nos contrées : il n'a pas grêlé sur Fouettemerle depuis trente ans, au dire du vieux Couliche.

— Bah ! fit Henri, ce qui n'arrive pas dans trente ans arrive dans une minute.

Le lendemain, Henriette, s'armant de courage, partit pour Bordeaux. Elle voulut y aller seule ; la commission était pénible, l'évitera son mari était déjà un soulagement pour elle. Vendre ses meubles, les meubles de ses pères, quelle humiliation ! Elle était très-susceptible de honte : avoir à traiter d'un pareil marché lui coûtait extrêmement. Dans sa candeur, elle s'exagérait cette démarche, se figurant qu'elle allait faire pitié au marchand qui la raillerait en son âme, comme si un marchand pouvait voir autre chose dans une vente que celle vente même. Elle se mit donc en route de grand matin, à pied, par la traverse, pour gagner le port de Rions, où l'on prenait le courralin, qui partait avec la marée et descendait jusqu'à Bordeaux. Elle s'y trouva en compagnie d'une batelée de paysannes ; assises côté à côté, avec une corbeillée de fruits ou une panerée d'œufs sur les genoux. Elle n'était par bonheur connue là de personne. Sa mise lui donnait de la confusion. Arrivée à la ville, elle s'orienta comme elle put vers les rues du Bouau et du Cahernan, qui étaient les rues de la juiverie du vieux Bordeaux ; montant et descendant ces deux voies sordides, en quête d'une boutique de revendeur. Elle avait bien honte ; le cœur, la tête, les jambes, tout lui manquait. Elle avait beau se raisonner, en faire le sacrifice, prier Dieu, rien n'y faisait : la nature, chez elle, était rétive à cette ignominie d'aller ainsi, comme une fille perdue, trafiquer de son châlit, et elle ne serait jamais

entrée si un petit vieillard, à la mine bien humble, paraissant tout honteux lui-même, ne l'avait engagée à venir visiter son magasin. Il avait deviné, à l'allure de la pauvre femme, de quoi il s'agissait. Il l'accueillit obséquieusement, la fit s'asseoir à la bonne place, et lui demanda ce qu'elle désirait acheter. Henriette lui répondit, qu'elle venait non pour acheter, mais pour vendre quelques meubles assez anciens qu'elle avait, avouant que le besoin la forçait à s'en défaire, aveu qui la soulagea.

— Eh bien ! madame, il faudrait voir cela, dit le marchand avec un empressement qu'il ne fut pas maître de réprimer, car d'après la distinction de la personne, et d'après sa mise, il flaira tout d'abord quelque trouvaille et se sentit en bonne piste, Il prit minutieusement l'adresse, promit de venir un jour ou l'autre, lâcha quelques mots sur le discrédit où était tombé, depuis un an, l'antiquaille, en fait de meubles surtout, et reconduisit la pauvre Henriette, qui s'éloigna légère comme un oiseau. Le plus difficile était fait. Elle alla se remettre dans le bateau qui se garnissait de passagers et de passagères, en vue du reflux de l'après-midi, dont l'heure fut tardive ce jour-là, de façon qu'elle ne put arriver qu'à jour failli. Son mari ! l'attendait avec une inquiétude croissante, se reprochant amèrement de l'avoir laissée partir ; qu'il fut heureux de la revoir !

Elle lui annonça la réussite de son dessein : elle avait aisément trouvé un acheteur ; c'était un vieillard à l'air obligeant et doux ; il devait venir dans la semaine.

Il vint dès le lendemain, et de bonne heure : il fut reçu aux Grangeottes par les jeunes gens, qui tout de suite lui montrèrent les meubles qui garnissaient l'unique pièce occupée par eux. Ces meubles étaient de prix par leur style et par leur rareté. C'était d'abord un lit de parade sur une estrade à trois degrés, les quenouilles et le chevet décorés de sculpture, d'incrustation et même de peintures, le tout Renaissance. Venaient ensuite deux coffres, Renaissance aussi, en bois de cormier ; de ces coffres qui servaient dans les antichambres de banquette et même de couchette, d'où les termes : « attendre sur le coffre, dormir sur le coffre » dont usaient nos pères. Il y avait encore des chaises en bois chantourné, des tabourets, et une table qui les assortissait. Le brocanteur, à cette vue, ne se sentit pas de joie, et, tout au désir de ne pas gâter une affaire qui se présentait si bien, il commença à déprécier sans pitié ces admirables reliques. La pauvreté du logis, le dénûment de ses hôtes, que de tels meubles disaient si fort déchus, rien ne l'arrêta dans sa besogne, et il se mit à mentir sans vergogne, à

fourber sans conscience. Il était juif, israélite si l'on veut, ce qui n'est point un obstacle à d'artificieux moyens quand le gain est au bout.

— Mon Dieu, dit-il, après avoir inspecté chaque article par le menu et s'être assuré que tout s'y trouvait en parfait état, d'où tenez-vous ce mobilier ?

— Nous le tenons par héritage de nos parents, qui l'avaient sans doute hérité aussi des leurs ; cela n'est jamais sorti de la famille.

— Vous croyez ?

— Nous en sommes très-sûrs.

— Ces meubles, et je ne me trompe pas, ayant été toute ma vie dans le bric-à-brac, ces meubles jouent l'ancienneté, mais ils ne sont pas anciens ; ce sont autant de pastiches d'un style qu'on appelle Renaissance, je crois ; on en a tant fait et l'on en fait tant chaque jour, que nous sommes accoutumés à nous trouver en présence de cette fausse monnaie-là. Il y a dans le grain du bois, dans sa patine, un certain caractère qui ne saurait nous tromper, quelque bien réussie que soit l'imitation, et ici, je le reconnais, l'imitation est surprenante ; c'est, dit-il, en regardant de plus près, c'est à s'y méprendre au moins, et nôtre métier est devenu, pour les risques à courir, une forêt de Bondy. — Puis, se tournant vers les jeunes gens : — On vous a indignement abusés en vous donnant ces objets pour authentiques, ce n'est que du similor, mes chers amis.

Il devenait familier, et n'était pas fâché de placer le mot joyeux, étant dans le ravissement de sa trouvaille et de la tournure que cela pouvait prendre.

— On vous a floués en vous donnant ceci pour du Renaissance, c'est sûr et certain.

— Mais, monsieur, reprit Henriette, on ne nous a point donné, ni vendu ce mobilier ; c'est le mobilier de nos aïeux, il est depuis plus de trois cents ans dans la famille, nous vous le certifions et vous pouvez nous en croire : nous ne sommes ici ni trompés, ni trompeurs, et nous serions désolés que vous puissiez mettre en doute notre bonne foi.

— Oh ! quant à votre bonne foi, madame, croyez bien qu'elle n'est pas suspectée par moi le moins du monde ; je la lis dans vos yeux. Je dis seulement qu'il y a, ici, très à votre insu, supercherie, fraude enfin. Que voulez-vous, je sais mon état, et je ne puis pas plus me tromper sur la fausseté d'une antiquaille, que le Régent de la banque de France ne peut se

tromper sur la fausseté d'un billet de mille francs. Nous avons, antiquaires et financiers, des signes de repère, que nous taisons, bien entendu.

Puis, changeant de ton : — Mais n'avez-vous pas autre chose à me montrer, car vous voudriez réaliser une certaine somme, je le comprends, et ce que je vois là ne saurait valoir bien cher ?

— Nous n'avons pas autre chose, fit tristement Henriette.

— Pourtant, ce lit, reprit le brocanteur, devait être garni ; n'avez-vous pas une espèce d'enveloppe pour le recouvrir ?

— Ah ! oui, c'est vrai, ce qui servait de rideau ; et Henriette alla ouvrir une armoire d'où elle retira une pièce d'étoffe immense. C'était les housses du lit, tout en fine brocatelle, à fleurs lamées.

Le juif eut un éblouissement et manqua se trahir, tant l'objet était rare. Il se mit à répéter mentalement : il faut dissimuler il faut dissimuler ! puis élevant la voix : — Oui, c'est là le rideau ou ce qui en tient lieu ; quel dommage que l'on ait laissé détériorer l'étoffe à ce point, les couleurs en sont en partie effacées.

Le fait est que les couleurs resplendissaient.

— Dans cette armoire, dit le brocanteur, n'avez-vous rien qui soit vendable, voyons ; et, sans plus de cérémonies, il se mit à fouiller, tirant à soi un article puis un autre : — Ceci, qu'est-ce que c'est donc ? ah ! une garniture de fauteuil, non, ce doit être autre chose.

— Ceci, dit Henriette, c'est une housse en bottes et une housse en pied, cela va avec une selle que nous avons.

— Une selle, fit le fureteur, voyons-la, peut-on la voir ? Henri sortit et revint avec une selle de gala, à laquelle les housses s'adaptaient parfaitement.

— Eh bien ! je puis encore vous débarrasser de tout ça, dit impudemment notre homme, qui se remit à l'armoire qu'il visitait méthodiquement rayon par rayon. Il amena un paquet de linge, l'ouvrit, le déploya. C'était un service de damas de table, ouvré, à personnages, sur lequel se voyait Louis XIII au Pas-de-Suze, le napperon et les vingt-quatre serviettes assortissantes.

Le revendeur, à cet aspect, put encore se contenir, de quoi il se sut un gré infini ; se bornant à murmurer : Je prendrai aussi ce service, je le prendrai.

N'omettons pas de noter que depuis un moment, presque dès le début de cette scène, un paysan était entré, qui s'était assis, sans même saluer, dans un coin, très en tapinois. Ce paysan ne soufflait mot et regardait sans trop en

avoir l'air. Il se trouvait en présence d'un quidam des plus fins, et il était des plus fins lui-même. On a reconnu Jean Utin. La providence du pauvre ménage arrivait à point nommé.

Le juif continuait à inventorier l'armoire. Quand il eut passé l'une après l'autre, chacune des cinq étagères, il ouvrit sans façons un tiroir qui était au milieu, et, y plongeant la main, en retira un objet large comme un beau plat et de forme ovale. C'était une glace de Venise, avec un cadre en émail. Le fils de Jacob, à cette vue, dévora, sans bruit, une bonne douzaine d'exclamations. Il avait sur toutes ses impressions un parfait empire, et jamais on ne fut plus maître de son premier mouvement.

— Voilà qui a grand besoin, dit-il indifféremment, d'être rétamé ; on ne peut plus s'y voir ; ah ! que je suis donc laid ! ce n'est pas étonnant, la glace est de travers et c'est dommage ; ça vaudrait quelque chose et ça ne vaut rien. On ne les réussissait pas toutes, en ce temps-là.

Or la glace était, comme de raison, de tout point irréprochable.

Les deux jeunes gens restaient consternés, car enfin ils voyaient bien que ces articles, sur lesquels ils avaient compté pour se procurer de quoi cultiver leur vignoble, ne leur rapporterait pas grand'chose. Quant à se douter du comble de fourberie de l'acheteur, ils en étaient comme on dit, à mille lieues.

Le petit juif furetait encore quand Utin, se levant discrètement, fit signe, à Henriette de le suivre dehors, où il lui dit vite : — Vous avez affaire là au plus satané filou de toute la terre ; vos meubles qu'il a l'air de dédaigner sont à ses yeux sans pareils ; ce qu'il vous en offrira, multipliez-le par 30, entendez-vous ! par 30, et ne rabattez pas un centime.

Cela dit, il détala. Les paroles de Riche-Utin, pour Henriette, nous savons ce qu'elles étaient. Elles eurent ici leur effet ordinaire, et la jeune femme rentra toute réconfortée.

— Allons, dit le revendeur avec aisance, tâchons d'en finir. Je vois que vous n'avez guère rien qui soit marchand, mais enfin ces articles sont ce qu'ils sont, et, pas plus que moi, vous ne pouvez leur donner ce qui leur manque.

Ici, le brocanteur fit la simagrée, tout en marmottant, d'énumérer sur ses doigts, en regardant l'un après l'autre chaque objet : clignant un œil, allongeant le museau, claquant de la langue, encensant de la tête, puis, tout à coup, paraissant résumer ses évaluations : — Tenez, cela vaut, tout au juste, 200 francs.

Henriette sourit, Henri resta muet.

— 200 francs, reprit le marchand, que je vais vous compter d'avance, tout en une fois.

— Ce prix, dit Henriette, ne saurait nous convenir.

— Comment, s'écria le revendeur, comment ? et il recommença à déprécier de plus belle le lit qui était frelaté, la housse qui était fanée, le miroir qui était de guingois, la selle à laquelle il manquait ceci et cela, et, par-dessus tout, les affaires qui allaient si mal, si mal, qu'il pouvait se considérer comme qui dirait ruiné.

Henriette, à qui les paroles de l'infailible Utin donnaient toute assurance, coupa court aux lamentations du marchand (le juif fut inventeur de jérémiades), elle multiplia *in petto* 200 francs par 30, ce qui lui donna 6,000 au produit, après quoi, tout uniment. :

— Monsieur, dit-elle, vous savez que c'est au vendeur à parler le premier ; nous allons donc supprimer votre chiffre de 200 francs et mettre le nôtre à la place, qui est 6,000 francs.

M. Raphaël fit un cri de douleur ; Raphaël, c'était son nom, Raphaël Chaïa, juif portugais, comme ils s'intitulent à Bordeaux. Il était loin de s'attendre à une conclusion pareille, après avoir usé de tant de matoiseries. Il resta d'abord sans parole, répétant en son cœur : Pourtant j'avais bien manœuvré ; impossible de mieux préparer le résultat ; je ne crois pas m'être trahi, et comment diantre se peut-il ? etc., etc.

Enfin, revenant à soi :

— 6,000 francs, ma bonne et charmante dame, 6,000 fr., grand Dieu ! ce pauvre châlit branlant, et ces deux coffres de bois, mais vous me prenez pour un conscrit !... 6,000 francs ! vous vouliez sans doute dire 600 francs, la langue vous aura fourché, cela arrive à tout le monde, en parlant ; 600 francs c'est encore trop cher cela.

— Je n'ai point dit un nombre pour un autre, reprit tranquillement Henriette ; c'est bien 6,000 francs qu'il faut entendre.

— Mais, madame, veuillez tenir compte de ceci, que je suis un homme sérieux, et que je n'irais pas, à mon âge, vous offrir 200 francs de ce qui en vaudrait 6,000. Il faudrait n'avoir ni conscience, ni honneur, et, Dieu merci ! je tiens à mon honneur plus qu'à ma vie, et à ma conscience plus qu'à ma fortune, oh ! mille fois, mille fois !

— Je ne doute pas de votre honnêteté, monsieur, croyez-le bien ; je suis persuadée de votre bonne foi, mais enfin je veux 6,000 francs de ces

meubles ; si je ne puis obtenir ce prix, comme c'est la somme dont j'ai besoin absolument, je garderai mon mobilier, duquel, comme vous devez le penser, je ne me défais pas sans regrets.

Raphaël se récria de plus belle, protesta de sa parfaite loyauté, racontant d'autres marchés qu'il avait faits, où il se montrait à son avantage ; cherchant, en un mot, par sa loquacité, à lasser sa partie, comme un bretteur cherche à fatiguer son adversaire par les longueurs d'une savante escrime. Rien n'y fit, Henriette tint bon, et son assurance gagnant son mari, celui-ci revint de sa défaillance et se mit à tenir tête à Israël. Voyant sa femme si solide à son poste et si sûre de son fait, il reprit cœur et, de même que, dans une rixe, un poltron est, souvent entraîné par un camarade plus brave que lui, il se montra plus résolu que sa femme et, s'adressant au brocanteur :

— Vous entendez, monsieur, ce que madame vient de vous dire ; ainsi, pour vous, c'est à prendre ou à laisser ; vous êtes le premier marchand à qui nous ayons offert ce mobilier, il se trouvera parmi vos confrères quelqu'un qui s'en accommodera si vous le lui laissez. Un semblable hasard n'est sans doute pas commun.

Chaïa voulut répliquer, Henri lui assura que c'était inutile, tout en faisant mine de le pousser du côté de la porte. La scène se prolongea, mais en fin de compte le brocanteur dut consentir à donner les 6,000 francs. Il se retira, en apparence très-mécontent, et en réalité très-satisfait ; il venait de faire une acquisition superbe, d'objets rarissimes, plutôt dignes d'un musée que du cabinet d'un amateur.

Le jour suivant, et pas plus tard, les Henri virent arriver une tapissière, qui recélait dans ses vastes flancs un tout petit homme, lequel en descendit d'un bond. C'était M. Raphaël en personne. Les meubles, les housses, le linge furent chargés, les 6,000 francs payés, et, non sans regrets, les deux jeunes gens virent s'éloigner le triste convoi. Cela les peinait : ils comprenaient de reste que les vieilleries qu'ils venaient d'aliéner ainsi étaient d'un grand prix ! mais il le fallait... « O ma vigne, ma vigne, pour toi, qu'eût-il été possible de faire que je n'aie fait ! » Enfin, c'était là de quoi subvenir aux frais de culture l'année durant. Cette année se trouvait la cinquième de la plantation, elle eût dû être une année de plein rapport si deux gelées consécutives n'étaient venues la frapper. Ces 6,000 francs suffisaient aux façons, et pour la vie, il fallait la tirer d'ailleurs, car rien ne devait être distrait de cette somme.

La basse-cour, il n'y fallait plus compter, la provision de grenailles étant épuisée, il n'y avait plus un grain à jeter aux pondeuses.

— Pourvu que nous ayons du pain, disait courageusement Henriette, nous arriverons aux vendanges. Le paysan vit bien de pain, tout travaillant qu'il est, pourquoi n'en vivrions-nous pas, nous qui sommes oisifs ?

Mais ce pain, encore fallait-il se le procurer, Il restait quelques pièces d'argenterie. Quand une famille tombe dans la pauvreté, c'est de son argenterie qu'il lui coûte le plus de se détacher. Toucher des mains et des lèvres à des ustensiles de fer ou d'étain, lorsqu'on ne l'a jamais fait, c'est sentir la misère le plus près possible.

Henriette assumait encore la corvée de porter à la ville leurs derniers couverts, dont elle retira 300 francs. C'était le pain de l'année.

Leur gêne au surplus était bien plus grande qu'il n'y paraissait ; ils la cachaient de leur mieux. Seuls dans leur chambre sans meubles, que trois chaises et une table en bois écru ; ils se nourrissaient presque exclusivement de pain et d'eau, en vrais pénitents de la glèbe ; qui s'efforcent de gagner leur paradis terrestre.

Autant est facile l'enrichissement par la culture pour qui a des capitaux en mains, autant ce même enrichissement est difficile pour qui en est dépourvu ; car la terre ne fait pas crédit comme le commerce ou l'industrie. Allez donc parler à votre champ de le fumer ou de le biner à 90 jours de vue, sous la condition par lui de vous donner par anticipation la plus petite récolte, votre champ se rira bien certainement de vous ; il veut argent comptant, que dis-je ? argent d'avance.

Observons toutefois que la pauvreté, à la campagne, est bien plus tolérable qu'à la ville. Il y a, dans les bois, dans les haies, dans les cours d'eau, des ressources qui, clans les cités, font absolument défaut. Nos jeunes gens possédaient un potager avec un carré de raves, des plates-bandes de choux, des sillons de pommes de terre, ils s'aidaient de cela. Pour cuire, le combustible ne leur manquait pas. Ils ne répugnaient point, faut-il le dire ? à user de limaçons, de grenouilles, comme aliments. Ils avaient, dès leur jeune âge, fait connaissance avec ces mets agrestes. Henri était un pourvoyeur excellent. D'une dextérité singulière pour pêcher dans les ruisseaux, dans les mares, il en rapportait, à l'occasion, soit anguilles, soit goujons, soit autre fretin. De plus, à l'aide de pièges, tels que filets, cages tombantes, collets, reginglettes, il ne se passait guère de journée qu'il ne prit cinq, six, ou même douze petits oiseaux. Mais il ne pouvait recourir à

ce dernier expédient qu'avec une certaine circonspection, attendu, nous le savons, qu'aux yeux de la loi, c'était commettre autant de délits ; les législateurs de Paris ayant décidé que le pauvre paysan encourt la prison et l'amende quand il essaye d'ajouter à son pain sec la chair d'un oisillon, et cela sous prétexte que les oiseaux sont faits tout exprès pour purger les campagnes de toutes les vermines possibles, ce qui est tout bonnement une absurdité. Les oiseaux, grands et petits, vivant de nos récoltes qu'ils pillent, sont tous nuisibles peu ou prou, à commencer par l'hirondelle qui dépeuple les ruches pour nourrir d'abeilles ses petits...

De tout temps, au reste, l'homme a été porté à donner trop d'importance aux oiseaux. On sait quel était leur rôle dans le culte légué par les Etrusques aux Romains. Bien avant que nous eussions dit, en français, que « les oiseaux sont les auxiliaires de l'agriculture, » on avait dit en latin qu'ils étaient les auxiliaires de la religion. Il n'est pas besoin de citer ici les augures, ni de rappeler ce qu'il en était, chez ces graves Romains, qui se seraient bien gardés de prendre une détermination quelconque sans avoir préalablement interrogé le vol et l'appétit des oiseaux. C'était là, pour eux, la loi et les prophètes. O crédulité ! et se peut-il que le peuple le plus sérieux se soit montré si puéril !... Comme de tout temps, les oiseaux ont été en possession de nous faire déraisonner !... Quand je vois, de nos jours, un bon fermier conduisant, avec conviction, au milieu de ses labours, un « poulailler roulant, » je ne puis m'empêcher de songer à ces généraux Romains, qui se faisaient suivre, en pays ennemi, par la volière aux poulets sacrés. J'accorde, toutefois, qu'une cage à poulets est plus acceptable en tant que poulailler roulant, qu'en tant qu'article de dévotion, mais, que voulez-vous, l'un fait penser à l'autre...

Le produit du braconnage d'Henri ne pouvait au surplus composer qu'un bien piètre ordinaire. Et que de choses manquaient en dehors de la subsistance ! Le vêtement était à l'unisson de la nourriture ; il n'y avait ni sucre, ni café, ni lumière, dans la maison ; on y ménageait le sel.

Un point exagérait encore la gêne du pauvre ménage, c'était la timidité de ces deux enfants, dont le cœur pouvait tout endurer et rien affronter. Cette sorte de hardiesse, si utile aux dénués, leur manquait absolument. Pour tout ce qui est de demander soit le moindre service, soit le moindre crédit, ils n'osaient nullement, et la nature chez eux se refusait net à la supplication comme à la plainte. Les sentiments du gentilhomme, sous ce rapport, se retrouvaient entiers. Ils savaient souffrir, leur distinction même

les y rendait plus aptes, semblait-il ; mais faillir à leur rang, tout imaginaire qu'il fût, leur était impossible.

Jean Utin n'ignorait point ces choses, il voyait dans la bourse des Henri comme dans la sienne propre ; les suivant, sou à sou, dans leurs dépenses et recettes, il savait à un écu près où en étaient leurs finances.

Certes, lui, si riche, il aurait bien pu leur venir en aide de sa pécune, même sans rien aventurer, car, un peu plus tôt, un peu plus tard, la Grand'Vigne, comme il se plaisait à l'appeler, reconnaîtrait à beaux deniers les avances qu'on aurait pu lui faire ; mais une considération toute personnelle le retenait. Comme il était le promoteur de cette entreprise, plus la réussite en serait éclatante, plus il y aurait d'honneur pour lui à recueillir. Or, que M. Henri pût venir à bout, à lui tout seul, de créer ce riche domaine, ou qu'il fallût lui prêter assistance, cela changeait beaucoup la qualité du résultat, et la gloire, dans la seconde alternative, se trouvait fort amoindrie. Donc, ce rude ami en était à se dire, dans son égoïsme : Qu'ils souffrent plus, pour m'honorer plus, Le cœur d'un artiste même eût-il pu nourrir un plus impitoyable orgueil !

Au reste, hâtons-nous de le dire, Riche-Utin ne savait pas, ne pouvait pas savoir jusqu'à quel point ce pauvre ménage la passait dure. Il ne voyait pas tout, et sa qualité même de paysan le rendait très-impropre à voir clair dans cette pauvreté ; pourvu qu'il y eût du pain, il faisait assez bon marché de tout le reste, qui n'était à ses yeux que du superflu et de la friandise ; Et puis, d'ailleurs, les façons ne continuaient-elles pas à se donner ? Tant que la terre ne manquerait de rien, la pauvreté ne pouvait qu'être supportable, et, nous l'avons dit, sur le produit de la vente du vieux mobilier, le montant des frais de culture avait été tout d'abord rigoureusement prélevé. Aussi la Grand'Vigne fut-elle très-exactement taillée, échalassée, puis houée au printemps, puis binée et accolée en juin ; ce qui complète la main-d'œuvre pour une vigne blanche. Tout était donc pour le mieux ! la végétation se déployait vigoureuse, la floraison avait bien marché, les formances disaient que la vinée serait abondante, car le verjus paraissait déjà, quand le 3 juillet, à la fin d'une journée, ni fraîche, ni chaude, il s'éleva du sud-ouest un nuage noir, qui se mit à grandir en passant au grisâtre, puis au blanchâtre ; un murmure continu s'en échappait avec de pâles éclairs en nappe incessants. Ce nuage venait droit sur la commune de Fouettemerle, et, bien que ce fût en apparence un bien petit orage, le paysan se sentait inquiet, et les bêtes aumailles faisaient entendre de certains mugissements qui, aux

approches d'une intempérie, n'annoncent rien de bon. L'air restait parfaitement calme, la nature paraissait ne se défier de rien, quand tout à coup un roulement de tonnerre effroyable éclata, presque aussitôt suivi de quelques grêlons épars, après quoi l'obscurité se mit à gagner, et, que vous dirai-je ? une grêle épaisse s'abattit sur la malheureuse contrée. Tout fut haché, il ne resta pas une feuille sur un rameau, il ne resta pas un sarment sur un cep de vigne.

Quel sinistre, grand Dieu ! Heureux le propriétaire qui ne le connaît que par ouï-dire ! Celui qui l'a subi ose à peine y repenser. Il y a là, en dehors des pertes matérielles, un sentiment démoralisateur. C'est le ciel qui vous frappe, c'est d'en-haut que vient le fléau, c'est la main même de Dieu qui le déverse, c'est Dieu lui-même qui ne veut pas que l'on vendange, et qui supprime le fruit de tout labeur. On dirait qu'il y met, non-seulement de la fureur, mais encore de l'animosité : car il n'enlève pas la récolte, il la gâte ; il ne la détruit pas, il l'écrase dans la boue...

En présence de cette calamité suprême, nos pauvres enfants furent anéantis. A genoux, dans leur chambre, — ils s'étaient mis, dès les premiers grêlons, dans cette posture de la prière, et ils y étaient restés quand la prière leur fut devenue inutile, — ils pleuraient, ils sanglotaient comme des enfants, car devant ce sinistre immense, notre faiblesse est si grande, que nous devenons bien réellement enfants, si chargés que nous soyons d'années. Il n'y a là rien à dire, rien à faire, sauf gémir et pleurer.

Quand le terrible nuage eut passé, ils s'avancèrent sur le pas de leur porte et virent le sol tout chargé d'un lit épais de grêlons, et tous les arbres, sans verdure, noirs comme au cœur de l'hiver. Ils n'eurent pas le courage de sortir, ils repoussèrent la porte, puis se remirent à pleurer chacun de son côté, car ce désastre était dans leur misère un malheur si aggravant, qu'ils en restaient comme perdus l'un pour l'autre, et que c'était à ne pouvoir confondre ses larmes, tant elles étaient amères.

Bien assurément le ciel ne voulait pas qu'ils réussissent. Après les deux années de gelée survenait ce troisième fléau sur leur vigne ; leurs efforts étaient frappés d'anathème, leur champ était maudit. Tout à l'heure, ils possédaient cent journaux de vignes fructifiantes, superbes, et maintenant plus rien que la terre nue et les ceps déchirés. Un quart d'heure avait enlevé le fruit de tant de sacrifices, de tant de travail et de tant d'amour. C'était à douter de l'existence devenue impossible, c'était à douter de Dieu devenu méchant. Puisque les plus louables efforts, les plus méritoires labeurs

étaient de la sorte récompensés, autant valait le mal alors, autant valait le mal sous ce ciel qui vous donnait l'exemple de toutes les violences et de toutes les iniquités !...

Jean Utin ne parut pas aux Grangeottes, soit faute de courage, soit que, frappé lui-même, il eût assez de sa propre douleur. Toutefois son malheur n'approchait point de celui de ses deux protégés, car il avait, comme on dit, les reins forts, et cette grêlée lui enlevait seulement les récoltes pendantes. Cela diminuait ses richesses, mais cela le laissait riche. C'était pour lui une année sans revenu, et voilà tout. S'il ne se rendit pas auprès des Henri, c'est, en premier lieu, qu'il lui eût été pénible de voir dans quelles épreuves il les avait engagés, et puis, secondement, c'est qu'il comprenait bien que le moment approchait où il serait obligé de leur avancer une somme d'argent. Oui, et sachons-lui gré de cela, car c'est beaucoup pour un rustique, il pensait à fournir, à l'insu de sa femme, bien entendu, quelques fonds à ces infortunés ; seulement, s'abusant sur leur position, il croyait que le moment de s'exécuter n'était pas encore venu.

— Laissons-les aller, se disait-il, tant qu'ils pourront.

Ah ! il se méprenait fort, et comment ne se serait-il pas mépris, comment aurait-il pu, lui, le paysan, c'est-à-dire le plaignant, comprendre le gentilhomme qui, appuyé sur son courage, dit constamment : Tout va bien ! et meurt plutôt que de crier : Merci !... S'il attendait qu'un Loupart de la Bouzée et une Gasparot fissent les maupiteux, il devait attendre longtemps, trop longtemps.

Quoi qu'il en soit, le premier choc subi, Henri et sa compagne d'infortune en revinrent à ce fonds de résignation et de bonté qui était leur nature même. Il s'apprêtèrent à souffrir encore et plus que jamais, ne sachant ce qu'ils devaient faire, sachant à peine ce qu'ils devaient penser.

Il ne leur restait qu'une faible somme par-devers eux, du pain tout au plus pour deux mois. C'est cela qui était effrayant. Comment faire après ? Demander un crédit au boulanger, et sur quelle garantie, quand ils n'avaient pas même de quoi faire œuvrer leur vignoble ravagé ? Demander du pain sans le payer, ils ne le pouvaient pas, du cœur dont ils étaient. Entre mourir de faim et quémander, mourir de faim était le plus aisé de beaucoup.

Enfin, il y a l'espoir en Dieu, qui, loin d'abaisser les âmes fières, les relève : ils eurent cette ressource-là.

Henri continuait à pratiquer ses chasses clandestines, et il y avait des journées où ses prises étaient assez fortes pour lui permettre de presque se

passer de toucher au chateau. Mais une considération l'empêchait de recourir à ce moyen d'existence comme il aurait fallu : c'est que le garde champêtre de la commune était l'homme le plus imbu du préjugé, dont nous avons déjà parlé, et que nous ne saurions assez combattre, qui fait des petits oiseaux le boulevard de nos récoltes. Ce préjugé me remet en mémoire une légende rustique que les paysans ne manquent jamais de raconter chaque fois que le pivert, en volant d'une futaie à l'autre, fait entendre sa diphthongue éclatante : *plui-plui* !... Ils disent que lorsque le bon Dieu fut à même de creuser la mer, les fleuves et les fontaines, il chargea de ce petit travail les oiseaux du ciel, qui tous se mirent à l'œuvre, fors le pivert, lequel, faisant de l'insoumis, ne bougea de son lieu. Aussi, la besogne achevée, le bon Dieu eut-il soin de déclarer que le pivert, pour s'être refusé à creuser la terre avec son bec, creuserait le bois à perpétuité ; et que n'étant pour rien dans le creusement de tous les réservoirs terrestres, il ne boirait d'autre eau que celle de la pluie, happée en l'air, comme il pourrait. De là vient que ce malheureux oiseau ne cesse d'invoquer les nuées par son cri significatif, *plui-plui*, et qu'il se tient habituellement dans une posture verticale, afin que son bec, ouvert en entonnoir, puisse recueillir les gouttelettes qui tombent des nuages.

Cette légende folle, inventée à coup sûr en plein moyen âge par quelque curé soigneux de démontrer à ses ouailles qu'il ne faut pas se dérober à la corvée, cette légende me paraît tout à fait germaine de celle qui consiste à dire que les petits oiseaux sont destinés à nous délivrer des divers animalcules, dont sont affligées nos cultures. Des deux parts se rencontre bien accusé le caractère légendaire, qui consiste, tout comme chacun sait, en un mélange de merveilleux et d'absurde.

Dire que les petits oiseaux peuvent avec leur bec, soit creuser le lit des mers, soit nous débarrasser de la pullulation des insectes, c'est tout un assurément, et, des deux côtés, l'impossible est le même.

Que l'on veuille bien y réfléchir, ou plutôt y regarder, et l'on s'assurera que les petits oiseaux sont ou frugivores ou granivores, et très-peu insectivores. Certes, il n'est pas rare, à la campagne, d'entendre un cultivateur vous dire : J'aurais bien attendu quelques jours encore pour mettre la faucille dans mes blés, mais les moineaux en vidaient tous les épis ; ou bien : Si j'ai fait vert, cette année, la faute en est aux geais et aux pies, qui m'ont forcé à vendanger huit jours trop tôt, etc.. Mais, en revanche, des phrases telles que celles-ci : Sans les verdiers et les pinsons, je n'avais pas

de chanvre ; sans les alouettes, je n'avais pas de froment ; sans les mésanges, pas de noix ; sans les merles, pas de raisins ; des phrases pareilles n'ont jamais été, ne seront jamais dites ; et cependant si les oiseaux sont comme on nous l'assure, les protecteurs naturels de nos récoltes, de pareilles phrases devraient être prononcées au moins quelquefois.

Voyez un potager, un verger, une chènevière, qui sont les parties du domaine cultivées en perfection, est-ce qu'on y désire, est-ce qu'on y souffre la présence des oiseaux ? Pourquoi des épouvantails dans les champs, si les oiseaux sont si bienfaisants ? N'avons-nous pas l'exemple de l'Asie et de l'Afrique, où les oiseaux sont innombrables et en tel nombre, sans doute, que leurs partisans aspirent à les voir chez nous ? Le plus pénible pour le malheureux colon en ces contrées, ce n'est pas d'y labourer, d'y semer, d'y récolter, le plus pénible, pour lui, c'est d'y défendre sa récolte contre les oiseaux. Il élève, à cet effet, au milieu de son champ, une espèce d'échafaud, sur la plate-forme duquel, lui, sa femme, ses enfants, se relèvent à lourde rôle, tant que le jour dure, s'efforçant d'éloigner les oiseaux au moyen de hurlements épouvantables... Ah ! que l'on étonnerait le pauvre Kabyle, le malheureux fellah, si l'on venait lui conter que les petits oiseaux sont les « meilleurs auxiliaires de l'agriculteur, » et que ceux qu'il parvient à tuer avec sa fronde le rendraient passible d'une grosse amende et d'un petit emprisonnement, en notre heureux pays de France ! Il répondrait sans doute en montrant, de la main, à l'horizon, un sombre nuage de sauterelles, dont ces mêmes oiseaux n'ont pu conjurer les ravages, bien qu'étant aussi nombreux qu'elles, ou peu s'en faut.

Prétendre (passez-moi, je vous prie, la rusticité très grande du rapprochement), prétendre que les petits oiseaux vont nous débarrasser de l'infinie multiplicité des insectes, c'est ressembler à ces mères abjectes qui laissent manger aux poux leurs enfants, sous prétexte que cette vermine leur suce le mauvais sang.

Pour moi, je n'en saurais douter, une façon de raisonner si abusive passera, elle passera comme a passé déjà l'étrange engouement qui faisait des taupes une cause d'amélioration dans nos champs, où elles effectuaient, assurait-on, un drainage spontané, et où elles ne cessaient de picorer, à notre intention, le ver blanc. N'ai-je pas ouï un éminent prélat prêcher, en plein comice, sur la destination providentielle des taupes, disant qu'il fallait les défendre, les protéger, les aimer enfin ? C'était pousser un peu loin la

charité agricole. Il la poussait si loin, ce prince de l'Église, que de garnir de taupes le bien de plaisance de son archevêché, en achetant à cette fin de toutes vives, qu'il lâchait, avec une foi robuste, dans ses meilleures prairies, afin de les rendre plus productives encore. Je tiens ce dernier détail du sieur Magret, taupier-loutrier de son état, lequel assurait en avoir fourni lui-même à Sa Grandeur, sur le pied de 60 centimes la pièce, tant les mâles que les femelles. Il ne mentait peut-être pas, une idée fausse nous mène loin.

Hélas ! faut-il que ce soient les citadins de Paris qui aient pour mission de réglementer les campagnes ! Ah ! qu'un paysan s'y entendrait mieux !

Interrogeons donc, sur le point en litige, non pas un sénateur ou un archevêque, mais tout uniment un vigneron ou un laboureur, qui sont personnes ayant les pièces du débat constamment sous les yeux, et qui jugent de ces choses, comme on dit, à la bonne franquette. Il ont un mot, en leur patois, qui résume, selon eux, tout ce qu'on doit penser de la gent ailée ; ce mot, c'est *l'oiselage* ; l'oiselage se rue aux vignes à grand'foison, cette année... Il faut ressemer les chanvres, rapport à l'oiselage... Au diantre l'oiselage !... Ainsi parlent-ils.

O vous, cultivateurs, mes confrères, qui vous êtes laissé imposer le préjugé de l'utilité agronomique des petits oiseaux, veuillez prendre la peine de bien examiner ce qui se passe entre vos récoltes et les oisillons, vos amis. Ces amis-là, à l'exemple de tant d'autres amis de ce monde, ne vous trompent-ils pas un peu ? Pendant que vous les croyez occupés à écheniller, à épuceronner bien sagement vos cultures, ne leur font-ils pas autre chose ? Êtes-vous bien sûrs de l'honnêteté des grives, de la probité des merles, de la bonne foi des fauvettes ? Le rossignol, en sa qualité d'artiste en renom, ne se croit-il pas tout permis ?... Je crains, entre nous, que vous ne soyez leur dupe.

Les insectes sont assurément fort nuisibles à l'agriculture. Quel mal ne font pas les courtilières, les hannetons, les pyrales, les pucerons de toute espèce, les larves de toute sorte ! Mais ce qui doit nous en délivrer, croyons-le, ce n'est pas le bec de l'oiseau, c'est la pointe de l'outil. Des façons fréquentes, des ameublissements répétés, des fumures copieuses, des labours approfondis surtout, voilà nos vrais auxiliaires. L'existence de l'insecte est assujettie à plus d'une phase : œuf d'abord, puis larve, puis nymphe, puis adulte. C'est une vie à plusieurs bas âges, durant chacun desquels un rien cause la mort. A l'état d'œuf et de cocon, la conservation de l'insecte exige un parfait repos. Pour peu qu'ils soient déplacés du lieu

où l'instinct de la pondeuse ou de la fileuse les a déposés, œufs et cocons n'éclosent pas. L'essentiel pour l'agriculteur est donc de labourer et de relabourer, afin de faire périr dans l'œuf ou dans la chrysalide ces innombrables germes. Il en est d'un champ comme d'un tas de blé ; suffisamment brassé, les insectes ne l'envahissent pas. Un champ bien en façon, un champ fumé et labouré richement se défend bien contre la vermine. Il se défend contre elle de deux manières ; en la faisant périr et en offrant, au peu qu'il en survit, une pâture tellement abondante que ses ravages y passent inaperçus. Et voyez comme tout s'enchaîne : ces mêmes cultures plus soignées qui sont la véritable cause de la diminution, parmi nous, des petits oiseaux, sont aussi le seul remède à la repullulation de ces insectes dont les petits oiseaux ont, dit-on, pour mission de nous débarrasser.

Ainsi donc, par le fait de cette défense légale de toucher aux oiseaux, défense qui ne s'était jamais produite depuis que le monde est monde, Henri était obligé de dérober bien attentivement ses petites chasses au garde communal. Par bonheur qu'avec le mois de juillet, les bois lui vinrent offrir une ressource alimentaire nouvelle dans la venue des champignons, dont ce fut la grande année. Les champignons, quant aux propriétés nutritives, tiennent le milieu entre les matières végétales et les matières animales ; leur pulpe ressemble tellement à une chair, qu'on obtient, en les faisant bouillir, une décoction œillée qui rappelle le bouillon de viande. Leur décomposition est putride, elle pue, elle grouille, à la façon d'un petit cadavre. L'humanité, à son origine, a dû vivre, en premier lieu, de cryptogames, alors bien plus abondants qu'aujourd'hui, où les doses du chaud et de l'humide sont diminuées dans l'atmosphère. La rapidité de leur développement les rend tout à fait propres à pourvoir à la subsistance de l'homme : c'est une manne qui se renouvelle chaque nuit.

Notre pauvre petit ménage récolta le plus possible de ces champignons. On en compte une quinzaine d'espèces notoirement comestibles dans la Benaige noire. Ils en ramassèrent tant qu'il en vint, de septembre à décembre, et en mirent sécher au soleil et au four des provisions pour l'hiver.

La recherche des champignons est le plaisir populaire de la campagne. Dès qu'éclate la grande nouvelle : Il naît des ceps ! chacun d'y courir comme au feu. Les bois ne désemplissent plus. Bravant fourrés et piquants, bravant la vipère même, femmes, enfants, vieillards, dans leurs plus

mauvais habits, se mettent en quête avec un acharnement de limiers. Quelle diligence, quelle émulation ! c'est à qui en trouvera le plus. Il y a là une satisfaction d'amour propre, car la cueillette des champignons est un art où l'on excelle plus ou moins. Il est des personnes, mal organisées pour celle recherche, qui battent toute une forêt sans rien découvrir, pendant que d'autres, mieux douées, feront autant de trouvailles que de pas.... Jadis le paysan cueillait des champignons pour s'en régaler ; aujourd'hui il les cueille pour les vendre, et l'on peut juger si son ardeur en est accrue. Ce ne sont plus des ceps qu'il ramasse, ce sont des gros sous ; ce n'est plus son corbillon qu'il emplit, c'est son boursicaut. Aussi la récolte des champignons, qui était une récréation, est devenue une spéculation ; l'entrain s'y est changé en cupidité. Les vrais amateurs souffrent de cette révolution ; la présence de cette foule mercantile leur gâte ce passe-temps bocager. Ils regrettent l'ancienne paix de cette promenade occupée à travers les taillis, dans ces bois où tout le monde était pour son plaisir ; où la seule rivalité d'avoir son panier plus ou moins garni intéressait la partie ; où l'on pouvait se laisser aller à considérer en dilettante la variété de ces champignons si élégants de formes et de nuances, si variés de parfums : l'oronge qui sort d'un œuf comme un oiseau et qui se colore comme une fleur ; l'agaric élevé, vaste ombrelle chinoise ; les chanterelles d'or, qui se tiennent groupées ; les hydnes, qui se rangent en lignes ; les russules éclatantes, les lactaires meurtriers, les bolets à la viande exquise, et tellement suave, en sa crudité, qu'on a de la peine à ne pas y porter la dent.... Notons que les champignons, étant des fleurs renversées, on doit les flairer, pour bien faire, non pas en dessus, mais en dessous : tout l'arome est là.

Mais pour Henri et sa compagne, cet attrait inhérent à la recherche des champignons n'existait plus ; il était remplacé par la préoccupation constante de trouver à vivre, par le souci du lendemain et de tant de lendemains à ajouter les uns aux autres. En être réduit, ainsi que des brutes sauvages, à quêter à terre sa nourriture, c'était affreux et ce n'était pas tout, car il y avait de plus la crainte que cette nourriture même, à un moment donné, ne vînt à manquer. De sorte que, pour eux, cette récolte superflue, que fournit le sol inculte des forêts et des landes, perdait son caractère et devenait le nécessaire, sans lequel ils seraient morts de faim. Ils sentaient cela, et quand chacun courait à la découverte des champignons sylvestres,

comme à une fête, par bandes joyeuses, ils n'y allaient, eux, qu'en se dérobant et en évitant d'être rencontrés.

Il en était de même des chasses aux pièges que pratiquait Henri : ces chasses, qui font la joie de qui les exerce, étaient attristées à ses yeux par l'idée que c'était pour subsister. Il les dissimulait de son mieux pour ce motif, et surtout à cause de ce grand protectionniste de l'espèce emplumée qui s'appelait le garde champêtre ; et pourtant, un jour, il se laissa prendre sur le fait. C'était vers la fin de l'été, il avait découvert une nité de merles, dont les oisillons étaient au moment de dénicher. Le nid débordait. Ils y étaient cinq, presque aussi gros que père et mère. On se trouvait dans la saison des dernières cerises, époque où les *merlées* sont bien nourries. Or, il n'y a rien de meilleur, on peut m'en croire, qu'une brochette de merle aux pris dans ces conditions. C'est d'une tendreté sans égale ; leur chair n'est que suc, leurs os ne sont que mœlle.

Henri, son nid à la main, accourait tout heureux à la maison, porter cette victuaille à sa pauvre amie, quand, au détour d'un sentier, le garde s'offre à lui.

A la vue du nid, il se rengorgea dignement et d'une voix sévère : — Au nom de la loi et de l'empereur, je vous dresse procès-verbal, et rapportez-moi bien vile ce nid dans la cachette d'où vous l'avez tiré. J'arrive à temps pour les sauver. Ignorez-vous, malheureux, que ces petits êtres ne travaillent que pour nous, gens de la campagne ; que si ce n'était d'eux, nous serions infailliblement la proie des limaces, des chenilles et des pucerons, dont ils purgent la contrée le plus qu'ils peuvent, et qu'ils détruiraient entièrement si ou ne les détruisait pas eux-mêmes ? Et vous alliez les mettre en cage, les manger peut-être, ingrat, ingrat, quand sans eux vous n'auriez pas même de pain !

Et le garde avançait la main pour s'emparer de la nichée, mais, effarouchés par le geste et par la voix, les oisillons, qui étaient grossets, prirent leur essor (il n'y a que le premier coup d'aile qui coûte), et voletant, se culbutant, ils purent gagner, qui une haie, qui un buisson, et le nid resta vide aux mains du garde, qui s'empressa de l'empocher à titre de pièce de conviction, en disant : — Bien, les voilà chez eux ! je réponds de leur affaire à présent : papa et maman sauront bien les rejoindre aux heures des repas. Ils avaient besoin tout de même que l'autorité leur vint en aide. Ah ! monsieur Henri, que vous êtes coupable !

Et tout en vitupérant de la sorte, le bon garde griffonnait, sur un calepin, à l'aide d'un gros crayon de charpentier. C'était le terrible « verbal » qui naissait sous ses doigts, ce dont le pauvre délinquant fut atterré, car il n'ignorait pas, pour l'avoir ouï dire à ce même garde, qu'un semblable méfait entraîne l'amende et la prison. L'amende, comment l'acquitter ? et la prison comment la supporter ? Était-il réservé à cette flétrissure, ajoutée aux humiliations de sa vie ? Et que deviendrait la pauvre Henriette, Henriette à qui il était si heureux d'apporter sa trouvaille, car elle avait faim ?... Ah ! comme nous aggravons, les uns à l'égard des autres, les inclémences de la vie !

Pour ce couple infortuné, ces inclémences étaient véritablement trop cruelles, et le malheur s'acharnait sur eux comme un vainqueur furieux sur un blessé gisant. Leur dénûment passait de beaucoup ce qu'on saurait imaginer : tout leur manquait, le vêtement aussi bien que le reste. Henriette avait beau repriser, rapiécer, rallonger, coudre guenille sur guenille, tout s'en allait, tout devenait haillon. Raccommoder pour elle n'était pas tout, il lui fallait encore lessiver ces pauvres loques. La cendre ne coûte rien ; faute de savon, elle passait bardes et nippes au lessif pur, ce qui, en ôtant la couleur, rendait leurs vêtements encore plus déplorables. Et, tenez, la voici seule dans sa chambre, dont elle vient de verrouiller la porte, de tirer le contrevent. Que va-t-elle faire ainsi dérobée à tous les yeux ? Hélas ! faut-il le dire ? elle va laver sa dernière, son unique chemise, celle-là même qu'elle porte. Un grand feu flambe dans l'âtre, pour la ressuyer bien vite et la reprendre...

Henriette se dépouille de sa robe usée, d'un petit jupon, d'une brassière formant corsage ; ôte un fichu de laine qu'elle portait sur les épaules, parce qu'elle toussait, et laisse retomber sa chemise entièrement. La voilà toute pauvre et toute nue, mais d'une nudité qui ne saurait inspirer qu'une compassion attendrie, tant est excessif l'amaigrissement de ce corps de femme, vrai crucifix de la misère. La voilà dans cette nudité dégradante si souvent infligée à l'extrême servitude, à l'extrême pauvreté, au dernier supplice.... Que cette maigreur révèle de souffrances. Où sont les formes, où est la chair ? L'œil cherche en vain un modelé absent ; tout a disparu. Les doigts des mains semblent se continuer jusqu'aux poignets ; les os jouent sous l'épiderme, les veines courent en filets visibles, en rameaux distincts... Quoique seule et loin des yeux, la honte la domine, sa pudeur de femme la suit jusque dans cet abaissement. Pudeur justifiée, car, sous cet effacement

de ses charmes, qu'elle est belle, et belle plus que jamais ! Tout en elle est comme épuré, idéalisé : les configurations ont pris une finesse, une élégance inconnues. Les chevilles, les genoux, les épaules ont des nœuds d'une netteté exquise. Sur ce corps dématérialisé, où l'élanement accroît la stature, les contours ont fait place à la ligne, dont le trait n'est nulle part arrêté. Autour des flancs, serrés dans l'âpre cilice de la faim, le long des hanches légères, le moindre mouvement fait saillir les muscles. La poitrine est redevenue celle d'un enfant : tout y est effacé, rien n'y est flétri. Les pieds, déliés comme d'un oiseau, supportent, avec une distinction divine, ce corps effilé, qui n'est plus qu'une ébauche suave, qu'un squelette drapé de chair, où rien n'indique les traces du sexe qu'offusque à peine une puberté appauvrie...

VI

Cependant Riche-Utin comprit qu'il devait renoncer à l'honneur de voir les Henri se tirer d'affaires sans autre assistance que celle de ses bons avis, et il se résolut, ce qu'il eût dû faire bien plus tôt, à une avance d'écus. Il en prit son parti non sans efforts, toute émission d'argent lui étant douloureuse, et déjà il débattait à part lui de la quotité à fournir, quand survint l'événement que voici :

On était aux derniers jours d'octobre, la femme de Jean Utin procédait, entre vendanges et couvrailles, à la grande lessive automnale, qui est, comme chacun sait, dans tout ménage rural, la plus forte de l'année. Tout le linge doit y passer, même celui qui n'a pas eu lieu de servir, afin qu'il reçoive, avant l'hiver, ce rafraîchissement conservatif. Or, chez la Foucharde, les pièces de linge n'ayant pas servi étaient de beaucoup les plus nombreuses, car elle possédait une telle quantité de draps de lit, une telle abondance de serviettes, une telle multitude de torchons et surtout de chemises, qu'elle eût bien pu attendre cinq à six années avant de trouver vides les vingt-quatre armoires à linge, qui garnissaient sa maison. C'était pour elle un bien grand sujet d'orgueil que tout ce linge ; rien, à ses yeux, ne pouvant donner une plus haute idée de sa position sociale. Une lessive, par conséquent, avait toujours été son régal d'amour-propre le plus savoureux. Montrer ainsi son linge à tous les regards, et pour ainsi dire à tout le pays, était pour la femme Utin ce qu'est pour la femme d'un riche financier l'occasion de montrer tous ses diamants, en une nuit de fête. Aussi, cette année, quoique très-souffrante, elle n'entendit point remettre la partie, et voulut, à l'ordinaire, y présider tout le long du jour. Ce jour fut des plus favorables, un de ces jours de l'arrière-saison où la lumière, la chaleur et la brise ne font, dans leur parfait accord, qu'un tout harmonieux. Les journées aussi bien réussies ne sont pas communes, il y faut un équilibre des plus rares entre tous les éléments qui les constituent ; si l'un d'eux l'emporte, le beau jour est manqué.

La femme de Riche-Utin vaquait donc à ce soin solennel, et nous la voyons allant et venant au milieu de ses journalières, qui n'agissaient que sous son contrôle immédiat. Que l'on se figure une vaste prairie dont la

nappe verte montait du bas au faîte d'un coteau. Au pied de la pente, luisait un lavoir, où de jeunes lavandières, battant la buée, passaient à l'eau le plein chariot de linge qu'avait amené un attelage de bœufs. A mesure que ce linge était dégorgé, on en remplissait des corbeilles que l'on portait en haut du pré, où il était étendu sur des cordeaux reliés à des pieux longs et solides. C'est dans cet étendage que se tenait la souveraine, parcourant les rangs, suivie de son état-major de lessivières émérites. On eût dit un général de division passant une revue. Et, certes, l'inspection était rigoureuse ; pas une tache, pas une déchirure, pas un faux pli n'était négligé. Il s'agissait de retourner et d'étirer ce linge à propos : il y a un instant à saisir, ni trop sec, ni trop humide ; il y a de plus un sens à observer, étirer à contre-fil serait intolérable, et puis l'art de plier, quel don de nature, chez une buandière ! Personne, à vrai dire, n'y égalait la Foucharde ; elle était renommée pour cette opération, dans laquelle elle avait toujours fait preuve d'une supériorité incontestable.

Quand le linge fut à peu près sec, sur le tantôt, deux femmes apportèrent, chacune par un bout, une longue table en bois blanc et net, que l'on disposa sur des chevalets, tout au milieu de l'étendage. La Foucharde vint prendre séance à cette table, sur une sorte d'escabeau élevé, et les buandières se rangèrent autour, debout à la façon des Juifs mangeant l'agneau, après quoi le pliage commença. D'alertes jeunes filles charriaient à corbeillées le linge au fur et à mesure qu'il se trouvait sec, cela formait un gros las au milieu de la table, où chaque plieuse puisait soit une chemise, soit un napperon, soit une serviette, enfin ce qui venait. Puis, chaque objet, mis dans ses plis, était apporté à la présidente, qui, de sa propre main, empilait après avoir vérifié et coordonné.

C'est là, à cette table de travail, que les flatteries, les louanges pleuvaient sur la riche paysanne au sujet de ce linge qu'on manipulait. On aurait remué des pièces d'or que cela n'eût pas semblé plus somptueux. Le paysan aime tant le linge ! Jamais reine ne reçut plus d'adulations, ni ne les reçut avec plus de grandeur, car dame Foucharde était née grande. Elle avait une fierté rassise qui lui seyait à merveille dans son rôle de souveraine maîtresse de tout ce qui l'entourait. Bien qu'assez indifférente en apparence, elle se délectait fort de ces flatteries, pour lesquelles, à celle table, l'appétit ne lui manquait jamais. Si fastidieux que fût ce breuvage, elle s'y laissait complaisamment griser.

Au reste, la gloire de cette journée n'était pas bornée au petit cercle des lavandières. Ces mille pièces de linge, blanchoyant au vent sur les cordes, en longues files, s'apercevaient de fort loin. Le domaine des Dourneaux en était comme pavoisé.

Ce jour-là toutefois, dame Foucharde se montrait abattue ; on avait beau forcer la flatterie, elle ne paraissait ni la goûter ni la sentir, et la bonne odeur de ce linge, fleurant la lavande et la marjolaine, semblait ne rien dire à son cœur. Son mari, qui la savait souffrante, vint s'informer à deux reprises de l'état de sa santé, lui demandant comment elle était. Elle lui répondit chaque fois qu'elle n'était pas bien.

Enfin, la besogne tirait à sa fin ; il ne restait plus, sur les cordelles, que les pièces les plus grossières, telles que les sacs à froment et le cendrier, quand tout à coup la tête de la Foucharde lui retomba sur une épaule, comme celle d'un nouveau-né dont le cou ne tient pas encore, puis, tout son corps s'affaissant, elle glissa de son haut siège jusque sur le sol, où elle demeura inanimée. Cris aigus des journalières, émoi général. Jean Utin accourut des premiers, on releva la pauvre femme, on lui claqua dans les mains, on lui trempa le visage, peine inutile : elle ne bougea ni ne souffla.

— Emportons-la, dit Utin éperdu ; mettons-la sur cette table pour civière.

Et, d'un revers, il renversa et jeta à terre les nombreuses piles de linge ; ce que voyant une buandière se récria : mais Jean Utin, pour réponse, décocha un roide coup de sabot dans ce même linge, procédé bien fait pour témoigner de l'excès de son amitié conjugale.

Voilà donc la femme de Jean Utin morte ; mais Jean Utin, nous le savons, était un richard, et, lorsque la mort sévit chez un riche, cet accident se complique d'un impôt à payer ; l'État se faisant acheter Cher le droit de succéder. Ici, les deux époux avaient eu soin de se faire un testament par lequel, n'ayant nul héritier à réserve, ils se donnaient mutuellement la totalité de leurs biens, en cas de prédécès. Dame Foucharde, qui était maîtresse en tout au logis, avait entendu qu'il en fût réglé de la sorte ; elle comptait bien survivre à son homme, ayant douze ans de moins que lui. C'est en vertu de cette même prévision, qu'à chaque acquisition de terre, ces acquisitions multiples avaient toujours été faites au nom de la femme, et lui étaient devenues propres. Riche-Utin eût bien trouvé à redire à cela s'il eût osé, mais il n'osait point : les hommes les mieux organisés sont souvent ceux sur lesquels le *féminin* a le plus de prise.

Toutefois, sitôt son épouse enterrée, notre homme, songeant à la façon dont leurs affaires se trouvaient arrangées, eut bien vite martel en tête. Il courut, demi-larmoyant encore, chez le receveur des domaines, à seule fin d'éclaircir son cas et d'en avoir le cœur net. Le receveur l'eut bien vite renseigné ; il connaissait sa situation de point en point, avait vu le testament, les contrats, savait à un sou près ce que possédait la défunte, et se mit à le lui détailler avec cette exactitude approfondie, qui sera toujours un nouveau sujet d'étonnement pour un héritier, tant qu'il y aura des héritiers au monde. Le lynx, dit-on, voit à travers les murailles, ce dont il est permis de douter ; mais le receveur des domaines et successions voit à travers les coffres-forts, cela est certain.

Il résulta donc des calculs du receveur que feu Troisième Fouchard, épouse Jean Utin, laissait, au bas mol, 500,000 francs de propriétés foncières, dont héritait son mari, en vertu d'un testament retenu aux minutes de maître Bourdageau, notaire à Sallesbœuf ; et que le droit successible, à raison de 8 p. 100, double décime en plus, montait à 48,000 francs, payables dans les six mois du décès.

Jean Utin était loin de s'attendre à une pareille énormité. Il en fut atterré. Sa douleur disparut pour faire place à de la fureur. Son cœur, encore tout attendri, lui devint d'emblée aussi dur qu'un caillou. C'est ainsi que le fisc console les affligés. Ah ! qu'il en arrête, en leur cours, de ces justes regrets, lesquels, n'eût été sa brutale intervention, eussent fourni une honnête carrière ! Vous perdez une tendre épouse, et soudain un neuvième de votre avoir à donner ; le moyen de ne pas rencogner ses larmes. Le ciel vous reprend un oncle chéri, vite, 20,30,000 fr. à compter : le moyen de se montrer inconsolable ?

Mais, ce ne fut pas tout. Le juge de paix ayant reçu le testament de la défunte, l'avait remis au président du tribunal, lequel, après l'avoir ouvert, l'avait déposé ès mains du notaire Bourdageau. Le juge de paix ne réclamait rien, il faut lui rendre cette justice, ni le président du tribunal non plus, mais le notaire demandait 1 /2 p. 100 sur le principal de l'hérédité, soit, au total, 2,500 francs, qui, ajoutés aux 48,000 francs, complétaient la somme de 50,500 francs.

Or, ce furent ces 2,500 francs qui révoltèrent le plus Jean Utin. Cette note à payer était bien moins forte que l'autre, mais elle était en revanche bien plus criante.

— Quoi ! se disait le rustique, parce qu'il a pris une feuille de papier qu'on lui allongait, et qu'il l'a fourrée dans un tiroir, ce notaire a droit à une pareille étrenne ! Il me la demande, suffit que ma femme est morte ; il l'exige, et je suis contraint de la lui payer ! Voilà qui renverse le ciel et la terre. Que l'État me rançonne, je devais m'y attendre, je devais m'attendre à tout de la part de ce vampire-là ; mais qu'un particulier, un homme comme moi, vienne prélever 2,500 francs sur le bien que j'ai amassé en travaillant comme un forçat toute ma vie, c'est par trop fort, sucre-diable ! c'est par trop fort !

Nous ferons grâce au lecteur des imprécations diverses proférées par Jean Utin en cette occasion. En définitive, il dut faire ce qu'on fait en pareil cas, il dut payer. Le receveur triompha de ses derniers refus en l'avertissant, d'une façon fort civile, que, faute de payer à l'échéance des six mois, les droits seraient doublés, ce qui les porterait sans faute à 101,000 francs. Cet argument était trop bon, en son genre, pour n'avoir pas raison de la résistance du paysan riche : il paya ; mais, hélas ! après cela, il ne fut plus question pour lui de venir en aide aux deux pauvres planteurs de vignes : le sac était vide et le cœur était sec.

Tout concourait donc à approfondir l'abîme de misère dans lequel étaient tombés les Henri ; tout pour eux se tournait en contre-temps ; tout leur venait à la malheur. Ce procès-verbal même, qu'avait gribouillé le garde champêtre, avait promptement cheminé jusqu'au parquet de M. le procureur impérial, d'où il était revenu à Fouettemerle sous la forme d'une assignation à comparaître en police correctionnelle. Ce fut même là ce qui instruisit Henriette de ce surcroît d'embarras, que son mari avait eu soin de lui cacher. Au jour marqué, le pauvre garçon dut se rendre à la ville. Un point l'inquiétait fort, c'était de savoir comment il ferait pour entrer à Bordeaux, dont il était séparé par la rivière. Il fallait un sou au péage du pont, et ce sou, faut-il le dire, il ne le possédait pas. Pour le pauvre, vulnérable en tant d'endroits, le moindre événement se complique d'incidents pénibles.

Enfin, après y avoir pensé, il se décida à franchir le fleuve à la nage. Il nageait bien. Il partit donc de nuit, se rendit devers la Tresne, à une place où la Garonne est moins large, chercha une rive solitaire, couverte d'oseraies, et là, se déshabillant tout à fait, mit ses bardes en un paquet qu'il s'attacha sur la nuque, et de la sorte équipé, coupa bravement le fil de l'eau, jusqu'à l'autre bord, où, ayant atterri, il se rhabilla, grelottant, Dieu sait, car on était

en novembre : pour se réchauffer, il s'achemina, toujours courant, vers la ville, en passant par les Douze-Portes.

Il se rendit au palais de justice, y chercha la police correctionnelle, qu'il eut bien vite découverte à un gros de campagnards qui stationnait à l'entrée, et qui était composé de prévenus comme lui.

C'était le jour où l'on expédiait les délits de chasse, ils étaient bien une soixantaine pris en faute, qui jeunes, qui vieux. Leur mine n'avait rien d'effroyable, on ne rencontrait là, en fait de braconniers détestés, que de placides paysans.

Le pâtre Alfioux, pour avoir tendu deux douzaines de casse-pieds aux rouges-gorges, 25 francs d'amende. Les terrassiers Pictoï, deux frères, surpris nuitamment, avec une lanterne allumée, dans les bois de Sallebrunaud, chassant à la pinsonnée, délit très-grave : 15 jours de prison, 15 francs d'amende, confiscation des deux lanternes, les frais en sus.... Le sieur Henri Loupart de la Bouzée, dénichement, pris sur le fait, les mains garnies d'un nid de merles : 15 francs d'amende, plus les frais.... Le petit Cagnot, atteint et convaincu d'avoir mangé douze œufs de perdrix en omelette : maximum de la peine, 25 francs d'amende, père et mère responsables.... Le bouvier Pascal Mertou, dit Hal-d'Aplomb, lequel ayant fait lever un lièvre, en suivant sa charrue, lui lança son aiguillon si juste dans les jambes qu'il put s'en rendre maître : 15 francs d'amende à ce chasseur d'une nouvelle espèce.... Le sonneur de la Grand'Sauve, appelé entre amis l'Abreuveur, prévenu de s'emparer, pour les manger, de tous les chats-huaneaux du clocher commis à ses soins, récidive, abus de confiance : 30 francs et 20 jours... Cela continua de sorte tant qu'il y en eut.

Ici, je suppose qu'une personne étrangère à notre pays, à nos lois, à nos mœurs, étant inopinément tombée au milieu de ce prétoire, eût assisté à ces divers jugements, et je me dis qu'elle aurait pris là de notre sagesse une idée bien avantageuse. Ces juges occupés à réprimer des torts si légers, des infractions si vénielles, n'eussent pu manquer de convaincre cet étranger qu'il se trouvait chez le peuple le plus inoffensif, le plus bienfaisant, le plus ami de la justice de toute la terre.

Quelle police admirable, eût-il pensé, et comme ici tout doit être équitablement réglé ! On y fait état du dommage causé à un lièvre, on ne permet pas d'y nuire même à un oiseau, si petit qu'il soit. Comme le magistrat, qui regarde à de semblables peccadilles, y serait sévère pour les grandes fautes, si l'on pouvait en commettre : car bien assurément c'est à

défaut de transgressions plus graves que le magistrat s'arrête à réprimer ces contraventions enfantines, qui sont comme les scrupules d'une conscience publique trop timorée. Heureuse la nation où, pour trouver des fautes, l'œil de la justice en est réduit à chercher parmi ces bagatelles !...

Telles seraient, à coup sûr, les réflexions qu'inspirerait, de prime abord, la légalité chez nous en vigueur en matière de délits de chasse.

Henri, son affaire réglée, reprit, pour rentrer aux Grangeottes, le chemin par où il était venu, c'est-à-dire qu'il dut repasser sauvagement la rivière à la nage. Il eut besoin, pour se résoudre à cette seconde immersion, de l'invincible nécessité, car il faisait froid, il avait faim, et il ne se sentait aucune vigueur. — Enfin, se dit-il, quand on n'en a pas la force, il faut en avoir le courage, et il se jeta dans l'eau vaille que vaille. Il eut le bonheur de s'en tirer ; mais, quand il accosta, il se trouva glacé jusqu'aux os, S'il avait pu courir durant le trajet, l'exercice l'eut réchauffé ; mais exténué comme il était par le manque de nourriture, cela lui fut impossible.

Il ne portait point à Henriette une bonne nouvelle. Elle s'y attendait au surplus. Quinze francs d'amende et les frais, en tout plus de vingt francs ; où les prendre ? Il fallait pourtant les payer ou marcher en prison : la sentence fixant à huit jours la contrainte par corps.... Enfin, la Providence, à bout de rigueurs sans doute, leur ménageait ce jour-là même une ressource inespérée.

Le brocanteur Chaïa avait tiré un parti si avantageux de l'antiquaille achetée à madame Henriette, et dirigée bien vite sur Paris, qu'il ne put se défendre de revenir voir si, par cas, dans ce pauvre logis, il ne restait rien à regratter. On n'attrape pas deux lièvres dans le même buisson, dit un proverbe, ce qui n'empêche pas le chasseur de rebattre le hallier où il a fait une heureuse capture.

Notre marchand reprit donc le chemin des Grangeottes, tout en se répétant qu'assurément ce serait peine perdue. Où il avait passé une fois, que pouvait-on trouver à grappiller ?

Ce juif, nous l'avons vu, était un vilain ladre : sacrifiant au veau d'or honneur et conscience. Est-il besoin d'ajouter qu'on est loin d'étendre ici à la race juive entière, les énormités dont on charge le vieux Raphaël Chaïa ? Le juif offre aux yeux impartiaux de notables qualités de bonté, de générosité. Le chrétien ne serait pas sorti de lui, s'il ne s'était trouvé digne d'être le père d'un tel fils. Seulement comme c'est dans la classe juive que, de tout temps, des individualités se sont signalées par l'exagération d'un

esprit de rapacité et de lucre, on s'est mis à appliquer à toute la tribu un défaut qui n'y doit caractériser qu'une simple minorité.

Mais de cette nouvelle visite de Chaïa aux Grangeottes va surgir un fait qui, mieux que tout le reste, nous dira ce qu'était la misère des deux malheureux Henri ; car à la vue d'un dénûment si poignant, ce juif fut pris de compassion, et, détail incroyable, il se sentit porté à la charité ! Oui, quelque chose d'humain remua en lui ! En présence d'un tel abandon, d'une désolation si flagrante, il fut pressé du désir de faire à autrui ce qu'il eût voulu qu'on lui fit à lui-même... Ah ! que leur pauvreté criait donc haut pour être entendue de ce cœur sourd !

Ne sachant comment s'y prendre pour faire accepter de l'argent, il feignit de découvrir quelque chose dans un coin, et, réunissant deux bouts de planche :

— Tiens, cria-t-il, voilà justement ce qui manquait à l'un des coffres : quelle trouvaille ! oh ! il faut la payer ce qu'elle vaut !... Et, ce disant, il tira de sa poche un petit sac de toile grise, qui lui tenait lieu de porte-monnaie, y puisa 200 francs, et, les ayant déposés sur le rebord de la cheminée, disparut prestement ; étonné de ce qu'il venait de voir, plus étonné de ce qu'il venait de faire.

Si celui qui donnait ainsi fut surpris de donner, ceux qui recevaient ne le furent pas moins de recevoir. Bénissant la Providence, ils acceptèrent avec reconnaissance, sans trop comprendre, se demandant ce qu'il pouvait y avoir à ces morceaux de bois qu'on leur payait si cher... Enfin, cet argent, c'était du pain pour plusieurs mois, du pain !... C'était de quoi ne pas aller en prison, l'amende serait payée.

Nous estimons les choses d'après le besoin que nous en avons : cette somme inespérée était donc toute une richesse. Elle releva le courage de ces deux infortunés et leur communiqua un tel entrain à vivre, que, passant de l'extrême découragement à l'extrême confiance, ils se décidèrent à travailler eux-mêmes leurs cent journaux de vignes, n'ayant pas le moyen de les faire travailler par des journaliers. Cent journaux façonnés par un homme et une femme seuls, est-ce faisable ! Ils osèrent le tenter. Il y a, en religion, la folie de la croix ; pourquoi n'y aurait-il pas, en agriculture, la folie de la bêche ?

Ils firent empiète de deux sécateurs. Tailler la vigne n'est pas une besogne pénible ; elle n'est pas compliquée non plus. Il s'agit d'égaliser, sur la souche, les coursons qu'on y laisse, de les espacer entre eux le plus

possible, en ayant soin de ramener l'haste toujours en bas. C'est surtout ici que le beau et le bien vont de compagnie : tout cep dont la forme satisfait le regard est doctement taillé.

Ce couple laborieux se mit donc à l'œuvre, dédaigneux de ce qu'on pourrait dire, bravant l'opinion aussi bien que la fatigue, absorbé en une pensée : réussir ! et pour cela débiter beaucoup, beaucoup d'ouvrage. Les premiers jours ils n'allaient point vite, n'ayant rien de la dextérité d'un vigneron ; mais petit à petit ils devinrent ouvriers. La pratique leur donna la promptitude du coup d'œil et du coup de ciseau. Ils virent avec satisfaction qu'ils en étaient Venus à produire du travail en quantité notable. Le soir, quand tombait la nuit, ils s'applaudissaient du grand intervalle qui les séparait de l'endroit où, le matin, ils avaient commencé la journée. C'était, en effet, surprenant, et nos deux travailleurs avaient sujet d'être contents des progrès qu'ils faisaient. Leur vignoble, en passant ainsi cep à cep par leurs mains, leur devenait bien plus cher encore.

Ils avaient commencé à tailler vers le 1^{er} novembre ; trois mois leur suffirent pour accommoder les cent journaux. Cela peut se faire, mais c'est aller bon train, on en conviendra. Restait après à lier les hastes à l'échalas ; l'osier manquant, ils prirent du jonc aux fossés. Des femmes *sarmentèrent* à moitié produit ; les Henri vendirent leur part de sarments, d'où une rentrée bien opportune de 150 francs. L'argent du bon Raphaël (donnons-lui ce titre une fois) tirait à sa fin... Deux choses furent toujours trop vite : le temps et l'argent.

Grâce à cette petite recette, ils se voyaient le vivre assuré pour quatre mois encore, ce qui les réconfortait en éloignant la terrible échéance du manque absolu de pain. Leur courage, par bonheur, tenait bon.

— Notre provision épuisée, se disaient-ils, nous aurons l'aide de Dieu, qui ne s'épuise jamais.

Ils se résolurent donc, après avoir taillé leur vigne tout seuls, à la bêcher pareillement tout seuls. Ce n'était plus la même chose ; à manier le boyau, on trouve plus pénible qu'à manier le sécateur. Enfin, Henri eut la hardiesse d'entreprendre ce travail surhumain. C'était comme qui dirait tenter de franchir la mer à la nage. Il n'est pas possible à l'homme de traverser l'Océan à la nage, mais parmi les pauvres naufragés qui l'ont essayé, quelques-uns ont été secourus à temps, que leur confiance a sauvés.

Ce que pouvait Henriette, transformée en travailleuse de terre, n'était guère qu'un raclage très-superficiel ; mais Henri y allait d'autre sorte. Ce

jeune homme, nous l'avons dit, présentait le type de l'agilité et de la force : montant aux plus hauts arbres en ne s'aidant que des poignets, réduisant les plus rudes poulains en ne s'aidant que des genoux. A la dextérité il joignait la vigueur ; cette vigueur, chez lui, n'était plus dans sa plénitude, faute de nourriture ; irais enfin, quand le pain ne lui manquait pas trop, il était encore capable d'un solide effort.

Donc, avec la folle audace du héros ou de l'enfant, il s'arma d'une mare, et, entamant ce vaste champ, lui imprima la première morsure. Qu'il en avait à donner de semblables avant d'être de l'autre côté !... Le paysan qui le voyait de la route disait :

— Pauvre M. Henri, voilà qu'il bêche son vignoble lui-même à présent, et en compagnie de sa femme encore ! La grêle les a ruinés aussi bien que moi. Ils ne pourront point œuvrer le tout, mais ce qui sera fait sera fait.

— C'est égal, disait un autre, il en veut à son champ, celui-là, de s'y mettre après ainsi tout seulet ! Bah ! que lui sert ? un homme n'est pas une charrette à bœuf.

Ainsi allait chacun, raisonnant à sa guise, à la vue de ce manouvrier de misère. Mais ce qui les frappait, en leur qualité de paysans, c'était l'entrain de son jeu. Le pioir, au bout de ses bras, s'élevait et s'abaissait avec le rythme soutenu du terrassier qui en découd. Cela se voyait à distancé, il y a là comme une télégraphie parlante. Fût-on à un kilomètre, on peut juger, au va-et-vient de l'outil en l'air, si le travailleur de terre s'épargne ou s'il ne s'épargne pas.

On va bien loin depuis qu'on est las ; si notre piocheur s'était arrêté sitôt qu'il se sentit à bout de force, il n'eût pu fournir une longue attelée ; mais surmontant la fatigue et même l'épuisement, il atteignit à cet état de surexcitation fébrile qui jaillit comme un enivrement de l'extrême lassitude.

Les jours, les semaines, les mois s'écoulèrent ainsi, Henri huant sans relâche, Henriette, se surmenant, pour se plier à ce labeur, qui n'était ni de sa condition, ni de son sexe. Ce qu'elle faisait était peu de chose, ce que faisait Henri était énorme. Un point les préoccupait : c'est qu'à ce travail ils mangeaient beaucoup. Le chateau, pour ménager qu'il en fût, décroissait à faire trembler. Ah ! s'il avait eu assez de pain ! s'il avait pu contenter toute sa faim ! Mais non, à chaque repas, il était obligé, n'étant encore qu'à demi rassasié, de fermer le couteau.

Oh ! c'est ce malheureux pain dont le décours était menaçant ! Venu le mois de mai, il en restait bien peu. D'abord, il n'y en eut plus que pour une

quinzaine, puis pour une huitaine, et puis on fut à la veille d'en manquer tout à fait. C'est alors qu'Henriette eut à essuyer une épreuve des plus terribles. Cette épreuve, j'aurais voulu la dérober au lecteur, tant elle fut navrante ; mais pour entendre ce qui survint après, il faut la connaître, car elle fut comme le dernier cercle de l'abîme, passé lequel le surnaturel dut intervenir.

C'était au reste une de ces occasions où la nécessité fait la loi. A bout d'argent et de pain, il fallut se hâter, il fallut s'ingénier coûte que coûte. Un cerisier était adossé à la maison, et, à ce moment, il se trouvait garni de fruits parfaitement mûrs. L'espèce en était fort belle et parlant peu productive. En cueillant le tout, cela faisait un panier et pas plus, mais de qualité tellement louable, qu'en le portant au marché, on pouvait en retirer de 8 à 10 francs, c'est-à-dire du pain pour quinze jours. Henriette n'hésita pas ; une nuit elle partit pour le marché qui se tient, chaque samedi, à Sauveterre. C'était bien du nouveau pour elle que cela : elle ignorait qu'il y eût un droit à payer et mit en vente sa panerée sans acquitter le prix de placage. De plus, ni son accoutrement, ni sa tournure n'étaient d'une paysanne ordinaire. La honte qu'elle ressentait lui donnait comme un air de se cacher. Or, il se trouvait que cette année-là plusieurs propriétaires de la Bénauge, ayant été volés de leur fruit, avaient porté plainte au commissaire de police, lequel avait averti le brigadier. On surveillait donc le marché, et à la vue des allures embarrassées de notre pauvre vendeuse de cerises, on eut des soupçons. On l'interpella, elle se troubla fort ; quoi de plus suspect ? On s'aperçut qu'elle avait étalé sans acquitter le droit de placage ; plus de doute, prise en fraude ; le reste devait s'ensuivre, c'était là la voleuse cherchée. La malheureuse, enfant ne savait quoi dire ; la confusion, l'appréhension lui étaient le sens. Tremblante comme la feuille, elle joignait les mains en balbutiant : Mon Dieu ! mon Dieu !... Tout cela prouvait de reste sa culpabilité : elle tergiversait, donc fautive. Ces brigadiers sont, à leur manière, de terribles logiciens... Elle fut arrêtée, ses cerises saisies, et, comme elle avait pu dire qu'elle demeurait à Fouettemerle, deux gendarmes reçurent pour consigne de la conduire par-devant le maire de ladite commune.

Il y a de bons gendarmes, dit-on, il y en a sans doute aussi de mauvais ; ceux-ci ne valaient rien ; de plus ils étaient ivres, ainsi que le comporte tout jour de marché. Pauvre Henriette, la voilà livrée sans défense à deux misérables ! La route était longue, elle était déserte. J'abrège, je passe vite...

Elle était perdue si sa fierté n'était venue à son secours. Dès la première tentative de ces hommes, un prodige s'opéra : sous les haillons qui la recouvraient, la jeune femme s'arma d'un air de distinction souveraine ; elle partit ce qu'elle était par la noblesse de sa naissance et par l'honnêteté de sa vie. La pauvre, redevenant grande dame, se plaça, à l'égard de cette soldatesque, hors d'atteinte ; son regard, levé sur eux, les écrasa...

Enfin, après le supplice d'un trajet de plusieurs heures sous une pareille escorte, la prévenue approcha de Fouettemerle, et plus elle approchait, plus la torturait l'ignominie de sa position : elle allait être reconnue. Le premier qui la vit, un cantonnier travaillant sur la route, eut bientôt averti les gendarmes de leur méprise ; ils virent qu'ils ne tenaient pas leur voleuse, et, pour toute excuse, lui dirent qu'elle pouvait librement « rentrer en son quartier. » Elle se hâta, quittant la route, de se jeter dans les pièces de terre, afin de s'y dérober le long des haies, et, plus morte que vive, elle atteignit sa misérable demeure. Henri ne s'y trouvait pas. Il n'y avait rien que les quatre murs, le banc, la table, le châlit. Elle courut boire à la cruche, puis se jeta sans forces sur sa pauvre couchette ; Il fallait périr cette fois. Accablée du besoin de manger, de dormir, de se reposer, elle tomba dans un anéantissement qui tenait du sommeil et de la syncope. La faim, plus impérieuse que le dormir, la remit bientôt debout et la relança. Il n'y avait rien absolument dans la maison ; Henri devait être en quête de nourriture. La forêt, pour ces cas extrêmes, était leur pourvoyeuse ordinaire ; elle leur fournissait ou des oiseaux, ou des champignons, ou des escargots, ou quelques racines, comme de fougère, par exemple. Des oiseaux, il fallait que la faim pressât bien fort pour oser recourir à cette ressource.

Henriette se traîna donc jusqu'à la forêt, elle visita le lieu où venaient en primeur les mousserons, les palomets, les morilles, mais infructueusement. Qu'elle était donc lassé pour chercher des champignons !... Bientôt, elle rencontra son mari. Ces deux infortunés se montrèrent l'un à l'autre la désespérante image de leur épuisement. Ils n'en pouvaient visiblement plus. A bout d'énergie, ils ne savaient plus qu'errer dans les bois, comme des animaux affamés. Ils ne se parlèrent point en s'abordant, leur aspect en disait assez. Henri comprit que sa femme n'avait pas réussi à faire de l'argent avec les cerises. Ils se mirent à marcher de compagnie, allant devant eux, sans but, chancelants, ivres de besoin. Arrivés au bord du bois, ils entendirent du bruit, on chantait. Le bruit augmenta, les chanteurs se rapprochaient. Instinctivement ils cherchèrent à se cacher ; une cépée était

là, près du chemin, ils s'y fourrèrent. Les voix s'entendaient de plus en plus. C'était une troupe de faucheurs et de faneuses qui remontaient des prairies. Ils venaient de charger la dernière charretée, et comme elle n'était qu'à demi pleine, ils étaient tous montés s'asseoir sur le foin, qui remplissait seulement les ridelles. Le maître bouvier, debout sur l'avant, accroché d'une main à l'échelette, guidait l'attelage, l'aiguillon haut. Il était six heures de l'après-midi, le soleil brûlait, et cette troupe de journaliers et de journalières chantait la chanson du pays :

A Bois-de-Combe est une brune
Qu'elle a perdu son bel ami...

Ils donnaient de la voix à qui mieux mieux ; leur chant n'était point irréprochable, mais l'entrain en était furieux. C'était éclatant de jeunesse, immodéré de vigueur. Le maître bouvier, tout en piquant ses bœufs, faisait chorus à plein gosier, et les deux superbes animaux, qui tiraient le chariot, semblaient prendre leur part de cette mélodie effrénée. On voyait, à l'unisson de leur allure, au baisser de leurs yeux, à la fixité de leurs oreilles, qu'ils se recueillaient en cette musique champêtre. Quel contraste entre cette charretée de paysans en liesse et ces deux infortunés prêts à mourir de besoin !

La chanson achevée en ses nombreux couplets, toutes les voix la recommencèrent ; ils ne pouvaient s'en lasser :

A Bois-de-Combe est une brune
Qu'elle a perdu son bel ami...

Tout au délire de leur chant, ils ne s'aperçurent pas que la dame-jeanne, contenant un reste de vin, glissait et tombait à terre, où elle se brisa, et où elle fut bientôt suivie par la besace au pain, qui se mit à dévaler aussi. Ces deux épaves restèrent sur le chemin, pendant que la charrette, emportant la rustique théorie, s'éloignait. Sitôt qu'elle fut hors de vue, Henri, sortant de sa cachette, se rua sur ce pain tombé du ciel pour lui. Il le ramassa furtivement, et, suivi d'Henriette, s'enfonça sous les taillis.

Là, sans couteau, debout, ils se mirent à mordre dans celle grosse bribe, qu'ils tenaient à quatre mains. Leurs gencives déchirées rosaient la trace des

dentures. Il restait bien de dix à douze livres. Un vrai trésor. Leur voracité eût fait mal à voir, c'était à croire qu'ils allaient suffoquer, tant ils se pressaient. Bientôt, étouffant, ils coururent à une mare qu'ils connaissaient, et, s'agenouillant devant ce réservoir, les mains sur sa bordure, les lèvres sur le liquide, ils se mirent à humer longuement.

Ce fut à manger pour trois jours ; mais après ?... Le rivage était encore loin, quelle étendue à franchir avant d'arriver aux vendanges ! Ah ! ils ne comptaient plus y arriver, ils seraient morts auparavant de misère, et ne pouvaient en avoir pour longtemps...

Ils enduraient ce supplice de la faim qui est à coup sûr le plus affreux de tous, car il résulte de la privation qu'a le plus en horreur la nature. Tous, nous connaissons l'appétit, mais qui connaît la faim, cette douleur de tout l'organisme, que l'on ressent à la fois dans ses muscles, dans ses nerfs, dans ses os, et jusques dans ses pensées ? Le cerveau crie, il se livre à des hallucinations terribles ; une poignante langueur vous torture ; la vie vous est arrachée fibre à fibre ; on ressent mille souffrances dont l'intensité va croissant jusqu'à la fièvre, jusqu'au délire, jusqu'à l'agonie ; le corps devient enragé, l'esprit devient fou...

Jean Utin ne reparaissait plus aux Grangeottes, se considérant comme ruiné ; il était tout à la douleur de la mort de sa femme, douleur à laquelle le fisc avait tant ajouté. Tout semblait donc abandonner les Henri, tout, et à bout d'énergie, ils semblaient au moment de s'abandonner eux-mêmes.

Hélas ! ces deux êtres si forts et si bons, et jadis si beaux, sont-ils donc destinés à périr ! ne dépendaient-ils que de la société seule, et cette nature, mère universelle, qui les a produits et doués, ne fera-t-elle rien pour les conserver ? n'a-t-elle aucune ressource en réserve pour ces cas extrêmes, pour ces dénûments absolus ?... Si, la nature a une ressource suprême, une ressource dont elle a dû bien des fois user sans doute, au temps des premiers âges, mais qui lui est devenue inutile, à mesure que les conditions de l'existence se sont améliorées sur ce monde. Cette ressource consiste, pour la créature humaine, en une sorte de déchéance matérielle et morale, qui la ramène au degré de la brute. Dès l'instant que l'homme ne peut plus vivre en tant qu'homme, elle le fera vivre en tant qu'animal, lui en donnant les instincts, les appétits, la force. De là naît cette crise étrange, dite *lycanthropie*, dont le souvenir, resté dans toutes les traditions, dans toutes les mythologies, émeut encore les campagnes. Quel cœur rustique ne se

sentirait glacé à la pensée de ce monstre de rapine et de nuit qu'on appelle l'homme-fait-loup, le loup-garou ?

Les loups-garous, à l'origine de l'humanité, furent tout simplement des individus, réduits par la famine à vivre bestialement, qui abandonnèrent les conditions de leur propre espèce, pour adopter celles d'une espèce moins élevée, mais plus résistante, plus apte à chercher sa subsistance, à se pourvoir de nourriture. Ainsi, cette transformation farouche de l'homme en bête de proie, fut une des lois conservatrices de notre espèce, loi encore agissante, plus ou moins, selon le besoin. Certes, nos centres modernes, villes et campagnes, ne sont plus des milieux où cette crise puisse se produire ; mais elle doit bien certainement éclater chez les peuplades cantonnées au sein des forêts brutes, ou des continents inexplorés. Henri et Henriette, remarquons-le, se trouvaient, par leur genre d'existence, dans des conditions tout à fait favorables au développement de cette affection occulte, étant le plus éloignés possible de la société, et le plus rapprochés possible du sol. Ils n'étaient en rapport qu'avec une chose seule, la terre, qu'ils en étaient venus à labourer de leurs mains, et qui en était venue à ne pouvoir plus les nourrir.

Ils allaient périr évidemment si la nature ne faisait pour eux un miracle, et, forcée, la nature le fit. Elle parut, pour opérer ce prodige, attendre son jour, un de ces jours, où son action est la plus énergique.... On était à la fin de juin le temps, à la chaleur torride depuis une semaine, se mi enfin à l'orage, et, du matin au soir, le tonnerre ne cessa de gronder dans un ciel morne, où filaient de ces longs éclairs qui tracent, du zénith à l'horizon, une traînée subite toute ponctuée. Vers le soir, le bas du couchant se chargea d'une bande aussi noire que de l'encre, haute de vingt degrés au plus, et d'où descendaient incessamment des fulgurations épaisses et droites comme des piliers. Avec cela, pas un souffle d'air ; c'est pourquoi cet orage si accablant n'avancait pas, il restait là, fixé sur la contrée, cauchemar universel. Sous l'empire de cet air énervant, on se sentait pris d'une appréhension profonde. S'il avait pu pleuvoir, s'il avait pu venter, cela eût déchargé le temps ; mais non, stationnaire et sec, l'orage était là, agissant, sans trêve ni répit, sur tout ce qui respire. Il tombait des nuages, de grands éclairs, et les approches du soir n'apaisèrent point les nuées. L'orage, avec tout son cortège de bruit et de lueurs, entra, terrible, dans la nuit. C'est alors que l'horreur fut portée à son comble, c'est alors qu'Henri et Henriette sentirent les atteintes d'une indéfinissable angoisse, et que, plongés en

apparence au plus bas de l'abîme de misère, ils parurent y puiser une audace effrénée. Était-ce un effet de l'électricité orageuse qui avait d'autant plus de prise sur eux qu'elle les trouvait plus abattus ? était-ce la menace et comme le premier symptôme du mal qui allait les envahir ? Ils n'eussent su le dire, mais ils se sentaient profondément changés. Les positives notions du bien et du mal, du tien et du mien, s'obscurcissaient en eux ; ils ne voyaient plus qu'un seul but à l'existence : se repaître, manger. Ils pensaient à ce demi-pain, tombé sous leurs yeux, de la charrette des faneurs, qu'ils s'étaient approprié, et, trouvant que c'est ainsi qu'il faut faire, ils se sentaient pressés d'un irrésistible penchant à recommencer. Pour cela, évidemment, il fallait battre le pays, il fallait courir en quête d'une aubaine pareille.

Et, loin d'être un obstacle à une semblable recherche, le temps qu'il faisait les y portait, les y contraignait. Ils pouvaient, grâce à l'orage, aller sans témoins. Henriette, vaincue, plia sous un sommeil aux songes monstrueux. Henri partit seul, il s'élança comme un coureur, pointant droit devant lui. Pourvu qu'il fût direct, tout cheminement lui était bon : les fourrés, les fondrières ou s'ouvraient ou s'aplanissaient sous ses pas. Si exténué, comment peut-il courir si vite !... Son allure n'était pas moins étrange que rapide ; ses jambes se portaient en avant par saccades, et ses pieds rasant le sol paraissaient glisser d'un talon ailé... Infatigable, ainsi qu'une force de la nature, il allait sans un son, sans un geste, les bras roidis ; il allait sans peur, les ténèbres qui ôtent le courage lui en inspiraient ; il allait, mêlé à tous les épouvantements de la nuit dont il faisait partie désormais ; il allait, et, sur sa tête, le tonnerre grondait toujours...

Il franchit une forêt, suivit des vallées, atteignit une lande, rencontra un toit à brebis, autour duquel il mena des circuits de plus en plus étroits, y pénétra, invisible, inattendu, porta sur le cou d'un agneau sa main voyante, s'en saisit, puis l'emporta en l'étranglant et en fuyant comme un loup.

En un trait de temps, il eut regagné sa maison, sa tanière. La proie y fut instantanément écorchée, écartelée ; et une charge de bois fournit vite un brasier sur lequel des lambeaux grillèrent, en remplissant la chambre d'une odeur qui tira l'endormie de son sommeil... Ils mangèrent, non plus du pain, mais des chairs cette fois, des chairs qui convenaient mieux que le pain à leur nature nouvelle.

Le lendemain, ils se réveillèrent, d'un sommeil dont ils ne cherchèrent pas à approfondir les rêves. Le plus étonnant pour eux, c'est que leurs

entrailles ne criaient plus ; le reste n'était qu'un songe de la nuit. Ils avaient été rassasiés en dormant. Ils se sentaient fortifiés, ils coururent à leur vigne, où ils se mirent à houer avec un courage sombre. Leurs bras levaient haut l'outil, leurs reins tenaient bon, leur poitrine jouait bien, ils étaient forts comme des animaux.

Il en alla de la sorte de nuit en nuit. Quand les provisions venaient à manquer, Henri, retombant dans son somnambulisme sauvage, redevenait le pourvoyeur, ténébreux, inconscient.

Tout s'expliquait d'ailleurs, pour eux, par le phénomène de la double conscience qui s'observe chez les somnambules, et qui consiste en ce qu'ils ont deux existences dont chacune ignore l'autre : dans la veille, ils ne se souviennent pas de ce qu'ils ont fait dans le sommeil somnambulique, et, pendant le somnambulisme, ils ne se souviennent pas de ce qu'ils ont fait pendant la veille, quoiqu'ils rattachent très-bien tous les actes qui se passent respectivement dans chacun de ces deux états. Parlant d'eux-mêmes relativement à l'un de ces états, différent de celui où ils se trou, vent, ils ne disent pas *moi*, ils disent l'*autre*.

On commença, dans la contrée, à s'entretenir du loup garou plus que de coutume. Des paysans assurèrent l'avoir rencontré en pleine nuit, ce dont personne ne doutait, et avoir eu grand'frayeur, ce dont chacun restait convaincu.

Ici, je ne puis oublier qu'en mon temps de jeunesse, revenant une nuit d'une noce villageoise, en compagnie d'une fillette de mon âge, nous fûmes témoins du phénomène que voici : il pouvait être deux heures du matin, ciel pur, lune pleine ; nous cheminions côte à côte, en belle route, et nous arrivions sur un haut, dit le tertre de Bel Air, quand nous vîmes devant nous quelque chose de très élevé, une sorte d'individu ayant comme une mitre sur la tête. Cela semblait glisser plutôt que marcher. Lorsque l'apparition ne fut plus qu'à quelques pas de nous, elle détourna posément pour nous éviter sans doute, et une section du demi-cercle qu'elle eut à décrire se trouvant au-dessus de la haie, qui était tondue de frais, nous la vîmes passer sur cette haie, où elle parut cheminer avec une parfaite aisance. Ça ne parlait ni ne gesticulait, on eût dit le déplacement d'une statue. Nous vîmes, l'un et l'autre, absolument le même objet, et dans les mêmes détails, et jamais n'eûmes plus belle peur.

C'était là bien évidemment un cas de somnambulisme naturel.

Henri était d'ailleurs protégé par l'effroi, dont l'aspect de l'homme atteint de lycanthropie frappe ses semblables. Fantôme furtif, enveloppé de ténèbres et sûrement conduit par le rêve, qui eût ôsé le reconnaître ? Les mâtins eux-mêmes devenaient à son approche muets de terreur ; ils couraient se blottir comme au passage d'un chien fou. Emporté par un élan irrésistible, c'était toujours au loin que cet écumeur de nuit allait pratiquer ses rapines. S'il eut quelques luttes à soutenir, elles furent toutes au détriment de ses adversaires, qui sortirent de ses mains plus que jamais persuadés qu'il est des loups-garous au monde, Un certain Lapaille fut de ce nombre.

Crépin Lapaille était un paysan aisé du village de Malescut, qui possédait, à quelques kilomètres de là, une maisonnette avec un quartier de terre attenant. La maisonnette, bien qu'inhabitée, recélait un poulailler ; c'était un poulailler fort exposé, mais il ne pouvait en être autrement, à cause qu'à Malescut, d'un commun accord, on ne gardait point de poules, qui sont, comme on sait, entre voisins de village, un continuel sujet de guerre. Mais, s'il n'y avait pas de cohabitation possible entre Lapaille et ses poules, cela ne l'empêchait pas de les aimer bien tendrement. Il les surveillait d'un cœur jaloux, les comptant et les recomptant deux fois le jour, et, le soir venu, vérifiant si le gélinier était dans de bonnes conditions de fermeture et de clôture. Malgré tant de vigilance, deux pondeuses manquèrent à l'appel, un matin ; puis ce fut au tour du coq, et le pauvre Chante-Clair disparut également.

Ne serait pas paysan celui qui ne tiendrait que médiocrement à sa chose. Crépin Lapaille, aussi sensiblement atteint, promit de se venger. Il jura de faire le guet et de prendre le larron : homme, diable ou renard. Et notez que, faisant cela pour ses poules, il faisait beaucoup, attendu qu'il était fort poltron.

Il prit donc son fusil tout chargé, grimpa résolûment dans un arbre, à portée de la maisonnette, s'y brancha de son mieux, et fit bonne garde une nuit, deux nuits, sans rien voir venir ; le tout en grand secret, car, comme de raison, il n'était pas sans soupçonner un de ses voisins d'être le fautif. Enfin, il fut payé de sa longue attente, en voyant tout à coup un grand corps, qui semblait nu, planté là devant lui. Il ne l'avait pas vu approcher, on eût dit qu'il sortait de terre ; c'était ce qu'il demandait, le malheureux, et c'était aussi ce qu'il ne demandait pas ; car à la vue de son voleur, il se trouva plus

poltron de beaucoup qu'il n'eût pensé. Aussi sa résolution fut-elle vite prise : laisser emporter la volaille sans intervenir.

— Une fois le maraudeur reconnu, se dit-il, je pourrai le dénoncer, tout à mon aise, en plein jour.

C'était bien assez pour lui d'être témoin du crime. S'il mourait de peur rien qu'à le voir commettre, que serait ce de livrer bataille ? Il n'en avait plus la moindre envie, se bornant, bien caché qu'il était, à ne pas décélérer sa présence. Ah ! qu'il avait donc présumé de son courage, le pauvre Lapaille, il le comprenait de reste à présent !

Au surplus, ce qu'il apercevait aurait pu effrayer un plus brave que lui. Avez-vous, lecteur, jamais vu marcher un somnambule ? connaissez-vous cette allure incohérente, aux mouvements imperceptibles, qui tient à la fois du piétinement et de la glissade ? Vous entrevoyez une physionomie morne, des yeux clos, une bouche lugubre ; les bras tantôt restent fixés au corps, tantôt cèdent à un mouvement de détente ; toute la personne enfin semble échappée au sommeil comme un spectre à la tombe : on croit voir marcher un mort.

Notre peureux s'était bien promis de rester neutre dans ce qui allait se passer entre ses poules et leur larron, mais voilà que son épouvante même le trahit, car il tremblait si fort que le fusil partit tout seul sous son doigt. A ce signal, le rôdeur vint droit à l'arbre, y grimpa comme un chatpard, et, atteignant par un pied le malheureux veilleur, se mit à le tirer à rebrousse-misère, parmi les branches, jusqu'au sol.

Là, le pauvre Lapaille, engagé dans la terrible lutte pour l'existence, en vertu de laquelle nous subsistons tous, l'ut appréhendé, enlevé de terre par l'endormi furieux, dont les bras contractés l'enlaçaient à outrance. Il sentait le nu de cette étreinte, il en sentait le froid, et, lié à ce buste farouche, maîtrisé, perdu, il devint le jouet d'une course insensée, à travers les champs ténébreux et les bois plus ténébreux encore, où pas une branche ne le heurtait, où pas une feuille ne l'effleurait, tant était subtile la clairvoyance de ce fuyard prodigieux.

Il alla ainsi longtemps, jusqu'à la rencontre d'une mare demi-pleine, où le monstre le jeta et le laissa, fuyant toujours. Il ne s'y noya point, put se repêcher, et, tout bourbeux grelottant moins de froid que d'effroi, rattrapa son village, jurant bien de n'en plus découcher ; car il était certain pour le coup d'avoir eu affaire à un loup-garou véritable, qui avait cherché à le noyer, comme c'est l'habitude des loups-garous à l'égard des personnes. A

l'égard des animaux, et surtout des chiens, ils s'y prennent d'autre sorte ; leur ouvrant le ventre, ils en détirent les boyaux, qu'ils étendent sur les haies en longs cordons hideux, ainsi que l'attestent les nombreux paysans qui les ont vus.

Voilà donc où en était tombé ce fondateur d'un vignoble ; voilà ce qu'il lui en coûtait d'efforts, d'abjections pour le mettre au monde ! Nul enfantement sans lochies !

Or, pendant que l'homme défaillait ainsi, le domaine, lui, prospérait. On eût dit qu'il bénéficiait de tout ce que perdait son créateur. La vigne et les arbres jetaient leur sixième pousse. Ces gelées, cette grêle, trois ans sans fructifier, avaient, ménageant la sève, concentré la vie sur l'enracinement, lequel avait acquis un développement souterrain énorme. Les terrages, les labours, les façons qu'avait reçues ce sol si bien préparé et amendé, les ceps les retrouvaient comme en témoignait leur vigueur. De plus, il s'était rencontré que ce fonds, vierge de vigne, convenait surtout à la vigne ; certes, ce vaillant arbuste vient à peu près partout, tant son tempérament est bon, mais il faut le voir dans un terrain qui lui agréée pour comprendre ce que c'est qu'un vignoble bien en marche et bien en joie.

La vigne était là chez elle, comme on dit. Ses liages luxuriantes se jetaient partout, haut et bas ; leur entrecroisement ne faisait de ce vaste champ qu'un feutrage continu de frondes, de pampres et de fruits. Henriette rognait sans relâche. Henri fouissait toujours. A lui seul, il fallait bien l'admettre puisqu'on le voyait de ses yeux, il avait façonné cent arpents. C'est qu'à sa vigueur propre, le mal auquel il était livré, ajoutait une vigueur en quelque sorte infernale ; car c'était le mal qui lui était venu en aide, le mal qui avait repris l'œuvre abandonnée par le bien, et qui s'appropriait à en couronner l'issue ! Mal permis, quand on est si près de périr, que tous les devoirs sont suspendus, pour faire place au seul devoir de subsister et de vivre. Ici, si les hommes condamnaient, la nature se lèverait elle-même pour absoudre, et ce plantis, par toutes ses prospérités, par toutes ces magnificences, pardonnerait. Il pardonnerait la faute, parce qu'il peut la réparer, parce qu'il peut ; grâce aux richesses qui vont découler de lui, relever cette créature déchue et la remettre à son rang.

Le temps marchait, le temps qui fait toutes choses en usant les hommes, comme un ouvrier sa tâche en usant ses outils. On était à la mi-juillet ; le vignoble se couvrait de verjus, la floraison avait bien marché, elle avait été franchie sans coulure, cela promettait beaucoup quoique encore à deux mois

des vendanges ; mais à côté de cette récolte, mêlée à elle, il en pendait une autre déjà bonne à cueillir. C'était celle de la prune verte. Les quatre mille pruniers qu'avait fait planter Riche-Utin, dans les entrelignes, n'avaient pas mis le temps moins bien à profit que la vigne, et ils se trouvaient, en ce moment, couverts de fruits. La reine-claude verte, pour les régions qui la produisent, a l'importance d'une denrée, tant elle est de facile défaite. On l'exporte de Bordeaux notamment à pleins vapeurs ; on en charge des transatlantiques ; et cette faveur se comprend : infusée dans l'alcool, elle forme un excitant nuisible et partant recherché. Chaque année, à l'époque de la cueillette, les campagnes de la Bénauge sont sillonnées de courtiers de prune verte, qui vont acheter sur pied le plus qu'ils peuvent de ces fruits, dont il n'y a jamais assez. Henri, courbé sur le manche de sa houe aussi bien que sous le faix de sa déchéance, ne pensait point au beau produit qui pendait aux branches sur sa tête ; mais quelqu'un y pensait pour lui. Utin faisait le guet, bien assuré qu'un acheteur ne larderait pas à se présenter aux Grangeottes. Il entendait intervenir au marché, ayant fort à cœur que cette récolte rendit tout ce qu'elle pouvait rendre.

Un marché sur la prune verte est un marché au plus fin ; il faut y savoir peser d'une œillade ce que porte chaque arbre ; il y faut de plus connaître, en ses fluctuations, le cours de la ville. Henri ni sa femme ne valaient rien pour cette besogne, qui n'est pas le fait d'un débutant.

Riche-Utin manœuvra donc si juste, qu'au moment où un premier acheteur abordait chez les Henri, il y arrivait aussi de son côté, tout prêt à maquignonner l'affaire.

Chaque fois qu'il m'arrive, sur une foire, d'être témoin d'une transaction entre paysans, l'art consommé qu'ils y déploient est toujours pour moi un sujet d'étonnement nouveau. Comme ils savent tirer parti des ressources de la rhétorique, des moyens de la diplomatie, des séductions de la parole, de l'instigation du geste, et où donc peuvent-ils avoir appris ce manège ? Évidemment, ils ne l'ont pas appris ; c'est chez eux un don inné ; ils jouent là un de ces dialogues admirables dont la nature a seule inspiré le sens et le jeu. Ce jeu du reste est constamment le même, le jeune rustaud qui s'essaye à sa première acquisition, et le vieux rustre qui vend et achète depuis cinquante ans, s'y prennent absolument de même sorte, le style en est invariable.

Voici deux bouviers qui s'apprêtent à débattre ensemble du prix d'un attelage, que l'un veut céder, que l'autre vaut acquérir. Celui qui n'aurait

jamais vu négociation pareille serait porté à croire qu'ils vont y aller comme deux joueurs luttant à qui mieux fera. Ce n'est point cela du tout, si nous voulons les comparer à deux adversaires, ce ne sont pas des rivaux qu'il nous faut choisir, ce sont des amoureux ; car la scène qu'ils vont jouer est l'analogue d'une scène d'amour : mêmes procédés, mêmes caractères, même rôles ; l'un convoitant, l'autre refusant, celui-ci s'efforçant de faire dire oui, celui-là retenant le plus qu'il peut ce oui, qu'il a pourtant bien envie de donner. Ils s'abordent avec des formes affectueuses, qui ne se démentiront pas dans la discussion, quelque animée qu'elle soit. Ils se diront des compliments, jamais d'injures ; se prendront les mains, s'embrasseront, se tireront à l'écart pour se chuchoter des riens à l'oreille ; le tout soutenu par une éloquence naturelle de la parole, du regard et des gestes surtout. Il y a de la fascination dans les mouvements de cette main, toujours en l'air, qui s'impose, frémissante comme l'aile du rapace endormant sa proie. Il y a de l'entraînement dans cette voix infatigable, qui revient sans cesse au même dire, comme pour le faire accepter de guerre lasse, puis qui le répète tout bas comme un secret, car le prix ne se dit jamais qu'en cachette : « Cédez, qui le saura ? » L'amant parle-t-il d'autre sorte ?... Afin de faciliter l'entente, l'acheteur tâche de gagner la confiance, d'obtenir l'intimité par des confidences : il raconte ses peines domestiques s'il en a, il en invente au besoin ; parle des sinistres que ses récoltes ont subis, en les exagérant et les larmes aux yeux. Cela va au cœur. Et puis, pour dernier argument, il ajoute à toutes les fascinations la plus irrésistible, celle de l'or : découvrant son argent et le montrant prêt à se livrer... Ce long dialogue est conduit avec une espèce de cérémonial, de rite consacré ; et la puissance de cette tactique est si réelle que maintes fois le vendeur trouve à s'en plaindre après l'avoir subie, criant qu'il ne voulait pas vendre, qu'il a fait un mauvais marché, mais que l'autre l'a entortillé, et qu'il ne savait plus où il en était.

Donc, en définitive, tout marché est un débat d'accordailles, où le prétendant déploie une rouerie infuse, où les deux intéressés se chantent pouilles sans s'irriter, se gourment sans se faire de mal ; l'un agressif, l'autre défensif ; on se fait la cour, on s'en conte, on dirait deux amoureux, deux amoureux de village bien entendu, car chez ceux-là seulement se sont conservés intacts les vrais principes de l'art.

Au reste, comme dans cette opération toutes les facultés de l'esprit sont en exercice, il fait bon s'y livrer, et c'est pourquoi, dans toute négociation

sur un champ de foire, les intéressés ont toujours de la peine à écarter de la querelle maint spectateur qui se sent porté à y prendre part. Jean Utin ne voulait donc pas laisser échapper une aussi belle occasion de jouer cette attrayante partie, et il ne cessait de « veiller au grain, » afin de se trouver là quand quelqu'un se présenterait pour traiter. Ce moment arriva. Un gros homme, en blouse bleue, fut vu se promenant autour de la Grand-Vigne en regardant aux pruniers. Plus de doute, c'était un acheteur. Il s'aboucha avec un passant, lui dit quelques mots, auxquels celui-ci répondit en montrant de la main les Grangeottes. L'homme à la blouse bleue s'y rendit. Parvenu à quelques pas de la maison, il la mesura d'un clin d'œil, comme pour juger des habitants par l'habitation, puis il heurta contre l'huis du bout de son bâton noueux.

— Entrez, lui répondit une voix qui était celle de Jean Utin.

Il entra et se trouva en présence de trois individus, dont deux étaient assis aux extrémités du même banc, et dont l'autre se tenait debout. Ce dernier, c'était Riche-Utin. A l'air ouvert et joyeux qui caractérisait sa physionomie, il avait eu soin d'ajouter l'expression de cordialité que requérait la circonstance. Sa mine au surplus contrastait étrangement avec celle des deux malheureux placés sur le banc de bois, d'où ils ne bougèrent point, se bornant à formuler de la tête une salutation muette. Que leur rabaissement était profond ! leur aspect était pour inspirer moins la pitié que l'éloignement ; sur leurs traits répulsifs se peignait une hostilité renfrognée envers et contre tous. Rien que couverts de haillons, bien que relégués dans cette chambre délabrée, ils paraissaient vigoureusement nourris, et de leurs yeux partaient des lueurs farouches.

Mais ce qui frappait le plus, dans ce couple, c'était le contraste des sexes ; cette différence, que la vie civilisée tend à effacer, ressortait ici tranchée comme chez l'animal sauvage ; on voyait là véritablement un mâle et une femelle, rapprochés par l'identité de l'espèce plutôt que par le gré du cœur. Hagards tous les deux, ils vont assister à la scène que nous allons dire comme si elle ne les eût pas concernés, voyant sans comprendre.

— C'est à vous les pruniers qu'on aperçoit du chemin, dans le vignoble à gauche ? demanda le nouveau venu.

— Oui, répondit Utin.

— Il y en a, paraît-il, beaucoup.

— Il y en a un joli parti.

— Vous n'en savez pas le nombre ?

— Je l'ai su, mais ça s'est envolé de ma cervelle ; ces menus détails, ça finit par dénicher, comme les oisillons.

— Voyons, voulez-vous traiter pour le tout ?

— Ça dépend ; faudrait voir ; rien ne presse ; on a toujours le temps avec la reine-claude.

— Verte, elle se vend mieux.

— Tiens, je me le rappelle à présent, il y en a quatre mille pieds.

— Ah ! vous voyez bien que vous le saviez !

— Oui, il y en a quatre mille pieds. Chaque arbre en moyenne porte 10 livres de fruits à 40 centimes la livre, monte à 4 francs l'arbre. Voilà mon prix, dit négligemment Jean Utin.

— Ah ! miséricorde, cria l'acheteur, je ne m'attendais pas à celle-là... et, reprenant son bâton, il s'empressa de sortir en souhaitant un bonsoir, que Jean Utin lui rendit, sans faire mine de le retenir. Mais ce n'était qu'une fausse sortie ; il revint bien vite, et courant au paysan qu'il empauma par les deux épaules :

— Il paraît que vous n'êtes pas allé à la ville depuis longtemps, avouez-le ; car vous n'êtes point au courant : la prune verte ne se vend pas 40 centimes, elle a eu hier bien de la peine à faire 25 centimes, et ça tombe tous les jours, vu que la récolte est belle à miracle. Il arrive de la prune de tous les côtés, à pleines chaloupes, à pleins wagons ; c'est une débâcle.

— Il en arrive beaucoup parce qu'on en demande beaucoup.

— Et puis encore vous mettez vos arbres à 10 livres, quand ils n'en donneront pas 5, du fort au faible.

— J'en ai compté sur un, qui n'était pas le plus beau, 40 livres, aux 20 fruits à la livre.

— Écoutez, je vois bien que qui voudrait vous en faire accroire aurait à se lever matin ; vous êtes fin comme une horloge, et moi je ne suis qu'un nigaud ; il ne vous faut pas me ruiner pour cela. Montrez-vous raisonnable autant que vous paraissez avisé, et laissez-moi gagner ma pauvre vie avec vous. Quand je vous entends me parler de 4 francs l'arbre, ce qui ferait pour les 4,000 pieds, 16,000 francs, il me semble que je vois tout mon sang par terre ; car, si je tâpais à de pareilles raisons, je serais un homme véritablement flambé.

— Il y a cinq ans, la prune se vendait 16 sous la livre ; qui saurait dire ce qu'il en sera cette année ? Il suffit de l'entrée en rade de trois ou quatre

navires, demandant de la prune verte, pour remonter les cours. Je sais ça, moi.

— Mais ça n'arrivera pas, ces navires.

— Je n'en sais rien, ni vous non plus.

— Enfin, il n'y a qu'un mot qui serve : vous avez dit une parole, je vais en dire une autre.

— Voyons, fit Utin, cette parole.

— Je vous donne, dit le courtier, en se penchant à l'oreille de son interlocuteur et en se couvrant la bouche de la main, je vous donne un franc par arbre, tant qu'il y en aura, et nous sommes d'accord.

— Non, non, votre parole ne vaut rien, c'est la mienne qui est la bonne.

— Regardez pourtant : quand je vous ai vu, je me suis dit : Voilà un bravé et digne homme avec lequel il fait bon traiter. Oui, votre figure vous vaut ça ; eh bien, vous me feriez presque dire que je me suis trompé.

Puis, devenant pressant : — Voyons, donnez-moi votre main et causons un peu....

— Qu'en voulez-vous faire de ma main ? je n'ai pas la fièvre, qu'on dirait que vous allez me tâter le pouls ?... Et ce disant, Jean Utin mettait autant de soin à dérober sa main que l'autre à la rechercher, la fourrant dans son gilet, la retirant derrière son dos, la dissimulant sous son aisselle en se croisant les bras.

— Causons un peu, pour voir, sans nous fâcher. Vous avez 4,000 pruniers qui ne vous ont rien coûté à faire venir, je vais vous en donner 4,000 francs, ce qui est une fortune, et vous aurez le vin par-dessus le marché, qui vous donnera bien plus que cela, car j'ai vu votre vigne, elle est en vérité superbe, c'est grappu au possible ; seulement je ne sais qui a pu vous la façonner, on dirait l'affouillement d'un porc, révérence garder.... Vous êtes donc un homme riche, faut avoir souci des malheureux, faut avoir pitié de moi qui ai perdu cet hiver, dix mille francs, quasi tout mon avoir, d'un incendie qui a dévoré ma maison et tout ce qu'elle contenait ; même ment que mon bidet, un trotteur dont j'avais refusé huit cents francs, vous pouvez m'en croire, on me l'a tué d'une paillasse, lancée par la croisée, dans la bagarre, qui lui a rompu les reins ; c'est triste cela, et rien n'était assuré... Ah ! j'ai eu bien du malheur, et j'ai encore, allez, bien du mal à vivre !

Et, à force de clignoter, le finaud parvint à simuler un larmoiement, ce qui lui fut d'autant plus difficile que l'incendie dont il parlait était le pur produit de son imagination. Mais ici, Jean Utin eut l'avantage, car se

trouvant sur le terrain des malheurs personnels, et ayant, par devers lui, dans la perte de sa femme et dans les droits fiscaux, des malheurs très-effectifs, il les manifesta et larmoya avec aisance tant qu'il voulut.

Le courtier regretta d'avoir touché à cet article, où sa partie le battait si bien ; il se rabattit sur sa qualité de père de famille, alléguant sa femme infirme et ses trois pauvres enfants, quoiqu'il n'eût jamais été marié et qu'il ne se fût jamais connu le moindre petit bâtard.

Le colloque se prolongea ; ils avocassaient à l'envi, loquacement et corps à corps, en s'entre-regardant dans le blanc des yeux. Celui qui recherchait la prune ne manqua pas d'essayer d'un moyen de conviction qui n'est pas toujours inefficace. Il déboucla une ceinture qu'il portait aux reins, sous sa blouse, la secoua d'une certaine manière, et par une fente qu'elle avait, lui fit dégorger successivement quatre petits rouleaux très-pesants qu'il se mit à développer l'un après l'autre, étalant beaucoup de pièces jaunes, en un seul monceau.

— Tenez, dit-il, empochez-moi ces 4,000 francs, et laissez-moi vous claquer dans la main, ce n'est pas plus malaisé. J'espère que je ne vous paye ni en bouts de papier, ni en gros sous, c'est tout fin or.

Mais Utin s'empressa de réintégrer les louis dans leurs enveloppes, les maniant avec des égards infinis : on eût dit qu'il touchait à des choses saintes.

— Reprenez vite cela, criait-il ; pouvez-vous montrer ainsi votre argent ? Mais ce sont des choses qui se cachent entre la peau et la chemise ! Malheureux ! il y a là de quoi vous faire égorger vingt fois !

Plus Utin repliait, plus l'autre dépliait, c'était à n'en jamais finir.

Pourtant, à l'aspect de cet or, Henri et Henriette avaient paru se réveiller, et l'on voyait qu'ils cherchaient à comprendre pourquoi leur ami refusait une pareille somme.

Le courtier, voyant bien qu'il n'aurait pas la prune à ce prix, s'apprêta à porter un dernier coup. Élevant le verbe haut et le geste :

— Allons, cria-t-il avec entraînement, chien qui se noie ne regarde pas à l'eau qu'il boit, vous ne voulez pas pour 4,000 francs, vous ne voulez pas pour 5 ni pour 6, vous ne voulez pas pour 7,000 francs ? Eh bien ; j'en passe par ce qu'il vous plaît, je vous donne du tout 8,000 francs. Allons, haut, debout, dépêchons, est-ce conclu ? Êtes-vous un homme ? Tôpez là, sacré nom ! tôpez là !... Et il vociférait comme un acteur antique, dont il ne lui manquait que le masque, avec la bouche en portevoix.

— Écoulez, dit le paysan, qui répondit à l'animation de son adversaire par le plus de flegme possible, je vous ai d'abord demandé 4 francs de l'arbre, je veux bien, en considération de ce que vous venez de me dire, que vous êtes père de famille et que votre avoir a brûlé, rabattre quelque chose de mes prétentions et descendre à 3 francs l'arbre, ce qui ferait 12,000 francs pour l'ensemble, mais que le diable m'étrangle si j'ôte un traître sou !

Là-dessus l'altercation recommença de plus belle, et tout finit au bout du compte sur le chiffre de 10,000 francs que la prune fut vendue. Il fut convenu que les 4,000 francs, étalés sur la table, resteraient à titre d'arrhes, et que le surplus du prix, 6,000 francs, serait compté au fur et à mesure de la cueillette, dont les frais à la charge de l'acheteur ainsi que tous les risques éventuels.

Sur ce, Utin et le courtier sortirent et laissèrent les deux Henri seuls avec la somme, que le paysan leur recommanda de serrer. Jean Utin tenait à boire le vin du marché, ce qu'il ne pouvait faire dans la chambre de ces pauvres diables. Il amena donc chez lui l'acheteur, pour s'acquitter convenablement de ce devoir de civilité rustique.

Demeurés en face de cet or, Henri et sa femme se levèrent sans empressement, osant à peine se fier à cette fortune subite, et ne sachant que penser d'un bonheur dont, depuis longtemps, ils s'étaient pris à désespérer. Tout à l'heure pauvres et nus, à présent riches. C'était arrivé comme un coup du ciel, mais celui-ci était bon, ce n'était plus la grêle ou la gelée, c'était de l'or à ne savoir littéralement où le mettre, car ils n'avaient pas d'armoire, ils n'avaient pas un tiroir, ils n'avaient pas même de poches. Ils se partagèrent ces pièces de monnaie, chacun en preliant une belle poignée. Dieu, les tenaient-ils gauchement, faute d'habitude !... Henri descella un carreau, près de l'âtre, y creusa la terre, et ce fut dans ce trou provisoirement qu'ils durent serrer leur trésor.

Leur temps d'épreuve était passé, tout se mit à bien aller pour eux. Un voyage à la ville les pourvut de linge et de vêtements. L'argent comptant, dit-on, porte médecine : leur mal abject fut sur-le-champ guéri. Ils se remirent au pain et au vin, comme des hommes.

La reine-claude, cette année-là, ayant été fort demandée, l'homme qui la leur avait achetée, fit d'honnêtes bénéfices et paya recta. Henri eut largement de quoi subvenir aux frais de vendanges du vignoble, dont les ceps déjà forts firent à merveille leur devoir. La Grand'-Vigne produisit 200

tonneaux. Un bouilleur acquit toute cette vinée pour la réduire en eau-de-vie. Il traita à raison de 150 francs les quatre barriques, ce qui valut à M. Henri la somme ronde de 30,000 francs. Que vous dirai-je ? ils étaient entrés dans un océan de prospérités. Leur vigne, dont le bas âge avait subi tant de contre-temps, se mit à jouir de cinq excellentes années. Les bonnes comme les mauvaises années marchent de compagnie, l'une préparant l'autre.

Ces deux époux revinrent à leur première nature, que nous avons vue si généreuse et si belle. Le ciel semblant leur rendre avec usure leur native distinction de caractère et de race. Au milieu de toutes ces faveurs de la fortune, et comme pour y mettre le comble, Henriette donna les signes d'une maternité prochaine... C'était, pour tous les deux, revenir de bien loin.

Riches désormais, opulents même, ils acquirent un grand bois, contigu à la Grand'Vigne, le percèrent d'avenues et d'allées, puis, au cœur de cette chênaie immense, dans une clairière que fit largement la cognée, ils élevèrent une belle maison ; une maison, ce qui de nos jours est autrement distingué qu'un château. Le château moderne sent son parvenu et n'a plus sa raison d'être : à quoi bon des tours, quand on n'a plus de siège à soutenir ? à quoi bon des tourelles, quand on n'a plus à faire sentinelle ? à quoi bon une habitation ramassée, étage sur étage, quand on n'a plus à la renfermer entre quatre fossés ?... Leur maison fut donc tout simplement une longue chartreuse, à toits ornés d'un balustre de pierre pour cacher la tuilée, sans escaliers, sans perrons, percée de portes-fenêtres tout autour, d'où l'on accédait, de plain pied, dans un triple jardin à fleurs, à légumes et à fruits. Toutes les pièces en étaient spacieuses en hauteur et en largeur, de manière à contenir beaucoup de lumière, c'est-à-dire beaucoup de gaieté. La situation même de ce logis sylvestre ne leur déplaisait pas : les heureux aiment à se cacher. Nous n'insisterons pas, au surplus, sur leur félicité, qui ne saurait offrir matière à discourir : c'est si simple, le bonheur !... N'omettons pas de dire toutefois que, dans la chambre d'honneur, prit place le fameux portrait de Loupart de la Bouzée. Le juif Chaïa, ou ne l'avait pas vu, ou l'ayant vu, l'avait dédaigné en tant qu'affreuse croûte. Cette héroïque effigie rappelait à Henri plus d'un souvenir de gloire : il avait sujet d'aimer ce demi-dieu de la famille, ayant eu, lui aussi, son Gué de Vée à défendre, où il avait tenu bon jusqu'au bout.

Quant à Riche-Utin, il vécut assez pour voir la réalisation de ses promesses, le triomphe de son enseignement ; mais enfin, il aurait pu vivre encore des années sans un accident terrible qui vint le faire passer violemment de vie à trépas. Il eut au reste une fin toute rustique : son pailler, qui faisait son orgueil par son volume et surtout par la manière dont il était conduit, son pailler, dont le « chapeau » surplombait, s'affaissa sur lui, un jour qu'il y tirait une litière lui-même. Il fut pris, ainsi que sous une trappe, recouvert par cent quintaux de paille. Là-dessous sa fin dut être horrible, il fut comme noyé à sec.

On le chercha partout, fors où il était. Il demeura sous cet entassement pendant plus d'un mois. Le peuple de l'endroit, qui lui portait naturellement envie, et qui n'avait pas manqué d'expliquer sa constante réussite, non d'après son intelligence et son activité, mais d'après un pacte satanique, en conclut que le diable l'avait emporté corps et âme ; et, lorsqu'on retrouva son cadavre étonnamment conservé, cette croyance ne fut que momentanément ébranlée ; car la femme qui dut veiller auprès du corps, et qui ajoutait foi avec tout le pays, à l'entente du défunt avec le Malin, ayant pris frayeur, abandonna son poste, en pleine nuit, ce qui fit dire que le démon lui-même l'avait mise en fuite, en venant requérir son dû.

Rendons toutefois justice à ce paysan, dont la vie, à part une dureté, peut-être excusable en sa condition, fut si bien remplie. Grâce à lui, ce qui n'était qu'une terre sans vertu devint un plantureux vignoble. Que cette bonne œuvre agricole lui soit comptée ; appliquons-lui-en le mérite, à son heure dernière, en récitant sur sa fosse, pour *requiem*, ce verset d'une religion antique : « Celui qui plante un arbre acquiert plus de mérite devant Dieu que s'il récitait dix mille prières. »

FIN

COLLECTION A. 5 FRANCS LE VOLUME

AVEC PRIMES

DERNIERS PARUS

PAUL DE KOCK.	LA MARIÉE DE FONTENAY-AUX-ROSES	1 vol.
—	FRIQUETTE.	1 vol.
—	UN JEUNE HOMME MYSTÉRIEUX.	1 vol.
XAVIER DE MONTÉPIN.	LE MARI DE MARGUERITE.	1 vol.
—	LA COMTESSE DE NANCEY.	1 vol.
HENRY DE KOCK.	LA FILLE A SON PÈRE.	1 vol.
—	LES BAISERS MAUDITS.	1 vol.
—	LE DÉMON DE L'ALCOVE.	1 vol.
—	MADemoiselle CROQUEMITAINE.	1 vol.
ELIE BERTHET.	LE SÉQUESTRE.	1 vol.
—	LES PARISIENNES A NOUMÉA.	1 vol.
V^{te} DE BEAUMONT-VASSY.	LE FILS DE LA POLONAISE	1 vol.
—	LE PRINCE MAX A PARIS.	1 vol.
CH. MONSELET.	LE PLAISIR ET L'AMOUR.	1 vol.
—	LE THÉÂTRE DU FIGARO.	1 vol.
—	CHAMVALLOX. Histoire d'un souffleur de la Com.-Française.	1 vol.
CH. JOLIET	LE TRAIN DES MARIÉS.	1 vol.
HONORÉ SCLAFFER.	LA CHASSE ET LE PAYSAN.	1 vol.
—	LE PAYSAN RICHE	1 vol.
ANGELO DE SORR.	LE DRAME DES CARRIÈRES D'AMÉRIQUE.	1 vol.
—	LE FANTÔME DE LA RUE DE VENISE.	1 vol.
—	JEANNE ET SA SUITE.	1 vol.
—	RAVALALALULU CXXXIV.	1 vol.

SOUS PRESSE

CH. PAUL DE KOCK.	LES INTRIGANTS. (Le dernier inédit.)	2 vol.
XAVIER DE MONTÉPIN.	LES CONFESSIONS DE TULLIA.	1 vol.
ELIE BERTHET.	LES DRAMES DU CLOÎTRE.	1 vol.
CH. JOLIET	Réimpression	4 vol.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Le Paysan riche, par Honoré Sclafer

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5707556z>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit

est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont

signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr